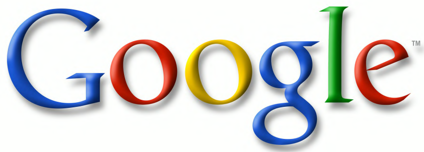




LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT DU HAVRE,

PAR

M. l'Abbé Cochet,

AUMONIER DU COLLÉGE ROYAL DE ROUEN,

Correspondant du Comité des Arts & Monumens,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE ROUEN,

DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE,

Des Sociétés des Antiquaires de Normandie et de Picardie,

Des Commissions Départementales des Antiquités et des Archives de la Seine-Inférieure,

DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE, ETC.

DEUXIÈME VOLUME.

INGOUVILLE,

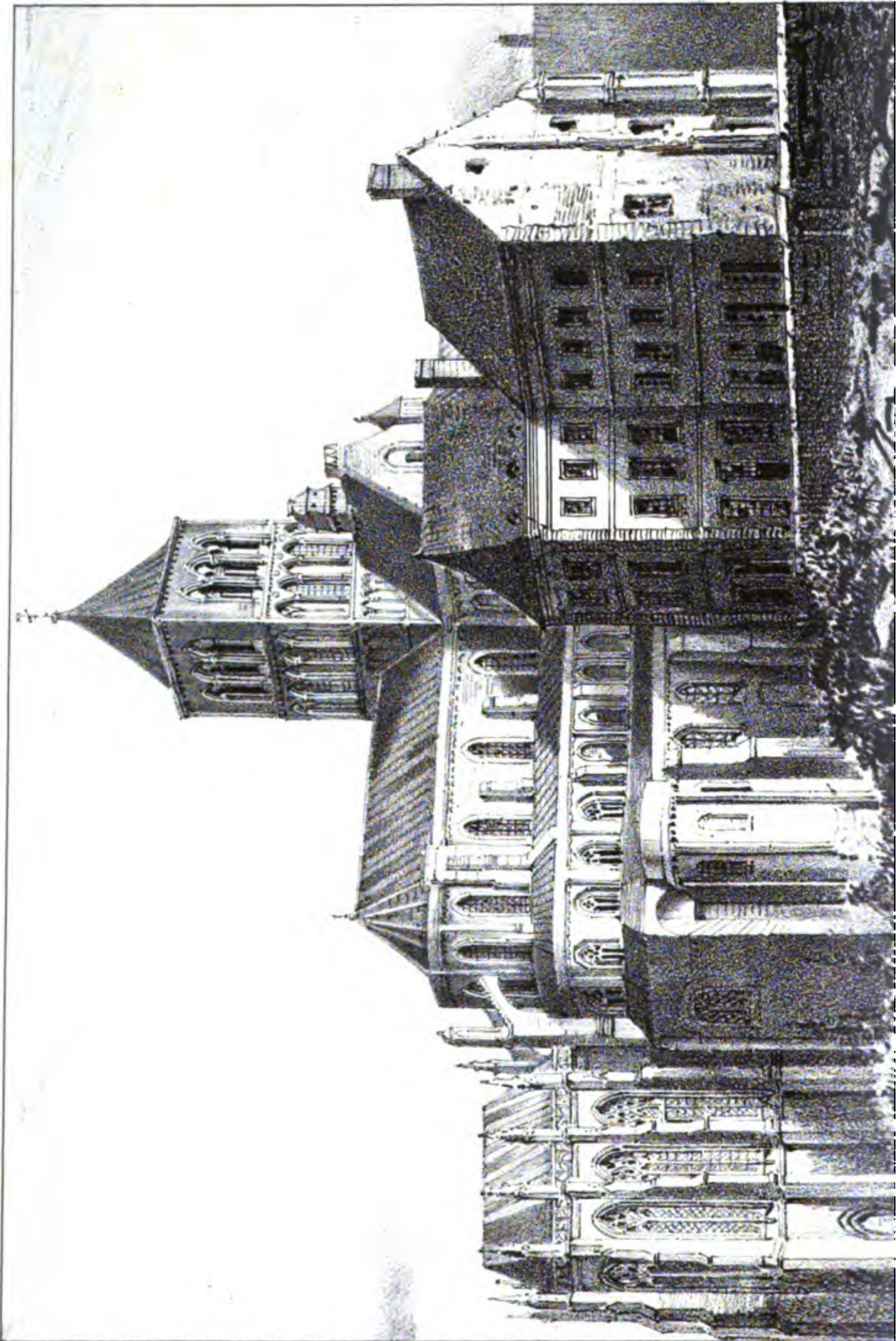
Imprimerie de Roquencourt, Éditeur.

1846.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT DU HAVRE.



Cochet, Jean Benoît Désiré

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT DU HAVRE,

PAR

M. l'Abbé Cochet,

AUMONIER DU COLLÉGE ROYAL DE ROUEN,

Correspondant du Comité des Arts & Monumens,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE ROUEN,

DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE,

Des Sociétés des Antiquaires de Normandie et de Picardie,

Des Commissions Départementales des Antiquités et des Archives de la Seine-Inférieure,

DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE, ETC.

DEUXIÈME PARTIE.

INGOUVILLE,

IMPRIMERIE DE GAFFNEY, FRÈRES, ÉDITEURS.

1845.

CANTON DE FÈCAMP.

FÉCAMP.

SAINTE-TRINITÉ OU L'ABBAYE.

§ Ier.

EXTÉRIEUR.



'Église de Fécamp est d'un aspect triste et sévère comme la nature sauvage qui l'entoure. La mélancolie est écrite sur ses murs, comme sur les bruyères de ses collines. Sa masse pyramidale dépasse de si haut les petites maisons qui l'entourent, que l'on dirait un géant au milieu d'nn peuple de pygmées.

Aucun ornement ne vient interrompre la nudité monotone de ses murs noircis par les brumes de nord. Le plomb qui couvre les nefs et les chapelles pèse sur cette église comme un couvercle sur un tombeau. Ces plombs du reste ne sont pas d'hier ; car dès le XIIe siècle, du temps de Bau-

vale. La corniche du clocher n'est qu'un rang de pierres saillantes.

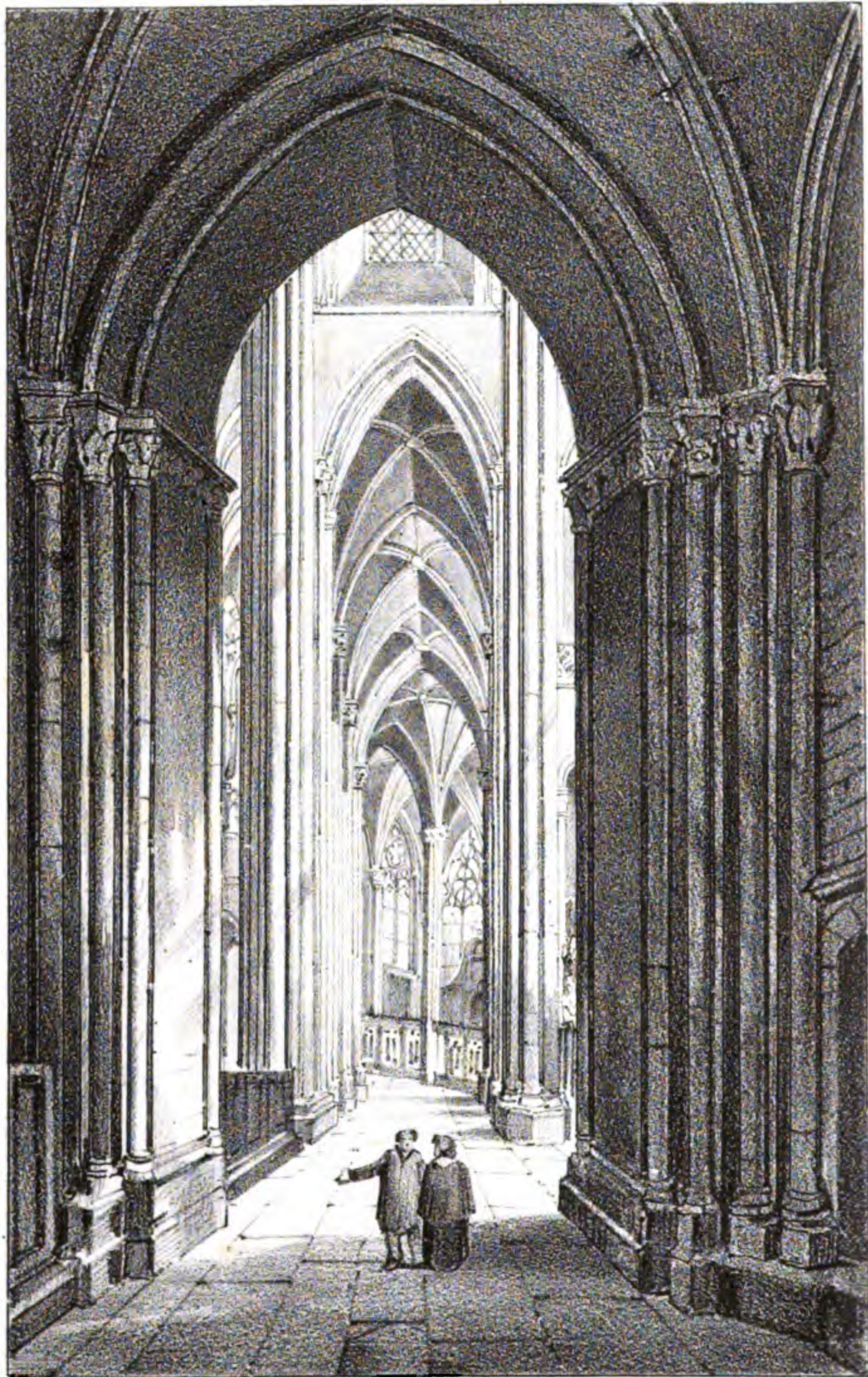
Les contre-forts de la nef sont simples, massifs et sans grâce, les arcs-boutants qui en jaillissent sont également grossiers, ils n'admettent pas de clochetons et ils ont quelques rapports avec ceux de Chartres bâtis au XII[e] siècle par l'école normande. Les fenêtres sont des lancettes toutes nues sans aucun ornement accessoire; la corniche se compose de trèfles incrustés ou de consoles unies, le tout de la plus grande simplicité.

Les clochetons de la chapelle de la Sainte-Vierge sont fort jolis, grâce aux crochets qui en font l'ornement. La balustrade est flamboyante, les gouttières ou gargouilles représentent des loups, des renards, et autres animaux qui remplissaient alors nos forêts.

Les chapelles bâties par Thomas de Saint-Benoît ont des clochetons du XIV[e] siècle.

Enfin, une des jolies restaurations faites à Fécamp, et qui, nous l'espérons, sera le signal de plusieurs autres, c'est le porche du portail latéral. Œuvre du XII[e] siècle, il a été parfaitement restitué en 1842, mais il faut dire aussi que l'homme qui a commandé cette intelligente réparation, c'est M. Vitet et que celui qui l'a exécutée, c'est M. Gregoire. Avec de pareils hommes nos monumens religieux n'ont plus rien à craindre.





H. Langlois del.

Vue intérieure de l'Abbaye de Fécamp.

§ II.

INTÉRIEUR.

Il faut descendre douze marches pour pénétrer par le grand portail dans la nef de la basilique. Ainsi, peut-être, l'ont voulu nos pères, qui remuèrent la terre afin de creuser en tombeau la base de ce grand temple. Le premier plan est fort sombre, mais peu à peu le jour naît dans le lointain et l'on s'étonne de tous ces flots de lumière qui viennent inonder le sanctuaire, car on n'aperçoit pas de fenêtres pour lui livrer passage.

On regrette d'abord ce double blanchiment qui a enlevé à l'église sa couleur de pierre et son austérité première. Cette blancheur qui vous éblouit de tous côtés, blesse les yeux dans un monument du XIIe siècle, où l'on cherche naturellement le sombre recueillement des temples chrétiens.

La nef de Fécamp, avec les allées qui l'accompagnent, forme un superbe vaisseau ogival de la première époque. Elle serait fort régulière si le côté nord possédait des fenêtres. Formée de dix grandes arcades, les piliers qui les supportent ont pour chapiteaux des cornes ou des boutons légèrement ouverts.

Au second ordre règne un deuxième rang d'arcades,

espèce de *triforium*, composé d'une ogive encadrant deux lancettes dont le remplissage est formé par une rose, un quatre-feuille ou un œil de bœuf. De cette façon règne sur les voûtes des sous-ailes, une seconde allée que l'on pourrait appeler *suspendue*. Enfin au troisième ordre est une autre galerie, sans balustrade, formée avec de doubles lancettes surmontées d'une rose unie.

Au huitième pilier de cette nef, on voit de charmantes sculptures de pierre qui tapissent les murs. Ce sont des panneaux, des fenestrelles, des trèfles, des quatre-feuilles, des niches, des pinacles, restes du jubé commencé en 1500 par Robert Chardon, religieux de l'abbaye [1], et continué par l'abbé Antoine Bohier, si justement nommé le grand bâtisseur [2]. Ce chef-d'œuvre des arts du XVI[e] siècle avait échappé aux Vandales révolutionnaires qui mutilèrent la châsse du précieux sang, les bas-reliefs des Richard, les tombeaux des abbés et les groupes des chapelles. C'est en 1802, par des mains amies, qu'il fut voué à la destruction; nous sommes fâchés d'avoir ce reproche à adresser à la mémoire de M. Adam de Valleville, pasteur si respectable par ses vertus.

Pour mettre, disait-on, le peuple plus en rapport avec l'officiant, on a renversé brutalement cette forêt d'arceaux

1 Duplessis, t. Ier, description de la Haute-Normandie, p. 92.

2 Toussaint Duplessis, t. Ier, p. 92. — Ambonem sive Odeum perfecit. Gallia christiana t. XI, p. 213.

et de colonnettes, cet escalier à jour, ces groupes de sculpteurs, l'admiration des connaisseurs. Voyez seulement ceux qui sont échappés du naufrage, allez les contempler dans la Chapelle du Calvaire. Tout mutilés qu'ils sont, ne vous semblent-ils pas s'animer et vivre ? ne vous apprennent-ils pas à pleurer l'absence des autres ?

Pour avoir une idée de la perte qui a été faite ce jour-là, montez aux Hallettes, chez M. Morillon, le maître maçon qui a exécuté en pleurant cet ordre barbare et qui garde si religieusement ces débris. Sa maison tout entière est bâtie avec ces saintes reliques. Il y en a dans sa cour, dans ses caves, dans ses jardins : ici un aigle, là une lyre ; puis des chapiteaux, des moulures, des gargouilles ; plus loin des trèfles, des quatre-feuilles, des rosaces, et ce qui est plus admirable, des bas-reliefs mutilés représentant l'histoire des chevaliers et des actes de la vie des saints. Vous remarquerez un Saint-Martin à la porte d'Amiens et une magnifique scène pastorale qui rappelle les bas-reliefs que l'on voit à l'hôtel de Bourgtheroulde à Rouen.

Revenons à l'examen de l'église : la lanterne, que je ne puis m'empêcher de comparer à celle de Coutances, me paraît comme elle, une œuvre du XIIe siècle, une chaîne de trèfles incrustés en fait le tour comme à Etretat. Elle est ornée d'un rang d'ogives romanes aveugles et d'un rang de fenêtres et de lancettes primitives ; c'est par là que le jour s'introduit mystérieusement dans la basilique.

Les deux transepts sont maintenant transformés en

chapelles. Ces deux grands morceaux de l'église ont les mêmes caractères que la nef et la lanterne et me paraissent appartenir comme elles à la fin du XIIe siècle.

Le chœur au contraire contient plusieurs époques. Les huit arcades élevées qui se voient au côté du midi, ont été refaites en sous-œuvre par Thomas de Saint-Benoît au commencement du XIVe siècle [1]. Cette époque est remarquable à la forme légèrement pincée des colonnettes et aux prismes amaigris. Les chapiteaux sont sortis de l'état d'embryon où le XIIIe siècle les avait trouvés, ils se sont déroulés, épanouis à la fin de ce siècle et au commencement du XIVe, ils sont tellement effeuillés que ce n'est plus qu'un double rang de feuilles entablées.

Ce qui prouve de plus en plus que cette partie de l'église a été reprise en sous-œuvre au XIVe siècle, c'est qu'au dessus de ces hautes arcades règne une rangée de fenêtres ogivales du XIIe siècle qui sont demeurées intactes.

La portion d'allée latérale au chœur comprise entre ces piliers et les chapelles, les cinq chapelles qui sont de ce côté appartiennent à la reconstruction opérée par Thomas de Saint Benoît [2].

1 Thomas dit de Saint Benoît, du nom d'un village du diocèse de Coutances, dont il est originaire, fut abbé de 1298 à 1309.

2 « Ce fut lui qui fit eslever et achever les chapelles qui sont du » côté droit de l'église avec le tour du chœur du même côté qui était » semblable à l'autre côté avec deux voûtes l'une sur l'autre. » (Essay sur l'abbaye de Fécamp de Leroux de Lincy, p. 231. — Extrait du trésor de Fécamp.)

Le pourtour du chœur, au côté nord, n'a pas été modifié, il est resté dans son état primitif. Cependant, nous devons ajouter que de ce côté il reste encore une arcade cintrée, ancien débris de la construction romane du XIe siècle. Au-dessus de cette première arcade en est une seconde également à plein cintre, mais la troisième ouverture est une ogive du XIIe siècle [1].

Les chapelles sont de différentes époques, deux sont romanes et paraissent appartenir à la fin du XIe siècle. Cinq sont du XIVe siècle et une sixième en partie; cette dernière qui est celle de la vierge, a été agrandie à la fin du XVe siècle par Antoine Bohier.

Avant de les parcourir en détail, nous allons dire deux mots des révélations que nous fait l'histoire sur les diverses constructions de l'abbaye.

L'abbaye de Fécamp, fondée par Saint-Waninge en 662, détruite par les Normands en 842, fut relevée de ses ruines par Guillaume-Longue-Épée, dans les temps encore fabuleux de notre histoire. Un toit pour elle fut apporté de Coutances et déposé par la mer sur le rivage [2]. Suivant une vieille et naïve chronique, un ange vint

1 C'est chose curieuse à observer que ces deux phénomènes si différents dans les deux parties du même chœur. Au midi c'est une déchirure pratiquée violemment dans un mur du XIIe siècle pour inoculer des arcades élancées du XIVe. Au nord au contraire ce sont des ogives rajustées sur des cintres comme une greffe sur un sauvageon.

2 Neus. pia, p. 203. — Sans doute apporté par la navigation.

exprès du ciel pour lui donner un nom, au milieu des prélats qui délibéraient sur cette importante affaire [1]; il déposa sur l'autel un couteau où était écrit : *In nomine Sanctæ et individuæ Trinitatis*. Avant de s'envoler dans les airs, il mit le pied sur une pierre qui conserva toujours l'empreinte [2] de ses pas.

Eh bien ! cette église, toute merveilleuse qu'elle était par sa construction, ne plut pas au duc Richard, fils de Guillaume. Un jour qu'il la regardait des fenêtres de son château, il s'indigna de voir que la maison de Dieu ne s'élevait pas au-dessus des tours et des forteresses de la ville. Il fit venir un maçon et il lui dit : peux-tu faire une maison de Dieu qui soit plus haute que ces châteaux ? Je le puis, répond l'architecte. Eh bien ! cherche sur les collines si tu trouveras de la pierre. L'ouvrier prend sa pioche, interroge le flanc des collines et n'y trouve rien de ce qu'il cherche.

Mais entre deux ruisseaux, au pied des côtes, il rencontra un banc de gypse, dont il tailla un morceau en forme de dé et l'apporta à Richard. Le duc lui ordonna

1 De Angelo et cutello, etc. Neustria pia, ibd.

2 Lapidem molarem ascendit...... in quo lapide angeli vestigia sicut in arenâ aut in sicco pulvere impressa reperiunt. Neust. pia. p. 204.

En Allemagne on a trouvé dans les couches supérieures du grés bigarré, des empreintes de pieds d'animaux en relief. L'institut, 27 décembre 1842. N° 470.

aussitôt d'établir des carrières, de construire des fours à chaux et de jeter les fondemens du temple [1].

Richard mit dans les fondations la pierre où était imprimé le pas de l'ange [2]. L'édifice une fois achevé, il le fit blanchir à l'extérieur et couvrir de fresques historiques à l'intérieur [3].

Nous pensons que la pierre dont on se servit n'est autre que le tuf, espèce de calcaire d'eau douce fort commun dans nos vallées, et qui a servi à construire toutes nos églises et tous nos châteaux antérieurs au XII[e] siècle. La forme qu'on lui donna dut être la forme cubique [4] qui n'est autre que le petit appareil des Romains dont les derniers monumens n'avaient pas encore disparu du sol [5].

Cette belle église fut consacrée en 989 ou 990 par Robert, archevêque de Rouen. Au milieu de la pompe de la cérémonie, un diacre arriva de Saint-Maclou-la-Bruyère, annonçant au prince et au prélat que le prêtre Isaac, en

1 Fundamenta ponendo dux sanctus affuit, arreptoque sarculo, primus terram aperuit. Neust. pia, p. 206.

2 Lapidis, in quo Guillelmi ducis tempore angelus ascenderat partem unam in ipso fundamenti principio primus deposuit. Id.

3 Forinsecùs dealbavit illud, intrinsecùs autem depinxit historialiter. Id. p. 206.

4 In modum cubi, in quadrum.

5 Dans le balnéaire romain de Lillebonne, M. Gaillard a trouvé une monnaie de Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre.

célébrant la messe, avait vu les saintes espèces se changer en sang dans ses mains [1].

On courut en hâte à Saint-Maclou-la-Bruyère, on constata le miracle, on apporta le précieux sang jusqu'à Fécamp et on le fit déposer avec le calice sous le maître-autel [2]. Richard y fit joindre le couteau sacré sur lequel l'ange avait écrit le nom de la Sainte-Trinité.

L'abbaye fut confiée d'abord à des chanoines réguliers, qui onze ans plus tard, (1001) furent chassés par Richard II, et remplacés par des moines de l'ordre de Saint-Benoît.

Sous le règne de ces réformateurs de l'église, le monument va subir encore de nouvelles transformations.

En effet, Guillaume de Ros, 3e abbé, que quelques-uns ont surnommé la jeune fille [3], à cause « de la pureté de ses » mœurs et de la beauté de ses formes, renversa le chœur

[1] Hoc etiam accidit cuidam sanctissimo presbytero propè Fiscannum dum cantaret missam in die dedicationis ecclesiæ Stæ-Trinitatis Fiscanni. Qui mittens diaconum suum vocavit episcopos qui ad dedicationem convenerant et venerunt et presbyter tulit in manibus suis in calice ita ut erat revestitus et posuerunt illud in altari. Robert à Monte apud Neustria pia, p. 207.

Illis in diebus presbyter, nomine Isaac, vir bonæ vitæ frequenter missarum solemnia celebrans ad altare Sti-Machuti, episcopi et confessoris haud procul à Fiscanno distans duobus milliaribus. Neust. pia, p. 207.

[2] Sacro calici catinam consigillantes ad similitudinem angeli cutelli in ipsius sanctæ Trinitatis arâ reponunt. Neust. pia, p. 207.

[3] Ob decoræ et delicatæ formæ præstantiam puella cognominatus, pergit Mabillonius. Gallia. Christ. t. xi.

» et le chancel de l'ancienne église que le duc Richard » avait fait bâtir, et l'agrandit comme il convenait, en lon- » gueur et en largeur. Il augmenta élégamment l'étendue » de la nef de l'église où se trouve l'oratoire de Saint-Fro- » mond, et quand le travail fut enfin terminé, il le fit » consacrer le 17 des Calendes de juillet (15juin 1166) par » l'archevêque Guillaume et par quatre autres prélats[1]. »

Mais auparavant il consulta sur cette affaire Yves de Chartres qui était alors l'oracle de l'Église, il lui demanda si le remaniement qu'il venait d'opérer exigeait une consécration nouvelle. Le saint évêque lui répondit que suivant les Canons de l'Église, le changement de l'autel entraînait la consécration de l'église, tandis que le remaniement des murs sans déplacement d'autel, ne demandait qu'une simple bénédiction[2].

1 Cancellum veteris ecclesiæ quam Richardus dux contruxerat de jecit et eximiæ pulchritudinis opere in meliùs renovavit. Atque in longitudine et latitudine decenter augmentavit. Navem quoque basilicæ ubi oratorium sancti Fromondi habetur eleganter auxit, opusque tandem consummatum à Guillelmo, archiepiscopo aliisque quatuor præsulibus XVII calend. julii consecrari fecit. Defunctus autem in novo opere quod ab ipso constructum est, ante aram gloriosæ Virginis sepultus est. Orderic Vital. Hist. ecclésiast., lib. 4.

Willelmus la pucelle..... abbas Fiscannensis electione Guillelmi regis maximam ecclesiæ partem complevit. Catalog. abbat apud Labbé nova bibliotheca manuscrit, t. 1er.

2 Altare si motum fuerit, ecclesia denuò consecretur; parietes verò si moti fuerint et non altare, salibus tantum exorcisentur. Ivo Carnot, epistola, 80e.

Déjà les moines de Saint-Wandrille avaient consulté sur cette matière et avaient obtenu une réponse semblable.

Il paraît bien qu'à Fécamp non-seulement les murs ont été refaits, mais même les autels avaient été déplacés, puisque l'archevêque Guillaume-de-bonne-âme consacra lui-même le grand autel en l'honneur de la Sainte-Trinité : † Villelmus archiepiscopus Rothomagensis hoc altare sacravit in honore sanctæ et individuæ trinitatis [2]. Serlon, évêque de Séez, consacra celui des saints apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul : † Serlo, episcopus sagii, hoc altare sacravit in honore apostolorum Petri et Pauli [3]. Ces inscriptions sont restées fort longtemps sur les dalles qui surmontaient la masse de pierres avec lesquelles on formait alors les autels [4].

Cette dernière consécration a ceci de précieux qu'elle semble nous dire que la chapelle circulaire de Saint-Pierre est du XIe siècle, au lieu d'être du Xe comme le feraient soupçonner sa forme bizarre, son architecture grossière et l'opinion de Toussaint Duplessis, qui ne craint pas de

1 De motione altaris monachis sancti Wandrigilii rationes quas potui scripsi. Id. ibid.

2 Description de la Normandie, par Duplessis, t. 1er p. 92.

3 Id. ibid.

4 Tabulæ super struem lapidum positæ. Ivo Carnot, epistola, 80e. (Voir les autels d'Yainville, de Beaunay, de Sainte-Marguerite-sur-Saâne, etc.)

la faire remonter jusqu'au VII[e], au temps des religieuses [1].

Maintenant l'église actuelle est-elle bien l'œuvre de Guillaume de Ros ? nous ne le croyons pas ; et l'on conviendra qu'il est au moins permis d'en douter, si l'on fait attention aux caractères architectoniques de l'édifice. Car au XI[e] siècle, le plein-cintre dominait dans le diocèse de Rouen et dans toute la Normandie ; les églises romanes de St-Georges de Boscherville [2], de Saint-Jean d'Abbetot [3], de Jumièges [4], de Montivilliers [5], de Graville [6], de Saint-Etienne

1 Duplessis, t. 1er, p. 91.

2 Essai hist. et descript. sur l'église de Saint-Georges de Boscherville, par M. Deville, p. 6.

Radulfus... in verâ petrâ fundaturus ecclesiam sancti Georgii..., reedificare à fundamentis inchoavit et ex proprio, in modum crucis consummavit, eamdem ecclesiam dedicare fecit. Charte de Guillaume-le-Conquérant vers 1060.

3 Dans cette charte Raoul de Tancarville confirme à l'abbaye de Saint-Georges, l'église d'Abbetot, les dimes et les terres nouvellement cultivées qui lui avaient été données dans la dédicace de l'église d'Abbetot : in villâ quæ dicitur Abbetot ecclesiam.... decimam et IV acras terræ quæ ditæ fuerunt in dedicatione ecclesiæ villæ Abbetot. Charte de Guillaume-le-Conquérant, par M. Deville, p. 62 et 63.

4 Histoire de l'abbaye royale de Jumièges par Deshayes, p. 60.

5 Dans une charte de Guillaume-le-Conquérant, à l'abbaye de Montivilliers, on lit : Abbatissa igitur centum acras terræ emit de proprio suo in villâ quæ dicitur *Fontenes*. (Fontaine-la-Mallet ou le Fontenay.) Ad opus ecclesiæ Sanctæ-Mariæ. Gallia Christ., t. XI, p. 330.

6 Essai hist. et descript. sur l'abbaye de Graville, in-8o, Havre, 1840. — Cours d'antiquités par M. de Caumont, t. 4. — Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen, par M. Hyacinthe Langlois, p. 23. — M. Hylander, savant suédois.

et de la Trinité de Caen [1] et la cathédrale de Bayeux [2] sont là pour le prouver. Le plein-cintre paraît même avoir étendu son règne parmi nous jusque vers la fin du XIIe siècle, témoin l'église de Saint-Thomas, le martyr, du Mont-aux-Malades, bâtie en 1175 par Henri II, roi d'Angleterre [3], et celle de Saint-Julien près Rouen, élevée par le même prince vers la fin de son règne [4]. Toutefois, il est vrai de dire qu'à cette dernière époque l'ogive était née en Normandie, car nous la trouvons à Saint-Georges de Boscherville dans la salle capitulaire construite par l'abbé Victor [5]. Le premier rang d'ouvertures étant en cintre et l'autre en

1 Saint-Étienne de Caen dut être consacré de 1077 à 1081. Vid. Neust. pia, p. 625. — Orderic Vital, lib. 5. — Gallia christiana. Sainte Trinité, fondée en 1063, fut consacrée le 15 des Calendes de juillet 1066. Gall. christ., p. 432, 354.

2 Orderic Vital dit en parlant d'Odon, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant et évêque de Bayeux : Ecclesiam sanctæ Dei genitricis Matriæ à fundamentis cœpit et eleganter consummavit. Orderic Vital, b. 8. — Gallia christ., t. XI, p. 358. De cette église bâtie au XIe siècle il ne reste plus que les grandes arcades cintrées de la nef.

3 Pommeraye, Hist. des arch., p. 372. —Farin, Hist. de Rouen, t. 6, p. 80 et 81. — Requeste de dom Lemesle, prieur en 1646. —Factum des 21 paroisses de Rouen, 1700. Arch. départementales, Cartons du Mont-aux-Malades.

Notice sur l'incendie de la cathédrale, par Langlois. — M. Deville connaît aux archives départementales la charte de donation en 1183.

5 L'abbé Victor qui vécut de 1157 à 1211 fut inhumé dans le chapitre qu'il avait bâti. Sepultus est in capitulo quam erexerat. Gallia christ., t. XI, p. 270. — Essai historique de M. Deville.

ogive. Elle apparaît encore mieux formée dans l'église de Bures consacrée par Rotrou en 1168 [1]; mais au XI[e] siècle nous ne la trouvons nulle part, bien constatée, en Normandie et l'on comprendra qu'elle doit se rencontrer à Fécamp moins qu'ailleurs; puisque le constructeur de l'abbaye était un diocésain d'Odon de Bayeux; qu'il avait été son disciple, le chantre, l'archidiacre de sa cathédrale [2]: Il avait donc vu bâtir ces arcades romanes qui forment la base de la grande nef de Bayeux, il avait assisté avec son maître aux dédicaces de Troarn [3] et de Sainte-Trinité de Caen [4]; que dis-je, il avait été un des premiers moines que reçut dans son sein la basilique romane de Saint-Etienne, le pre-

1 Voici l'inscription latine qu'on lit dans le chœur, elle est écrite avec les caractères de l'époque : † Anno ab incarnatione Domini M.C.L.X.VIII dedicata est hæc ecclesia à Rotrodo Rothomagensi archiepiscopo undecimo calendas julii sub invocatione Sancti-Stephani, protomartyris, et Sancti-Aniani, episcopi et confessoris.

Il est certain que dans l'église de Bures, l'ogive y est très avancée; qu'il y a des lancettes, des roses, des trèfles, des quatre-feuilles et même des meneaux aux fenêtres comme au XIII[e] siècle.

2 Bajocensis clericus. Gallia christ., t. XI, p. 207. — Neustria pia, p. 224. — De discipulis quos Odo nutriebat.... Guillelmus abbas Fiscannensis. Ord. Vital, lib. 8, anno 1087. In ecclesiâ Bajocensi triplici honore præditus erat, erat enim cantor et decanus et archidiaconus. Id., ibid.

3 Odo ecclesiam Troarnensem dedicavit III idas maii 1059. Gall. christ., t. XI, p. 234.

4 Interfuit dedicationi parthenoni SS. Trinitatis apud Cadomum anno 1066. Id., ibid.

premier martyr. C'est de là même qu'il était venu à Fécamp. Peut-on croire qu'un homme formé à une telle école, nourri de pareilles idées, va en un instant répudier son passé pour embrasser des idées neuves qui n'avaient point encore cours autour de lui, puisqu'on ne cite aucune ogive à cette époque dans notre province. Il est au contraire très-naturel de penser que Guillaume aura reproduit ici les modèles qu'il avait eu sous les yeux pendant sa jeunesse.

Mais, dira-t-on, le texte d'Orderic Vital est positif, et l'on ne trouve nulle part mention d'une construction nouvelle; un incendie du XII[e] siècle va tout expliquer.

Robert du Mont dans son appendice à Sigebert dit que dans l'année 1168 le monastère de Fécamp fut brûlé. Monasterium Fiscannense combustum est[2]. Qui dit le monastère dit certainement l'église, et l'on sait que chez les chroniqueurs cette façon de parler est commune. Toutefois si l'on en doute, le texte du manuscrit de la bibliothèque royale va préciser; car il dit : Combusta est ecclesia Fiscannensis XIV kal. julii quartâ feriâ post octavam Pentecostes[3]. Voilà qui est clair; mais ce n'est pas le seul texte qui établisse ce grand événement, le Neustria

[1] Cadomensis monachus factus est. Orderic Vital, lib. 8. — Gallia christ. et Neustria pia.

[2] Robert à Monte in appendice ad Sigeb, apud rerum gallicarum scriptores, t. XIII, p. 331.

[3] Id., ibid, p. 313.

pia se sert des mêmes expressions : Combusta est ecclesia[1] et les annales de l'ordre de Saint-Benoît semblent indiquer une ruine totale, quand elles disent : Tempore Henrici ecclesia Fiscannensis conflagravit[2]. Un historien moderne a été jusqu'à dire qu'elle fut brûlée deux fois en deux ans de 1168 à 1170[3] Mais on objectera qu'un incendie ne suppose pas toujours destruction de l'édifice ; nous dirons qu'à cette époque il y a plusieurs exemples du contraire. La cathédrale de Rouen fut brûlée[4] totalement en 1200, à l'exception de la tour Saint-Romain. Rebâtie immédiatement après, on ne trouve nulle part dans les chroniques l'histoire de cette reconstruction[5]. L'année même de la ruine du monastère de Fécamp, la cathédrale de Tours fut brûlée ainsi que toute la ville : Combusta est civitas Turonensis cum principali ecclesiâ[6]. Il est évident pour ceux qui connaissent Saint-Gatien et Saint-Julien de Tours, qu'il y a là de l'architecte des XII[e] et XIII[e] siècles[7]. Chartres

1 Neustria pia, p. 236.

2 Annales ord. Sancti-Benedicti, t. 6, p. 330, lib. 77.

3 Essai sur l'abb. de Fécamp, par M. Leroux de Lincy, p. 39. M. Fallue, Hist. de Fécamp.

4 Incendie de la cathédrale de Rouen, par M. Langlois.

5 M. Hyacinthe Langlois a publié trois chartes de Jean-sans-Terre pour cette réédification ; mais aucun chroniqueur n'en parle, et pourtant presque toute l'église peut-être de cette époque. — ibid.

6 Robert à Monte in appendice ad sigeb apud, rerum gallicarum scriptores. t. XIII, p. 310.

7 Les chapelles de Saint-Gatien sont du XIII[e] siècle, les tours sont plus modernes.— Saint-Julien est du XII[e] et du XIII[e], le clocher a des

même, ce chef-d'œuvre de l'art chrétien, ne vit pas s'accomplir le siècle de sa naissance, car brûlée en 1194 [1] elle fut rétablie par un nouveau prodige de foi et de zèle; à l'exception toutefois de la tour du portail qui paraît avoir résisté. Eh bien, sur cette tour, bâtie en 1145, nous voyons le plein-cintre mêlé avec l'ogive.

Maintenant donc qu'il me paraît bien établi qu'il nous faut prendre un nouveau point de départ, nous dirons que l'abbé Henri de Sully dont le gouvernement dura près de 50 ans (de 1140 à 1187) signala son long règne par la réédification de l'église. De grands moyens d'exécution avaient été mis entre ses mains; Henri II venait de lui donner le port de Fécamp et la forêt des Hogues, qui était alors d'une étendue immense [2]. Il mit donc tout en œuvre pour reconstruire l'église dans un style nouveau; de grands changements s'opéraient alors dans le monde et l'ardeur de la Croisade monumentale était immense dans le pays [3].

chapiteaux bizantins qui sont antérieurs. — La tour Charlemagne est de la transition du XII[e] siècle.

[1] In fine sequentis junii, (1194) dit Guillaume-le-Breton, ecclesia B. M. Carnotensis, casuali incendio consumpta est, sed post à fidelibus miro et miraculoso tabulato lapideo reparata est.

L'historien Rigord, autre contemporain, dit à son tour « eodem anno « (1194) B. M. Carnotensis incendio conflagravit. » Apud Bouquet.

[2] Henricus dedit illi ecclesiæ sylvam de Hogis (Rob à Monte apud scrip. rerum gall. et Franc, t. XIII, p. 306.)

[3] Hoc anno (1145) per totam Normanniam et in quibusdam aliis partibus facta sunt plaustra quæ diversis ornata rebus, omnis ætas et sexus,

La Normandie présentait un spectacle bien extraordinaire, tel enfin qu'on n'en avait point vu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'on n'en verra jamais. De tous côtés on ne rencontrait que des chars chargés de pierres que des hommes, des femmes et des enfants traînaient aux églises avec des cordes passées sur leurs épaules. Les chemins étaient si difficiles, les charriots si grands, la charge si pesante qu'il fallait parfois mille personnes de tout âge et de tout sexe attelés à la file pour traîner le même char. On crut voir l'accomplissement de cette parole du prophète : L'esprit de vie tournera dans des roues. Spiritus vitæ erat in rotis [1].

præeuntibus processionibus ipsi in funibus eum ingenti devotione trahebant ad ecclesias in quibus pernoctantes et se plurimùm affligentes laudes Domino assiduè personabant quorum plerique ipsa plaustra cum omnibus relinquebant ecclesiis. Plerique ea vacua reducebant ad easdem ecclesias vel alias ducenda iterùm (chronicon Rothomagense apud Labbe. Nova bibliotheca maunscripta t. 1er.)

1 Les pièces justificatives sur lesquelles s'appuie le grand mouvement du XIIe siècle sont : 1o la chronique de Robert-du-Mont appendice à Sigebert apud rerum gallic. et Fransic script. t. XIII, p. 280. — 2o la chronique de Normandie, imprimée dans Duchesne.—3o la lettre de Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen à Théodoric, évêque d'Amiens, apud concilia Rothomagensia de Pommeraye, p. 141.—4o Le chronicon Rothomagense, publié par le père Labbe dans sa nova bibliotheca manuscripta, t. 1er. — 5o La chronique du Mont-Saint-Michel, citée par le même père Labbe, nova bibliotheca manuscripta, t. 1., p. 349. — 6o Le chronicon triplex etvunum du Mont-Sainte-Catherine, manuscrit de labi bliothèque de Rouen. — 7o Mais surtout la fameuse lettre de Hai-

Cette difficulté de la marche, ce mode pénible de transport explique jusqu'à un certain point le peu de volume qu'obtiennent constamment les pierres de taille dans les édifices du XII[e] siècle. Joignez à cela le besoin de les élever bien haut dans les constructions nouvelles et vous aurez grandement la raison du petit appareil carré qui règne uniformément dans les monumens de cet âge.

Qu'on ne s'imagine pas que toutes ces opérations se fissent avec bruit, avec fracas, avec clameur, en un mot avec tous les désordres qui accompagnent ordinairement l'action des masses. Non, les choses se passaient dans le silence, dans le calme de la piété, dans le recueillement de la méditation, et si quelque bruit venait interrompre cette marche silencieuse, c'était celui des larmes, des gémissemens et de la prière. Des prêtres dirigeaient le mouvement qu'ils avaient provoqué eux-mêmes par leurs ferventes prédications. Ils marchaient à la tête de la procession, chantant des hymnes et des cantiques et déployant devant ce peuple de pélerins, les images des saints et les bannières des paroisses. On s'arrêtait à toutes les églises qui se trouvaient sur le passage, et l'on employait le temps des haltes à pleurer ses péchés et à confesser ses fautes.

mon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dives aux religieux de Tuttebery en Angleterre, rapportée par Mabillon, dans les annales de l'ordre de Saint-Benoît, t. 6. lib. 78 n° 67.

On passait la nuit en prière, puis le jour venu on se remettait en marche dans le même ordre. Arrivé à l'église de la destination, on dressait autour ses charriots comme les tentes d'un camp; on eût dit une armée rangée en bataille. La nuit suivante on les illuminait avec des cierges et avec des lampes, comme on illumine sa maison un jour de fête. On veillait autour de ses chariots en chantant des psaumes et des cantiques; pendant ce temps les prêtres versaient des larmes, embrassaient la terre et poussaient des gémissements. Le peuple leur répondait par des pleurs et par des cris de miséricorde, et il fallait entendre jusqu'aux plus petits enfans crier du fond du cœur le saint Nom de Marie.

Le jour venu, on déposait en pleurant son fardeau, on présentait à Dieu son offrande dans toute l'humilité de son cœur, et l'on se frappait la poitrine et l'on se donnait de rudes coups de fouet et de discipline monastique [1].

Plusieurs donnaient leur char avec son chargement de bois, de pierre, de sable, de chaux, et de toutes sortes de provisions. D'autres se contentaient de laisser les matériaux, ramenant avec eux sur leur chariot vide pour le remplir de nouveau et le conduire une seconde fois aux mêmes églises, ou à d'autres qui étaient en voie de construction.

1 Dans Manéglise, qui est un édifice de cette époque, on retrouve le fouet et la discipline sur les chapiteaux.

Est-il donc étonnant après cela que de grands miracles aient signalé la marche de ces nouveaux croisés? Avec la foi vive qui les animait, les merveilles ont dû éclore sous leurs pas comme le désert les vit naître sous les pas des enfants d'Israël. Cette famille du Christ fut nourrie de prodiges comme celle d'Abraham ; aussi leur passage guérissait les malades et ceux d'entre eux qui étaient infirmes au moment du départ, revenaient chez eux brillans de santé. La mer elle-même fuyait devant eux et les fleuves comme autrefois le Jourdain s'ouvraient pour leur livrer passage.

Bientôt ces opérations se régularisèrent, les entreprises furent subordonnées à la volonté d'un chef qui était choisi par la compagnie, et qui dirigeait à son gré tous les travaux et la marche des frères. Pour faire partie de l'association, il fallait faire au moins les trois vœux de pénitence, de charité et d'obéissance ; celui qui manquait à quelques-unes de ces obligations, qui ne confessait pas ses péchés ou qui refusait de pardonner une injure et de se réconcilier avec ses ennemis, était aussitôt chassé de la Confrérie comme un lépreux et son offrande rejetée comme immonde.

De cette façon, on conçoit que ces pieuses confréries aient étendu fort loin leur action et leur influence chrétienne. Parfois elles conduisaient leurs chars, leurs pierres et leurs outils d'une province dans une autre. Lorsqu'elles entendaient parler d'une église nouvelle à construire, surtout d'une église dédiée à la mère de Dieu, elles y vo-

laient avec un empressement que rien ne pouvait arrêter.

C'est ainsi que les habitants de Rouen ayant appris la construction des tours de N.-D. de Chartres, coururent bien vite demander à l'archevêque Hugues sa bénédiction pastorale et après l'avoir reçue, ils se dirigèrent en hâte vers Chartres, traînant leurs chars pour les offrir à cette reine des cathédrales de France.

Amiens ne tarda pas à suivre cet exemple. Les renseignemens fournis à ses évêques par les pontifes de Rouen stimulèrent le zèle du clergé et de la population. On prêcha dans tout le diocèse la croisade monumentale [1], on promit de grands pardons et de nombreuses indulgences, et l'esprit d'association gagnant de proche en proche, enfanta bientôt cette gigantesque cathédrale qui surpasse de si haut la ville et les collines, que l'on doute un moment si cette montagne colossale est l'œuvre de Dieu ou des hommes.

L'enthousiasme ne resta pas circonscrit dans la terre de France, il traversa la mer et pénétra dans la Grande-Bretagne avec les lettres de nos abbés. L'étincelle électrique se communiqua bientôt d'un bout du royaume à l'autre, et la Normandie fit une seconde fois la conquête de l'Angleterre.

[1] Dans les archives de la Somme on conserve deux sermons manuscrits du XIIIe siècle de curés du diocèse d'Amiens pour la construction de la cathédrale.

Dans les statuts de Pierre de Collemieu, en 1245, nous trouvons,

Assurément, ce dut être un magnifique spectacle que celui que présenta le monde au moment où il fut saisi de cet enthousiasme religieux; la matière alors devint entièrement soumise à l'esprit et les hommes vécurent moins dans le temps que dans l'éternité. Alors on mit de côté les guerres et les affaires de ce monde, on transforma les armes en des haches et en des marteaux. Des mains innombrables accoutumées aux combats, coupèrent les rochers et sapèrent les fondemens de nos collines, une foi capable de transporter des montagnes déplaça en réalité des montagnes de pierre que le doigt de Dieu avait assises, pour les transformer en des montagnes factices qui furent assises par le génie de l'homme; c'était vraiment le triomphe de l'Évangile. Nos forêts antiques, où le paganisme avait fait silence depuis plusieurs siècles, s'émurent de nouveau au bruit de la hache chrétienne. On força les

precipimus quod nullum recipiant ad prédicationem quærentem eleemosynas pro edificandâ ecclesiâ, vel leprosariâ, vel Domo Dei (Concil Roth. p. 245.)

Du reste, cette belle croisade qui se révèle chez nous, en 1145, avait commencé à Saint-Denys, en France, dès 1140. Voici ce que disent les chroniques de la nouvelle basilique construite par l'abbé Suger : Divina providentia centra contra spem omnem et opinionem locum quadrariæ seu lapidicinæ prope Pontisaram Sugerio suppeditavii operam certatim conferentibus piis hominibus qui brachiis et lacertis immensas columnas ex illis antris vice animalium extrahebant. (Annales ord. Sancti Bened, t. 6. lib. 77. n. 75. p. 328.)

châtaigniers séculaires, les chênes druidiques de descendre de leurs cîmes orgueilleuses et de prêter leurs membres robustes pour soutenir la croix géante de nos clochers. Nouveaux cariatides, ces arbres ennemis furent forcés de servir d'escabeau sous les pieds du Christ, vainqueur du monde.

Les bords de la mer ne restèrent pas en paix non plus. On dépouilla les grèves de leurs innombrables couches de sable que l'on mêlait ensuite avec l'argile tirée des entrailles de la terre, et avec le calcaire qui avait chauffé longtemps dans un brasier infernal.

Ce n'étaient pas seulement les hommes du peuple, les serfs des campagnes qui se livraient à ces grands et pénibles travaux; de nobles barons, de fiers gentilshommes se mêlaient à la foule, et l'on voyait leurs mains victorieuses manier la houe, le marteau, la truelle, aussi glorieusement qu'elles avaient porté la lance et le haubert.

Faut-il s'étonner maintenant si ce grand mouvement qui avait si fortement ébranlé le monde, a laissé sur le sol que nous habitons, des traces profondes de son passage. Parcourez nos vallées qui aboutissent à la mer, interrogez le flanc des collines que côtoient nos fleuves et nos rivières, et vous verrez partout d'innombrables carrières rebouchées par la main du temps, des latomies mystérieuses, des cavernes inconnues que le peuple entoure de traditions et de légendes [1]. Tous nos moindres vallons renferment des

[1] Les carrières abondent dans la vallée d'Étretat. Il n'y en a pas moins d'une douzaine dans le Petit-Val qui n'a que quatre kilomètres de

traces des exploitations antiques fort importantes et inexplicables, si nos églises n'étaient là pour en révéler l'énigme.

Au milieu de ce mouvement général qui entraînait tout avec lui, Fécamp ne dut pas rester immobile; aussi il ne tarda pas à voir s'agiter dans sa vallée des flots de latomiers et de travailleurs, comme naguère s'y étaient agités les flots de l'Océan. Dix paroisses se partageaient alors le territoire de la ville et, au milieu d'elles, s'élevait, comme une reine, l'abbaye, fière de son origine ducale et

longueur. Dans le Grand-Val elles sont innombrables ; les principales sont celles de Fréfossé, du Vauchel et de Maucomble qui a été trouvée remplie de 150 cadavres découverts le 10 juin 1778. La vallée de Fécamp qui en est remplie possède le *Trou à la Monnaie* où sont, dit-on, des trésors, et la grotte de Vattechist avec des traditions d'hermites ou de reclus.

La vallée de la Durdent en montre de superbes; à Grainville-la-Teinturière, les allées sont taillées comme les nefs d'une église. Saint-Valery-en-Caux ne cite qu'avec mystère le *Trou-à-Pierrot*.

Sur les bords de la Seine, les plus curieuses sont celle de Saint-Vigor, à la descente de Saint-Jacques du Val-Hulin, et celle du Vallasse où les protestants se cachaient pour faire leur prêche après la révocation de l'Édit de Nantes.

Les plus petits vallons en sont remplis. Yport en a laissé voir où était de la monnaie. Vaucotte en possède où sont, dit-on, des cadavres. Pétreval a tiré son nom de ses carrières. Bruneval en présente de magiques jusque sous Saint-Jouin, et l'étroite gorge d'Antifer en a encore une où fut logée une bohémienne. Le pauvre vallon de Puy, sous le camp de César, est rempli de ces cellules de pierre que l'on prendrait pour des silos gaulois.

de sa relique du précieux sang. Fécamp, ce champ de la foi, comme l'appellent quelques-uns, dut être labouré plus que tout autre par cette puissante charrue qui sillonnait le sol au XIIe siècle. Ses carrières sont là pour l'attester. La ville fut sapée dans ses fondements et elle resta suspendue sur ses Latomies, comme un pont jeté sur l'abîme. Elle sommeille encore aujourd'hui sur ce gouffre béant qui craque tous les jours et qui menace de l'engloutir, comme Pompéia et Herculanum. Aussi notre siècle est-il occupé à reboucher ces grandes excavations, ces larges trouées que les siècles chrétiens ont faites avec leurs mains puissantes [1].

C'est ainsi que le monde chrétien secouait ses vieux vêtements, et que le stile roman, avec ses monuments accroupis et ses cintres abaissés, disparaissait devant l'ogive hardie qui s'élançait vers les cieux. Le génie chrétien, c'est cet ange que l'on voit au portail de la cathédrale de Chartres. Sa tête est noble et recueillie, ses épaules larges et élevées, ses ailes livrées au vent, sa robe flottante se relève légèrement, de peur de toucher la poussière, ses pieds dédaignent la terre, et ses jambes frêles semblent dire qu'il vole plutôt qu'il ne marche.

Un fait, du reste, que tous les historiens ont cité et auquel ils n'ont pas fait assez d'attention, me paraît venir singulièrement à l'appui de ma thèse. Tous les chroniqueurs

[1] Sur les carrières de Fécamp, voir la *Revue de Rouen*, janvier 1842 et les archives de la Préfecture.

ont raconté, comme chose étonnante, l'invention du précieux sang retrouvé le 19 juillet 1171, près de l'autel de St-Sauveur, dans une colonne de pierre merveilleusement travaillée, qu'une muraille recouvrait de toutes parts. Ils ajoutent que l'on savait bien que le précieux sang avait été déposé à Fécamp par le duc Richard, mais que depuis une longue suite d'années, on ignorait ce qu'il était devenu [1].

Le fait raconté par les anciens, avec tout le prestige du merveilleux, me paraît devoir être réduit à des proportions plus simples et plus naturelles.

Richard, comme nous l'avons dit, avait déposé en 989 sous l'autel de la Ste-Trinité, le calice du prêtre Isaac, lequel renfermait le vin changé en sang dans l'église de St Maclou-La-Bruyère. Dans la même pierre, il avait renfermé aussi le couteau de l'ange et la pierre où était gravée l'empreinte de son dernier pas. Eh bien! toutes ces saintes reliques sont restées sous terre près de 200 ans (de 989 à 1171), et c'est en creusant les fondements de la

[1] Anno 1171, ab incart 14 Calend. Aug. regnante rege Henrico II, tempore Henrici abbatis fiscanensis revelatus est apud Fiscannum thesaurus incomparabilis preciosus scilicet sanguis Domini nostri Jesu-Christi a glorioso duce Richardo I (sicut patrum scriptura nostrorum testatur antiqua et fama) diligenter absconditus deligenter (inquam) occulatus erat ille thesaurus in columna quidem lapidea rotunda non longe abaltari Salvaloris intra murum miro modo constructa et ipsius muri facie ex utraque parte cooperta vigilantes siquidem circa columnam hinc inde debiles cœci, infirmi, Claudi, etc. (Neust. pia p. 258).

nouvelle église que Henri de Sully les aura retrouvées et ensuite livrées à la vénération des fidèles.

Ce dut être surtout en fouillant pour asseoir les bases de la chapelle souterraine qu'il rencontra ce précieux trésor. Cette vaste crypte du XII[e] siècle dut être primitivement une église qui plus tard devint le chartrier.

Le précieux sang fut mis dans une châsse fort riche, où des nuées de pélerins ne manquèrent pas de le visiter. Le pas de l'ange attendit quelque temps son reliquaire, mais au XV[e] siècle, Gilles de Duremont l'enferma honorablement dans un tabernacle de pierre.

Henri de Sully, en reconstruisant la nouvelle église, conserva encore quelques vestiges de l'ancienne. Je cite entre autres, les deux arcades cintrées du chœur, les deux chapelles circulaires de St-Pierre et de St-Nicolas, et l'allée latérale qui les sépare du chancel.

Tout le reste fut refait dans un nouveau style. On admit pourtant quelques détails de la vieille architecture, tels que les arabesques, les entre-lacs pour les chapiteaux et les billettes pour les fenêtres du clocher : c'étaient là les ménagements de la transition.

Pendant vingt ans, Henri de Sully dut tellement avancer son œuvre, qu'il put voir avant de mourir, le chœur, le clocher, les transepts et une partie de la nef ; il ne laissa plus à son successeur que la grande nef à achever. Raoul d'Argences en fit la moitié, c'est-à-dire, cinq arches et le

portail avec ses deux tours [1]. Il mit ainsi la dernière main à la basilique vers l'an 1200 [2].

Cette histoire de l'édifice, nous l'avons lue plus dans les pierres du monument que dans les pages des chroniqueurs; mais on peut dire que nulle part mieux qu'ici, la science de l'archéologie ne vient aider au développement des textes.

Le reste de l'édifice n'est un mystère pour personne : l'histoire le dit et la science le confirme, que les piliers du tour du chœur (côté sud) furent construits au XIV[e] siècle, par l'abbé Thomas de Saint-Benoît. Un manuscrit ajoute qu'il aurait exhaussé le côté du nord, si la mort n'était venue arrêter le cours de ses projets [3]. C'est l'histoire de bien des choses humaines! Le même abbé refit également les cinq chapelles du midi et la première voûte de la chapelle actuelle de la Sainte-Vierge. Nous disons qu'il les refit, car il est évident, par plusieurs inhumations d'abbés, qu'elles existaient dès le XII[e] et même dès le XI[e] siècle [4].

La chapelle de la Sainte-Vierge fut prolongée sur un

[1] Radulfus medietatem navis ecclesiæ, et duas turres acervorum construxit (Catalog. abbat. apud Labbe t. I. Biblioth. manuscript. — Chronique des abbés publiée par M. de Lincy.

[2] Basilicœ ultimam manum imposuit, anno circiter 1200. (Gall. Christ. t. XI, p. 208.) — Duplessis, t. I., p. 92.

[3] Chronique des Abbés, par M. de Lincy, page 307.

[4] Le texte de Gallia christiana prouverait assez que ce ne fut qu'une reconstruction : sacellis basilicœ quæ chorum cingunt multum decoris addidit (t. XI, p. 209).

plan nouveau de 1494 à 1515, quand le célèbre Antoine Bohier était moine ou abbé du monastère[1]. De là, nous arrivons au portail de l'abbé de Villeroy[2], et tout le mystère de la vieille abbaye est dévoilé.

§ III.

CHAPELLES.

Nous allons maintenant faire une procession dans toutes les chapelles de l'église; mais pour la rendre intéressante, nous aurions plutôt besoin d'un crayon que d'une plume, car il est mal aisé d'éviter la sécheresse lorsqu'il s'agit de faire l'inventaire de tant d'objets d'art.

Nous commencerons par la chapelle du trépassement de la Sainte-Vierge, dans le transept du midi.

On remarquera, sans doute, que ce transept est plus profond que l'autre, parce qu'à l'extrémité est une chapelle mystérieuse qui semble avoir été séparée à dessein du reste de l'église. Cette chapelle, aussi du XIIe siècle, a dû être

[1] Essai sur l'abbaye par M. Leroux de Lincy, p. 338, M. Fallue, p. 308. — M. Germain, p. 57.

[2] M. Leroux de Lincy, p. 242.

élevée en même temps que l'abbaye, par Henri de Sully, et dédiée à Saint-Thomas. Ce Saint-Thomas pouvait bien être l'archevêque de Cantorbéry, envers lequel Henri II, converti, cherchait avec soin tous les moyens d'expier sa faute [1]. Cette chapelle, selon nous, n'a été élevée que pour couvrir le lieu de sépulture des ducs de Normandie, Richard I et Richard II. Ces grands protecteurs de l'abbaye, qui l'avaient fondée avec tant de magnificence, avaient demandé comme une grâce d'être inhumés sous les gouttières [2]. Ils n'y restèrent pas longtemps, car découverts en 1162, leurs tombeaux levés de terre furent placés plus honorablement (honestius) auprès du maître-autel [3]. Ce fut donc seulement

1 Tous les historiens contemporains sont d'accord sur son repentir. Voyez apud rerum Gallic. et franc. scriptores, t. XIII, auctor Aquicin, p. 280. — Villem, p. 116. — Ervasius Dorob, p. 138 et 139. Corde et ore Deum et St-Thom. laudans et benedicens. — Ce fut en partie pour expier ce meurtre, qu'il fit bâtir l'église du prieuré, du Mont-aux-Malades. — Du reste, M. Fallue prétend que les moines de Fécamp se firent même des reliques avec la chair de Saint-Thomas, p. 175.

2 Comes Radulfus dixit (Richardo) secretius Domine quo loco templi præparabitur sepulcrum tuæ requiei? respondit : cadaver tanti sceleris non requiescet infra aditum hujus templi sed ad istud ostium in Stillicidio monasterii (Dudon de St-Quentin).

3 Primus Richardus et secundus Richardus filius ejus apud Fiscannum levati de tumulis, in quibus separatim jacebant post altare Ste-Trinitatis separatim ponuntur. Huic translationi Henricus rex Angliciæ inter fuit et episcopi Normanniæ. (Robert à Mont. appendic ad sigebert. Apud rerum Gallic. script. t. XIII).

par vénération pour le lieu honoré de leur présence, que l'on éleva cette chapelle, où leur représentation en bosse fut placée comme souvenir. On en voyait encore les restes en 1740. A cette époque, la chapelle sépulcrale avait pris le nom de Saint-Sauveur [1] ou du *précieux sang*, peut-être à cause que le sang précieux du Sauveur y avait été déposé.

Dans cette chapelle sont aujourd'hui les fonts baptismaux de la paroisse. On y remarque une piscine du XVIe siècle et des vitraux du XVIIe, où sont des écussons, des armoiries et une image de la Sainte-Vierge.

Le trépassementde la Sainte-Vierge est un groupe bien remarquable : on y voit des têtes qui ont une grande expression. Malheureusement il y a beaucoup d'anachronismes liturgiques; c'est la représentation fidèle des mœurs et des coutumes du XVIe siècle. On y voit un goupillon, un seau à l'eau bénite, un encensoir, une chappe, une étole, et aux pieds du lit, un ange qui tient dans ses mains cette légende : Surge, propera, veni coronaberis. Au dessus de cette scène de douleur, de la Vierge mourante, est Marie ressuscitée et couronnée par les anges. Des nuages entourent la nouvelle reine. Plus haut, est le Père Eternel, un globe à la main et la tiare sur la tête, le Fils avec sa croix, et entre deux le Saint-Esprit sous forme de colombe. Autour d'une légende, on lit : Tota pulchra es amica mea et macula non est in te. Veni de Libano, veni coronaberis.

[1] Duplessis, t. I. pag. 92. M. Germain, p. 76.

Puis, à l'entour, sont tous les attributs que l'Eglise donne à Marie. On dirait une page des prophètes ou le chant d'un poème : c'est le soleil radieux : electa ut sol ; une lune blanche : pulchra ut luna ; une étoile du matin : stella matutina ; un champ couvert de roses : plantatio rosæ ; un lys fleurissant sur des épines : lilium inter spinas ; une fontaine jaillissante, au milieu des jardins : fons hortorum ; une ville entourée de remparts : civitas Dei ; un rejeton sortant du sein d'un vieillard : jesse flosculus ; un jardin fermé de toutes parts : hortus conclusus ; c'est une porte haute comme le Ciel : porta Cœli ; c'est un miroir de forme ronde qu'aucun souffle n'a flétri : speculum sine maculâ ; c'est un cèdre à la majestueuse stature : cedrus exaltata ; un cyprès à l'ondoyante crinière : speciosa cypressus ; enfin, une source d'où l'on puise des eaux toujours vives : puteus aquarum. Connaissez-vous quelque chose de plus poétique que ce morceau des livres saints ? Les palinods ont-ils fourni quelque chose de plus gracieux à la gloire de Marie que ce poème écrit sur la pierre par Robert Chardon, religieux de l'abbaye [1] ?

1 Robert Chardon, grand prieur de l'abbaye, mort le 5 mai 1510 (note manuscrite communiquée par M. Deville). Duplessis affirme que le dessin de ce trépas de la Sainte-Vierge a été imité quelque temps plus tard sur les vitraux de la chapelle de la Sainte-Vierge de l'abbaye de Valmont (Descript. de la haute Norm., t. I. p. 93). Le vitrail qui reste dans la chapelle de Six Heures, exécuté en 1550, renferme en effet quelques réminiscences.

A côté du groupe principal sont de petits groupes de pierre provenant du jubé et qui sont du plus grand prix.

Vous remarquerez aussi un dais charmant qui semble un tabernacle du XVe siècle. On attribue ce petit monument à Gilles de Duremont, 24e abbé [1]. On prétend qu'il l'avait fait placer primitivement entre les deux autels du chœur [2]. Toujours est-il qu'on y distingue une entrée qui semble la porte d'une église ou d'un couvent : un moine y entre, ayant sur sa tête une couronne cléricale. Il est suivi par des évêques, des abbés, des enfants, des pèlerins, etc. A l'ombre de ce délicieux monument repose la pierre de grès, où est resté empreint, comme dans la boue, le pas de l'ange qui vint nommer l'abbaye de la Sainte-Trinité.

Nous ne quitterons pas cette chapelle sans lire une inscription qui se trouve sur la muraille en face du groupe. Cette inscription est précieuse, en ce qu'elle prouve qu'au XVIIe siècle, la chapelle de N. D. de Salut, au bourg Baudoin, était encore un prieuré en titre. Elle constate aussi que l'entrée de la congrégation de Saint-Maur eut lieu dans l'abbaye le 31 décembre 1659. Voici cette inscription :

Cy devant gisent vénérables et religieuses personnes dom Guillaume Lechevalier, chantre et grand prieur de cette abbaye et prieur de N. D. de Beaudouin du Bourg, lequel décéda le 5 juin 1614, âgé de 66 ans, et Gaspard Lechevalier, son neveu et successeur dans toutes les mêmes

[1] Essai de M. Leroux de Lincy. Extrait du trésor de Fécamp, p. 234.

[2] M. Germain, Guide du Voyageur, p. 75. — D'après le Trésor de Fécamp, cité par M. Leroux de Lincy, il y était encore en 1682.

charges, desquelles il s'acquitta dignement et favorisa de son zèle et de son autorité la réforme de la Congrégation de Saint Maur introduite dans cette abbaye le 31 décembre 1649, résigna à un religieux réformé son prieuré de N. D. et mourut le 1er novembre 1661.

Avant de passer à l'examen détaillé des autres chapelles, nous devons dire que toutes, excepté celle de la Sainte-Vierge et du Calvaire, sont fermées avec des balustrades de pierre, vrai chef-d'œuvre de la renaissance dû au talent et à la générosité d'Antoine Bohier, dernier abbé régulier. C'est le même style d'architecture qu'on voit régner au château de Gaillon[1], aux trésors de Saint-Jacques et de Saint-Remy de Dieppe, au manoir d'Ango à Varangeville, à la façade du château de Blois, au cloître du chapître royal de Saint-Martin-de-Tours, à la chancellerie de Louis XI, dans la même ville; à Nantes, au tombeau de François II; à Saint-Denys, aux mausolées de Louis XII et de François Ier; à Rouen, au tombeau des Amboises [2] et à l'hôtel de Bourgtheroulde, aux châteaux de Chambord et de Chénonceaux[3], à la clôture du chœur de la cathédrale de Chartres, etc.

[1] Exécuté en 1508 par Pierre Valence, maître maçon de la ville de Tours, par les ordres de Georges d'Amboise (M. Deville, tombeaux de la cathédrale).

[2] Exécuté par Roullaut Leroux, maître maçon de la cathédrale de Rouen de 1520 à 1525 (M. Deville, tombeaux de la cathédrale de Rouen, p. 90, 92, 93, etc.).

[3] Bâti vers 1517 par Thomas Bohier, vraisemblablement frère d'Antoine Bohier, le grand bâtisseur. Il y avait donc dans le sang de ces hommes illustres un instinct d'architecture.

Tous ces morceaux, qui sont autant de chefs-d'œuvre, sont dus à la même école, à une école dont j'ignore le chef et le siège, mais qui a dû régner en même temps des bords de la Seine aux bords de la Loire.

A Fécamp, comme ailleurs, les détails se composent de phylactères, de médaillons, d'arabesques, d'anges ou plutôt de génies ailés, d'écussons, d'armoiries et d'enfants nus, de flèches, de carquois et de ces mille motifs qui reviennent sans-cesse sur les bas-reliefs de cette époque. Ces balustrades délicieuses sont certes peu en harmonie avec les chapelles qu'elles ferment; mais qui oserait leur reprocher ce délicieux anachronisme? On est plus irrité contre les barbares de 1793 qui les mutilèrent; contre les marguilliers qui les ont encrassées de chaux à plusieurs reprises, et l'on est plein de reconnaissance pour M. Vitet, député du pays, qui les a fait débadigeonner en 1842, aux frais du Gouvernement. Peut-on mieux employer les deniers de l'état?

La Sacristie et le Chapier. — La première chapelle qui s'offre à nous après le trépassement de la Sainte-Vierge, est celle qui sert de passage pour aller à la sacristie, et de chapier. Bâtie par Thomas de Saint-Benoît au XIV[e] siècle, elle est éclairée par une fenêtre flamboyante du XVI[e]. La porte de la sacristie, qui n'est pas sans mérite, est de la même époque. La pierre du seuil recouvre les restes de

Godefroy, cordelier et grand pénitencier de l'abbaye [1].

L'usage des sacristies est moderne dans les grandes églises; si j'en excepte la cathédrale de Rouen, elles n'apparaissent pas avant 1500; témoin l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen et les églises de Saint-Jacques [2], et de Saint-Remy de Dieppe [3]. Dans les églises de campagne, M. de Caumont n'en connaît pas avant 1600 [4]. Nous avouons franchement partager en tout cet avis. Toutefois, celui qui saura fouiller ce garde meuble de l'abbaye, trouvera peut-être de précieux débris de sculptures, d'ornements, de croix, de statues, de tableaux, ensevelis ici comme dans un tombeau.

Chapelle de Saint-Martin, XIVe siècle. — Sur la balustrade de cette chapelle sont des génies ailés s'appuyant sur un carquois et soutenant un écusson. Sur le mur est un bas-relief représentant Saint-Martin à cheval, usage fort commun au XVIe siècle. La contre-table en plâtre, ornée de feuillages et de colonnes, me paraît un travail du temps de Louis XIII; on y voit un prêtre disant la messe avec une chasuble qui semble une planète antique venant d'être

[1] M. Germain, Guide du voyageur p. 79.

[2] Le trésor de Saint-Jacques, construit vers 1518: — Mém. d'Asseline de Guibert, etc.

[3] Eglise et trésor de Saint-Remy, bâtis en 1520 : Mêmes manuscrits d'Asseline, de Guibert, de Croisé et les archives du trésor.

[4] Bulletin monumental de la société française, année 1842.

échancrée. Au bout de l'autel est une piscine du XVII[e] siècle, encadrée dans des panneaux de pierre du XIV[e].

Dans cette chapelle furent inhumés les abbés Roger d'Argence (1139) [1] et Richard Morin de Paluel (1225) [2].

Chapelle des Saints Cœurs de Jésus et de Marie — anciennement Notre-Dame — primitivement Saint-Etienne. Architecture XIV[e] siècle—Contre-table Louis XIII.—Sur la balustrade sont des génies ailés soutenant un écusson avec des guirlandes. Les murs sont tapissés de colonnettes ; on y remarque un grand nombre de bas-reliefs romans que je crois du XI[e] siècle. Ces bas-reliefs sont du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art ; ce sont autant de scènes de la vie du Sauveur, très originalement représentées. J'y ai reconnu une annonciation, une visitation, la chasteté de Saint-Joseph, la naissance de Jésus-Christ, l'adoration des bergers, l'adoration des mages, l'apparition de l'ange, le massacre des Saints-Innocents, la fuite en Egypte, la flagellation, le crucifiement et l'ascension. « Ces sculptures remarquables, » de beaucoup plus anciennes que la chapelle, dit M. Vitet, » ont dû appartenir à un tombeau [3]. »

[1] Gall. Christ, t. XI, p. 209. — Neust. pia p. 235.

[2] Gall. Christ, ibid. — Neust. pia, p. 236.

[3] Nous présumons que c'est celui de Guillaume de Ros, fondateur de l'église, qui avait d'abord été inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge, mais qui fut déplacé en 1496.

Chapelle du Saint-Sacrement, anciennement Saint-Jean. — XIVe siècle — Nous y trouvons le tombeau de Thomas de Saint-Benoît qui a restauré toutes les chapelles (de 1298 à 1307) et qui repose ainsi dans son œuvre. L'image de l'illustre abbé est couchée sur un sarcophage ; sa tête, qui est cassée, était posée sur un coussin tenu par deux anges assis. Elle était surmontée par un dais magnifique. Le pourtour du mausolée est orné de sept arcades encadrant des groupes mutilés et méconnaissables. J'ai cru y reconnaître des scènes de la vie monastique et de l'histoire particulière de l'abbaye ; le massacre des religieuses par les Normands ; la construction du monastère ; l'entrée d'un moine au couvent, etc.

M. Germain dit que les murs de cette chapelle ont été autrefois dorés, et que l'on y voyait la tête d'un duc de Normandie et celle de son épouse.

La balustrade est surmontée de deux anges soutenant une tête dans un plat, sous laquelle est écrit : Caput sancti Johannis Baptisti [1].

Chapelle de Saint-André. — XIVe siècle. — La contretable de cette chapelle possède une descente de croix, tableau qui n'est pas sans mérite. Elle est éclairée par trois fenêtres, dont les deux latérales appartiennent par l'enca-

1 Cette balustrade n'a point été faite par Antoine Bohier, mais par Dom. Pierre de Prestreval (Essai sur l'abb., par Leroux de Lincy, p. 340).

drement et le remplissage au XIVe siècle. Celle du milieu, a quatre compartiments et un remplissage magnifique de cœurs allongés du XVIe siècle. Les vitraux que je crois de ce temps, représentent dans les flammes des anges, et dans les compartiments, une Sainte-Vierge, une Madelaine avec des parfums, etc.

La merveille de cette chapelle ce sont les deux sarcophages de Guillaume et de Robert de Putot, nobles abbés morts l'un en 1297 [1], l'autre en 1326 [2] et couchés là, mître en tête et chape sur le dos.

Le tombeau de droite présente des groupes très mutilés et presque inexplicables. J'ai cru y reconnaître une naissance de Jésus-Christ et une adoration des bergers.

Le tombeau à gauche est mieux conservé : la tête repose sur un coussin, quatre hommes assis veillent sur son sommeil, dix encadrements en relief décorent le monument. C'est une ascension, une visite des saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ, un crucifiement, une résurrection, une naissance du Sauveur, etc.

On est saisi de douleur à la vue des horribles mutilations qu'ont subies ces merveilles du XIVe siècle, de la main

[1] Sepultus in capella St-Andreæ versus capellam Beatæ Mariæ (Catal. abb. apud. Labbe, t. I.) sepultus in sacello St-Andreæ (Gall. Christ, t. XI. et Neust. pia, p. 338.

[2] Sepultus inter capellam St-Andreæ et capellam St-Joannis Baptistæ (Catal. abb. apud Labbe, t. I.) Honorifice meruit sepeliri inter capellam. St-Andreæ et St-Joannis Baptistæ (Neust. pia, p. 238).

soldats imbécilles. Un bataillon de Beauvais, vrais brigands déchaînés, dont le repaire était dans l'église de Saint-Etienne, porta ses mains sacriléges sur ces tombeaux, sur ces images, que la vénération des peuples entourait encore d'un culte d'amour et de respect en l'absence même du prestige de la religion. Jamais nos paysans Cauchois n'eussent fait subir à nos églises les ignobles mutilations dont les accablèrent ces misérables connus sous le nom de *Beauvais* et de *Montargis*. Qui nous donnera des larmes de sang pour pleurer tout le mal que la révolution a fait à cette église? Dans Fécamp seulement, le monstre républicain a dévoré 548 marcs d'argent blanc et 241 marcs d'argent vermeillé, 15,900 livres de métal de cloches et 16,992 livres de fer provenant des grilles de l'abbaye [1].

Chapelle de la Sainte-Vierge. — XIVe et XVe siècle. — Nous arrivons à une des merveilles de l'église : commencée au XIVe siècle par Thomas de Saint-Benoît, cette chapelle, comme les précédentes, renfermait une voûte et deux fenêtres aujourd'hui rebouchées.

Tombeau des abbés Guillaume de Ros [2] Guillaume de

[1] Arch. dép, dist. de Montiv., liasse intitulée : Dépouilles des églises.

[2] Defunctus autem in novo opere quod ab ipso constructum est ante aram gloriosæ Virginis Mariæ sepultus est. — Orderic Vital, lib. 2. — Sed anno 1496, renovato sacello, ossa ejus aliò de portata sunt. — Gall. Christ., t. XI, p. 208.

Vaspail[1], et Richard de Treigos[2], elle s'est vu enlever toutes ces richesses en 1496, de la main même du restaurateur de l'abbaye.

Le grand bâtisseur a laissé ici une belle trace de son splendide passage. Cette chapelle est une des merveilles de nos contrées; les contre-forts en sont grâcieux et les fenêtres du plus bel effet : six d'entr'elles sont garnies de vitraux des XVe et XVIe siècles[3], mais une des fenêtres du nord renferme vingt-deux panneaux de verrières du XIVe siècle; ce sont incontestablement des fragments rapportés de la chapelle primitive. On dit à Fécamp qu'ils proviennent de la chapelle des Vierges, détruite en 1682.

La contre-table, avec ses colonnes torses, est fort belle, elle appartient au XVIIe siècle comme celles de Harfleur et de Graville. C'est à cette époque que ce genre d'embellissement fit invasion dans nos églises.

Mais la plus belle chose de cette chapelle, ce sont les lambris provenant des anciennes stalles du chœur, détruites

[1] Tumultatus in sacello Beatæ Mariæ Virginis undè anno 1496 ossa ejus aliò deportata sunt. — Gall. Christ., ibid 210. — Humatus est in capellâ Beatæ Mariæ Viginis versùs capellam Sancti Andreæ. — Neust. pia, p. 237.

[2] Sepultus in sacello Beatæ Mariæ Virginis, sed anno 1496 renovato sacello ossa ejus aliò translata sunt. — Gall. Christ., t. XI, p. 210.

[3] Une d'elles (la première du côté nord) a été entièrement mise en pièces par le coup de vent du 15 janvier 1843. Combien de fois les tempêtes ont-elles dû causer de pareils désastres !

en 1802. Certes, cette clôture était loin de valoir celles des cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Paris et de Bayeux, mais il faut convenir que, comme œuvre du XVIIIe siècle, celle-ci n'en était pas moins un chef-d'œuvre.

Nous trouvons de chaque côté huit médaillons dont la plupart étaient des têtes chères et précieuses à l'abbaye. Celles de Richard Ier et de Richard II, ses fondateurs ; celle de Sainte-Suzanne dont elle possédait les reliques, celle de Sainte-Cécile, patronne des musiciens de cette antique maîtrise ; celle de l'abbé Claude-François Montboissier de Canillac à qui nous devons sans doute ces boiseries ; celle enfin du pape qui régnait alors. Puis les images de J.-C., de Saint-Marc, de Saint-Luc, de Saint-Jérôme, de Saint-Ambroise, de Saint-Cyprien, de Saint-Mathieu, de Saint-Jean, de Moïse et de David. Mais par-dessus tout, ce que nous admirons, ce sont ces groupes de sculptures chargées d'allégories et de symboles ; les arts et la religion y sont adroitement entremêlés. On y voit tour à tour les attributs de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'astronomie, mais par dessus tout des instruments de musique. Le morceau le plus admiré est un Christ voilé comme au temps de la passion. Nous avouons franchement que nous ne comprenons pas comment l'on a pu faire ce voile de bois assez transparent, pour que l'on pût compter les membres du Sauveur comme à travers un voile de gaze.

Nous sommes fâchés de ne pouvoir faire connaître l'auteur de ce chef-d'œuvre.

Hé bien ! le croira-t-on, cette chapelle, la merveille de l'art gothique dans nos contrées, fut sur le point d'être vendue en 1791 à un M. Devismes, spéculateur qui ne rêvait rien moins que la démolition de l'abbaye tout entière. Contrarié de voir la basilique réservée au culte, il demanda *seulement* la chapelle de la Vierge que la municipalité allait lui vendre à condition qu'il ferait à ses frais un solide mur pour séparer la chapelle de l'église. Le procureur de la commune, Barbay-Duquil et le maire, M. Bérigny, refusèrent seuls de signer la délibération, « vu que la chapelle faisait « partie de l'ensemble de ladite église, ajoutait à sa beauté, » à sa solidité et ne pouvait par conséquent en être distraite. » Amis des arts et de la religion, n'oubliez pas le nom de ces deux citoyens [1] !

Sous cette chapelle est une crypte que je juge incontestablement de la construction de Henri de Sully. Les chapiteaux sont des cornes ou des boutons et la forme des cinq fenêtres qui la terminent est une ogive primitive. Cette chapelle souterraine a dû être anciennement plus profonde, car son pavé de brique est trop rapproché des chapiteaux. Je ne suis même pas éloigné de penser qu'elle a été autrefois consacrée au culte, quoique dans ces derniers temps, elle fut devenue le chartrier, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

A présent, c'est un vaste reliquaire où sont amoncelés

1 Histoire de Fécamp, par M. Fallue, page 466.

des restes de statues, de bas-reliefs, de têtes, de moulures et de tous les objets que le culte renaissant en 1802 répudia, soit à cause de leur vétusté, soit à cause de leur mutilation. J'y ai remarqué entr'autres un groupe curieux digne d'un meilleur sort ; c'est une Trinité figurée par le Père Éternel tenant dans ses bras son fils crucifié, le Saint-Esprit sort de sa bouche et semble becqueter la tête du Christ. Cette manière de représenter la Trinité était chère à l'abbaye de Fécamp, car nous la retrouvons encore dans le vitrail qui termine le chœur au haut du sanctuaire ; nous en connaissons aussi une autre sur albâtre qui provient de Fécamp et qui se trouve maintenant à Angerville-Bailleul.

Néanmoins, nous serions bien aises de voir s'établir dans chaque église un dépôt de vieilles images et de statues abandonnées, les artistes et les antiquaires trouveraient dans ce musée un abrégé de l'histoire de l'art.

Chapelle Saint-Pierre. XIe siècle. — Avant de visiter en détail les chapelles du nord, nous ferons remarquer qu'elles sont aussi fermées avec des balustrades de la renaissance, mais qu'elles sont privées d'écussons et de couronnements.

La chapelle romane de Saint-Pierre, une des plus anciennes de l'abbaye, a la forme carrée, mais se termine en abside vers le nord. Les cintres sont lourds, les voûtes massives et sans arceaux, les chapiteaux couverts d'entrelacs. Quoiqu'en ait dit Duplessis, quoiqu'en disent quelques

antiquaires modernes[1], nous sommes très portés à croire que cette chapelle date du XIe siècle, qu'elle est un fragment de l'église bâtie par Guillaume de Ros, consacrée en 1106 par Serlon, évêque de Séez, et échappée à l'incendie qui dévora la basilique en 1169.

C'est sans doute ce qui lui aura valu l'honneur de recevoir les cendres de Henri de Sully en 1188[2]. L'abbé Pierre Servoise y fut également inhumé en 1390[3], vraisemblablement à cause du nom qu'il portait.

Chapelle Saint-Nicolas. XIe siècle. — Cette chapelle, que nous croyons comme la précédente l'œuvre de Guillaume de Ros, est toute romane, de forme circulaire et terminée en abside; les voûtes, sans arceaux, sont soutenues par des chapiteaux à entrelacs et à feuillages byzantins.

On y remarque deux piscines; une du XIIIe siècle, l'autre du XVIIe.

Dans cette chapelle est une pierre tombale sculptée dans le style du XIIIe siècle, c'est sans doute celle de l'abbé Aicard ou Richard, mort en 1222, que l'on disait avoir été désigné par le Saint-Esprit, parce qu'il fit

[1] M. Fallue, p. 156, M. Germain, etc.

[2] Sepultus est in capellâ St-Petri (Neust. pia, p. 156 et Gall Christ. p. 209.

[3] Tumulatus est in capella St-Petri ad lævam prope parietem (Neust. pia p. 237. — Gall. Christ, t. XI, p. 212).

augmenter d'un tiers la portion de vin destinée à chaque moine [1].

Il est représenté mitre en tête et couché sur un oreiller, les mains croisées sur la poitrine, les gants brodés à jour. Un anneau est passé au grand doigt de sa main droite. Il a pour chasuble une toge antique, son manipule est brodé par le bas. Il est vêtu d'une aube recouverte de la tunique et de la dalmatique. Ses cothurnes sont travaillés avec art. Il y a de grands traits de ressemblance entre cette tombe et celle de Nicolas de Goderville, 20e abbé de Saint-Ouen, mort en 1273 et inhumé dans la chapelle de Saint-Jean.

Chapelle Saint-Michel ou Saint-Pierre. XIIe siècle. — Cette chapelle est située en face de l'arcade à plein-cintre qui communique avec le chœur et que je regarde comme un reste de l'église de Guillaume de Ros. Les chapiteaux de ses colonnes ont des entre-lacs et des cantonnements existant simultanément avec des détails du XIIIe siècle, ce qui me fait regarder cette chapelle comme de transition.

Chapelle Sainte-Marie-Madeleine. XIIe siècle. — Cette chapelle doit dater, comme la précédente, de la fin du XIIe siècle, de la reconstruction de l'église qui dut avoir lieu sous Henri de Sully et Raoul d'Argences. Les feuillages de ses chapiteaux ont toute la physionomie de cette

[1] Neust. pia, p. 236, et Gall. Christ. XI, p. 209.

époque. Il y a aussi une piscine qui ressemble à toutes celles du XII[e] siècle. On trouve dans cette chapelle une pierre tombale où est écrit le nom d'Antoine Rigoult, en son vivant hostellier de Céans ; puis, dans le mur du Septentrion, le tombeau de Saint-Guillaume, 1[er] abbé inhumé, d'abord dans la chapelle de Saint-Taurin et visité en 1638. Toutefois ce ne fut qu'en 1680 que les moines lui élevèrent ce mausolée, qui est lourd et surchargé d'ornements. Dom Guillaume Fillastre, un des plus savants religieux du monastère, composa son inscription latine [1].

L'autel de cette chapelle est en pierre, il est surmonté d'une tête de moine recouverte d'un capuchon noir. Cette tête amaigrie par le travail est pleine d'expression. Les yeux jettent des flammes et le front chauve semble avoir été moins dépouillé par les ans que par la pensée. La bouche, ou plutôt le rictus, court d'une oreille à l'autre et une amertume profonde pince ses lèvres.

Quelques personnes y ont reconnu le portrait de Bouteiller de Rancé, réformateur de la Trappe.

Chapelle non achevée, ou Vestiaire des Enfants de Chœur. — Le premier compartiment est du XII[e] siècle, le second du XIV[e]. Le morceau le plus remarquable est une colonne du XIV[e] siècle qui, placée au milieu, supporte hardiment et grâcieusement la voûte.

[1] M. Leroux de Lincy. Chronique des abbés de Fécamp, p. 258.

Chapelle du Calvaire. — Le transept nord est occupé par la chapelle du Calvaire qui est toute du XIIe siècle comme l'église ; c'est l'ancienne chapelle de Saint-Taurin, où furent inhumés Raoul d'Argences, en 1219 [1]; Philippe de Bourgogne, en 1329 [2]; Robert de Brachy, en 1332 [3] et Guillaume Dubourget, en 1334 [4]. Vers le milieu du XIIe siècle elle avait pris le nom du Trépassement de Saint-Benoît « à cause d'une composition admirable exécutée par » Saniths et qui faisait le pendant de celui de la Sainte-» Vierge [5]. »

Détruit à la révolution, ce groupe a été remplacé par une montagne factice, sur laquelle est un crucifix et au-dessous le tombeau du Sauveur. Aux pieds du Calvaire sont des groupes en pierre sur lesquels est le millésime de 1668; peut-être sont-ce des débris du travail de Saniths ! Du côté de la muraille sont des groupes qui semblent former un tout, mais qui sont cependant peu assortis. On y reconnaît un Judas, la bourse à la main, qui rend aux juifs leurs trente deniers d'argent, les apôtres qui dorment au jardin

1 Sepultus est in capellâ S. Taurini sub tumbâ æreâ à solo elevata Catg. abbat. apud Labbe, t. X. Le Neustria pia ajoute, prope altare, p. 236.

2 Jacet ante altare St-Taurini (Gall. Christ, t. XI, p. 211.

3 Sepultus est ante altare St-Taurini ad lævam prope parietem (Neust. pia, p. 238 et Gall. Christ, t. XI, p. 211).

4 Juxta predecessoris tumulum quiescit (Neust. pia, p. 239) sepultus in sacello St-Taurini (Gall. Christ, p. 211).

5 Guide du voyageur, page 96.

des olives ou sur le Thabor, Jésus descendant aux Lymbes. Nous présumons que ces fragments proviennent du Jubé.

On voit dans cette chapelle une des curiosités de l'abbaye, celle qui parle le mieux au peuple et dont il emporte le souvenir le plus frappant : je veux parler de l'horloge qui fut construite en 1667, ainsi que le chiffre l'indique, par Antoine Beysse, horloger à Rouen et constructeur de celles de Saint-Ouen et de Bonne-Nouvelle. On fournit à l'ouvrier les matériaux nécessaires et on lui paya cinquante écus pour son travail. Le Chapitre désira que la nouvelle horloge indiquât les phases de la lune et le mouvement de la marée dans le port de Fécamp [1]. C'est ce qui a lieu depuis bientôt deux cents ans ; et certes, c'est chose curieuse que de voir les rochers noirs et déchirés de nos rivages, se couvrir deux fois le jour de la teinte verte des flots de la mer ; ce spectacle a un charme indicible pour celui qui a passé sa vie au milieu des accidents de la mer et des falaises.



[1] Délib. cap., arch. dép.

§ IV.

LE CHŒUR, LE PRÉCIEUX SANG, L'ORGUE & LES CLOCHES.

Le chœur de l'abbaye de Fécamp est un des plus beaux que nous connaissions, il est vaste comme celui d'une cathédrale, et plus que tout autre, il est favorable à la pompe des cérémonies religieuses.

La partie inférieure représente un long damier de marbre noir et blanc, et la partie supérieure, un magnifique échiquier composé de marbres à veines diverses alternés de blanc. Une balustrade de pierre, semblable à celle des chapelles, fermait autrefois ce chœur. Œuvre d'Antoine Bohier [1], ce titre ne lui suffit pas pour échapper à une destruction qui eut lieu vraisemblablement vers le commencement du XVIII[e] siècle. Les balustrades du chœur et des chapelles de Saint-Remy de Dieppe furent démolies en 1768, par une décision de la fabrique ; à Fécamp, nous chargeons de cet acte de vandalisme l'abbé de Canillac [2],

[1] Chorum ipsum cinxit lapideis balustris (Gall. Christ., t. XI.)

[2] Chose certaine, c'est qu'en 1679 on avait commencé à démolir la balustrade en pierre, qui faisait la clôture du chœur, parce qu'elle était incommode et qu'elle empêchait de voir l'autel. (Délib. cap., arch. dép. — Nous sommes fâchés d'être obligés de dire que celui qui a fait cette motion est dom Coquelin, prieur et ancien réformateur de l'abbaye du Tréport.

qui l'aura du reste en partie réparé par les merveilleuses boiseries dont il le fit entourer et que l'on admire dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Elles n'ont pas été tellement détruites dans le chœur, que l'on n'y distingue encore quatre dossiers sculptés aux angles des stalles.

Sur celles du haut on voit à droite un Saint-Louis, roi de France, dont les attributs sont une couronne, une main de justice, un glaive et une palme unis ensemble par des rubans et des guirlandes de fleurs. En face est une Sainte-Vierge ayant pour emblême un miroir, un casque, un serpent, une hallebarde, et une palme entrelacée avec des guirlandes et des rameaux de chêne.

Dans le bas, au côté gauche, est un Saint-Benoît avec une crosse abbatiale, symbole de la puissance ; une pendule, signe de la règle qui mesure les heures ; un vase pour rappeler son plus grand miracle, une discipline et une palme pour dire qu'il souffrit autrefois et qu'il triomphe aujourd'hui. En face du saint, et comme son image fidèle, est Sainte-Scolastique, sa sœur, avec la crosse abbatiale, un roseau, symbole de sa faiblesse ; un Jehovah sur un bouclier, signe de sa force par Dieu ; l'hydre et la palme réunis pour témoigner de ses combats et de ses victoires.

Mais la plus riche partie du sanctuaire , ce sont les deux autels de marbre. Le premier , à la romaine , est dédié à la Sainte-Trinité ; il est composé de marbres divers. Tout près reposent les cendres de Richard Ier et de Richard II , qui y furent transpor-

tées en 1162 et visitées par Antoine Bohier en 1518[1].

Le second autel, dédié à Saint-Sauveur, est de marbre rouge et blanc, c'est encore un présent du grand bâtisseur. Il est surmonté d'un beau rétable en marbre représentant cinq sujets malheureusement mutilés à la révolution. C'est un Richard Ier, dit Richard sans peur, Ricardus sine timore; un baptême de Notre-Seigneur, un Père Eternel, une descente du Saint-Esprit et un Richard II, dit Richard père des moines, Richardus monachorum pater. Ces bas-reliefs sont surmontés par une châsse parallélogramme, aussi en marbre blanc, qui présente dans son pourtour douze niches remplies par douze apôtres. Ce superbe travail est surmonté d'une résurrection.

Cette châsse qui fut visitée le 3 mars 1682, contient les reliques de Saint-Flavien, évêque, de Saint-Saens, abbé, de Saint-Contest, pontife, et de Sainte-Afre, martyre[2].

A cette époque, il y avait encore d'autres châsses dans le trésor de l'abbaye. On cite parmi les plus belles, celle de Saint-Taurin, couverte de lames d'argent; celle de Saint-Fromond, couverte de lames de cuivre doré; celle de Saint-Edonée, confesseur, couverte de *cuivre émaillé avec plusieurs figures en partie dorées*[3]. Celle de Saint-Léger, faite de bois, couvert d'argent ciselé; celle de Saint-Didier, évêque,

[1] Duplessis, p. 97. [2] Leroux de Lincy, p. 190.

[3] Id., ibid. p. 192. 194, etc.

toute d'argent, en façon d'église croisée, et ciselée, et tant d'autres que l'on peut voir dans le procès-verbal de l'ingénieux sacristain [1].

De chaque côté de l'autel sont des statues de Saint-Taurin et de Sainte-Suzanne, patrons de la ville de Fécamp [2]. Sur ces autels étaient aussi quatre petits anges en marbre blanc qui furent emportés à la révolution par dom Letellier et déposés par lui dans l'église de Goderville, dont ils ornent le maître-autel.

Dans cette chapelle de Saint-Sauveur fut déposé le 4 décembre 1710, par l'abbé de Villeroy, le sarcophage contenant les ossements du fils de Richard Ier, trouvé dans la chapelle des Vierges, le 7 octobre de la même année. Ce cercueil, long de deux pieds, portait cette inscripton : SVB HOC TVMVLO MEMBRA PVERI ROT$\bar{B}$TI FILI CONSVLIS RICARD $\overset{V}{Q}$I $\bar{C}$V SVSCEP$\overset{S}{T}$ ESSET DE SACRO FONTE INDV$\overset{E}{S}$-TIB$\overset{B}{V}$ (Ecce vicit leo de tribu Juda, Radix David) IN ALBIS SVIS PERREXIT AD DOMINVM.... L MARCI REQVIESCAT ANIME EIVS IN X$\bar{P}$I NOMINE AMEN [3].

1 Id., ibid. — 195,196,etc.

2 Ipse et altare majus ex albente marmore cum figuris sancti Taurini et Suzanæ, etc. Gall. Christ. t. XI, p. 214. — Duplessis. t. Ier, page 93.

3 Extrait d'un volume intitulé *Mélanges*, provenant de Jumiéges, au grand séminaire de Rouen.

Ces deux autels sont surmontés par un admirable baldaquin dessiné par France [1], architecte distingué. Il s'appuie sur les six piliers du rond-point du chœur, piliers que recouvrent des pilastres de marbre de 4 mètres de hauteur. Au-dessus de cette gloire et de ces peintures sont trois fenêtres garnies de vitraux du XVI[e] siècle, elles représentent une fois de plus l'image des patrons Saint-Taurin, Sainte-Suzanne et Sainte-Trinité.

Le précieux Sang. — Il n'entre pas dans mon dessein de faire ici l'histoire de cette relique célèbre. Le plan de cet ouvrage ne comporte qu'une simple description du reliquaire.

Derrière l'autel de Saint-Sauveur, on voit adossé à un des piliers du rond-point, un tabernacle de marbre blanc sculpté par des artistes d'Italie, d'après les dessins et aux frais du cardinal Bohier [2]. A la base est écrit : HIC SANGUIS -N-IHV—XPI. On pleure à la vue des mutilations hideuses qu'a subies cette châsse en 93. Deux pilastres ioniques renfermaient les statues des quatre évangélistes ; elles sont méconnaissables à force de barbarie. Voyez ! les têtes sont

1 France, architecte normand, demeurait à Rouen, rue des Faulx, paroisse Sainte-Croix, Saint-Ouen. Il a donné les dessins des baldaquins de Saint-Maclou et de St-Vincent de Rouen, et a construit cette partie de l'abbaye de Saint-Ouen qui forme aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville. Il travailla pour presque toutes les églises de Rouen.

2 Gall. Christ., t. XI, p. 214.

coupées par les mains de ces soldats qui devaient abattre celles des ennemis de la patrie. Hé bien ! ce second martyre des témoins du sang du Sauveur a ajouté encore à la vénération des peuples. Pour veiller à la porte du tabernacle, sont deux anges gardiens en adoration. Au tympan, deux autres anges qui semblent descendre le Sauveur au tombeau ; au fronton, le Seigneur sortant du sépulcre et renversant ses gardes, d'autres disent l'ange annonçant aux saintes femmes et aux apôtres la résurrection du Sauveur, et, pour couronner l'œuvre, l'image du Sauveur ressuscité que deux anges adorent à genoux.

Dans le tabernacle est la relique du précieux sang contenue dans deux tubes en plomb renfermés dans une espèce de ciboire que l'on expose à certaines fêtes à la vénération des peuples.

Un jour de 1840, nous avons vu dans cette grande église de la Trinité, des flots de pèlerins ondoyer comme les flots de la mer ; tout était comble, les nefs, les galeries, les allées, les chapelles ; nous nous sommes étonnés qu'après dix-huit siècles, malgré les efforts de l'impiété, *le sang* de celui que l'on appelait *le fils du Charpentier*, pût réunir encore plus de monde que ne le saurait faire le plus grand roi de la terre.

Pierres tombales. — On chercherait vainement dans la nef de l'église de Fécamp quelques-unes de ces pierres tombales qui durent y exister autrefois comme dans toutes

les basiliques de son âge. Cela doit surprendre dans une église où furent inhumés tant de grands personnages, où sont en effet les tombeaux des enfants des deux Richard, d'Alain de Bourgogne et de Judith, son épouse; de l'évêque Osmond, de l'abbé d'Estouteville, de Marguerite du Mans et de Bérugérius[1]. Nous croyons que la plupart de ces sépulcres ont disparu lors des travaux opérés par l'abbé Bohier pour le pavage de la nef qu'il fit couvrir avec de grandes pierres « prægrandibus saxis. » Duplessis pourtant semblerait laisser croire qu'il y en avait encore de remarquables en 1740[2]. Si cela est, il faut conclure que la révolution les a enlevées ; mais nous pensons que le savant bénédictin fait allusion à leur souvenir plutôt qu'à leur existence.

L'orgue. — L'orgue actuel placé sur le portail, provient de l'abbaye royale de Montivilliers : c'était l'œuvre de Jean Largillier, maître facteur d'orgues, en 1585[3]. Il fut donné en 1802, par le Gouvernement, à M. l'abbé de Valville, curé de Fécamp, qui le fit augmenter à ses frais, au point d'en faire un des plus complets du royaume. L'ancien orgue, placé dans le chœur, avait été vendu à la révolution.

On sait que l'abbaye de Fécamp fut une des plus

1 Duplessis, t. 1er, p. 98. 2 Duplessis, t. 1er, p. 97 et 89.

3 Comptes de l'église de Saint-Sauveur de Montivilliers. — Arch. départ. préfecture.

anciennes églises de France qui aient possédé ce genre d'instrument [1]. Il y avait, dès le XIIe siècle, un orgue qui était critiqué par quelques-uns comme une innovation dangereuse.

Baudry, archevêque de Dôl, qui était venu à Fécamp, prit hautement la défense des religieux. Il faut voir dans l'élégant récit qu'il nous a laissé de son voyage, toute l'impression que fit sur lui ce chef-d'œuvre de la musique sacrée .

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici une tradition que nous avons recueillie à Fécamp de la bouche des vieillards. Comme ils regardent les tuyaux de plomb qu'ils voient, comme le principe de l'harmonie, ils disent que les tuyaux de l'ancien orgue étaient faits avec l'écorce de merisier; qu'à chacun d'eux était attaché un soufflet en cuir, et que dans les jours de fête on prenait les soldats de la garnison pour souffler dans les pédales.

Voilà une tradition fort bizarre et fort curieuse.

Les Cloches — La musique, du reste, était tellement en honneur à Fécamp, que le clocher lui-même pouvait être considéré comme un vaste orchestre. Il y avait là une magnifique sonnerie plus retentissante, dit-on, que celle de la cathédrale de Rouen.

1 Mabillon, Annales de l'ordre de Saint-Benoît. 2 Neustria pia.

Le cardinal de Lorraine, au XVIe siècle, paraît avoir le plus contribué à meubler la tour de cloches.

Aidé des religieux de l'abbaye, il fit fondre celles qui étaient appelées Saint-Taurin, Saint-Benoit, Sainte-Marie et Saint-Michel [1]. Lui-même en donna plusieurs par pure générosité ; la première est celle de l'*horloge*, qui fut donnée en 1536 [2]. La seconde, dite du *feu*, sur laquelle on écrivit : Joannes abbas et conventus hoc prœclarum opus dederunt 1536 [3]. La troisième fut la fameuse cloche, appelée *le gros* Fécamp, qui pesait 12,000 livres ; elle fut fondue par le célèbre Antoine Leroux, aumônier de l'abbaye et abbé de Saint-Georges, celui-là même dont M. Deville a retrouvé la superbe pierre tombale dans l'église de Boscherville [4]. Le timbre en était si perçant ; le son, si aigu et répété avec tant d'amour par tous les rochers de la côte, qu'il portait

[1] Chronique des abbés. — MS. cité par M. Leroux de Lincy, p. 345.

[2] Liste des abbés. — Trésor de Fécamp. — Cités par Leroux de Lincy, p. 236. Voici l'inscription qu'on lisait sur la cloche : Saneta Trinitas unus Deus. — Anno domini 1536 revereudissimus Dominus Johannes à Lotharingiâ cardinalis, archiepiscopus remensis abbasque fiscannensis hoc mumere suum monasterium Ditavit.

[3] Id., ibid.

[4] Voici l'inscription qu'on lisait sur cette cloche : Antonius rufus humilis abbas Sancti Georgii ac eleemosynarius Fiscannensis, doctor theologus, reverendiss. cardinalis à Lottaringia sanctiss. Trinitatis Fiscannensis abbatis pia devotione motus ex duobus minutis hoc tertium conflagrari curavit tympanum duodecies millenarium anno à partu virgineo 1533 mense augusto. — Leroux de Lincy, ibid.

plus loin que celui de la fameuse *George d'Amboise*, de Rouen, qui pourtant pesait 36,000 [1].

Ebranlée en 93 par la main féroce des Beauvais, l'infortuné Fécamp succomba sous mille marteaux réunis, Quand elle fut entamée, disent les habitants des campagnes qui écoutaient avec terreur ses accents d'agonie, les mugissements qu'elle laissait échapper ressemblaient aux cris plaintifs d'un animal blessé à mort [2].

Près du *gros Fécamp*, était une autre cloche appelée *la Riotte*, offerte par un seigneur de ce nom. Egaré dans les bois qui couvraient alors la plaine de Senneville [3]. Ce gentilhomme fit vœu, s'il retrouvait son chemin, de donner une cloche à l'abbaye de Fécamp. Il entendit aussitôt le son de la tinterelle qui appelait les moines à la prière ; il se dirigea de ce côté, fut sauvé et s'acquitta de sa promesse.

La révolution fit de terribles ravages dans le clocher de Fécamp, le 19 octobre 1792. Elle cassa sept cloches, qui lui donnèrent un poids de 5,988 livres de bronze pour

1 M. Germain, p. 58. 2 M. Fallue. Histoire de Fécamp, p. 464.

3 En 1027, toute la plaine qui s'étend depuis la ferme des plantis jusqu'à la mer devait être une forêt comme le prouve une charte des Richard à l'abbaye de Fécamp : In ipso loco Fiscanni.... partem sylvæ a loco qui dicitur fustes plantati usque ad mare. — Neust. pia, p. 216.

Ces hautes collines qui abritent Fécamp du côté du nord devaient être autrefois boisées, car on appelle le chemin qui longe le pied de cette côte : *la rue sous le bois*.

faire des canons. Certes, ce dut être un terrible carillon que celui que firent entendre ces sept masses d'airain croulant tous les coups de cent marteaux. Ce dut être pour le peuple comme le cri d'agonie du grand monastère et de la grande basilique désormais réduite à l'état de cadavre et condamnée au silence du tombeau.

Aujourd'hui la sonnerie est encore belle ; elle se compose de cinq cloches dont le timbre va de l'ut au sol. Quatre d'entr'elles ont été données par l'abbé de Valleville, curé de la paroisse [1]. La première pèse 8,000 livres : son inscription porte qu'elle a été fondue trois fois, en 1536, en 1740 et en 1768; la deuxième pèse 6,000; la troisième, 4,000; la quatrième, 1,800; la cinquième, 1,100 [2].

1 L'abbaye de Fécamp ayant été supprimée en 1790, l'église devint le chef-lieu d'une paroisse sous le nom de Sainte-Trinité qui se composa des anciennes paroisses de Saint-Ouen, de Saint-Valery, de Saint-Léger, de Saint-Thomas, de Saint-Fromond, de Sainte-Croix, de Saint-Benoît et d'une partie de celle de Saint-Nicolas. Le 1er curé constitutionnel fut le fameux dom Letellier qu'il fallut assiéger dans son église en 1802 quand M. Devalleville vint prendre possession de la cure par ordre de M. Cambacérès. M. Devalleville mourut subitement en 1820 en célébrant la grand'messe au maître autel. Il eut pour successeur M. l'abbé Vincent qui, en 1838, devint chanoine de Rouen. Il fut remplacé alors par M. l'abbé Caumont, curé de Forges, qui fut nommé vicaire-général en 1840. Le curé actuel est M. l'abbé Beaucamp, ancien vicaire d'Yvetot. Sainte-Trinité de Fécamp est une paroisse de 6,000 âmes, une cure de première classe et un doyenné depuis 1837.

2 M. Germain, Guide, p. 109.

On le voit, c'est un monde qu'une cathédrale antique; c'est une création qu'une vieille abbaye. Que de siècles sont entassés dans ce vaste tombeau! Ici, toutes les générations ont laissé des traces de leur passage. La période romane, cet âge de fer, revit dans les pleins-cintres des chapelles de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas; l'ogive avec toutes ses formes, peut se reconnaître dans le chœur de Sully, la nef de d'Argences, les piliers de Thomas et la chapelle d'Antoine Bohier. On peut en suivre la marche comme on suit le cours d'un fleuve. La renaissance est venue couronner l'œuvre du moyen-âge, elle a jeté à pleines mains sur cette masse sévère les graces de ses balustrades, de ses autels, de ses châsses, de ses jubés, de ses groupes et de ses bas-reliefs.

Ici encore, tous les hommes et tous les arts se sont donné rendez-vous. Regardez à vos pieds, vous foulez les tombes des ducs, des abbés, des prélats, des évêques et des cardinaux. Levez les yeux en haut, et voilà leurs médaillons, leurs statues, leurs images. Les arts se sont disputé l'honneur de l'embellir; l'architecture a entassé ces masses de pierre; la sculpture a animé ces blocs de marbre et les a rendus vivants; la peinture a drapé ces fenêtres et ces lambris. C'est donc un vaste musée que cette basilique, c'est un grand livre dont chaque siècle a colorié les pages.



§ V.

LE CLOITRE DE L'ABBAYE.

Une ordonnance de Louis XIV avait prescrit à tous les monastères de reconstruire leurs cloîtres, leurs manses abbatiales et leurs maisons conventuelles. Cet ordre, qui fut exécuté d'un bout du royaume à l'autre, avec une désespérante ponctualité, a eu pour triste résultat de nous priver d'une foule d'anciens cloîtres, d'anciennes abbatiales et d'un grand nombre de monuments monastiques des temps anciens. Hélas ! encore quelques années peut-être et un autre ordre, plus impitoyable que le premier, eût fini par demander la démolition de nos grandes églises gothiques, dont on rougissait alors, afin de les remplacer par des temples grecs et des temples romains.

Les manses conventuelles, toutes renouvelées, de Saint-Etienne et de la Trinité de Caen, de Jumiéges, de Saint-Wandrille, de Valmont, de Graville, de Montivilliers, de l'Isle-Dieu et de Saint-Ouen de Rouen, sont là pour nous montrer que nulle part mieux qu'en Normandie la volonté du grand roi ne fut ponctuellement exécutée.

Fécamp ne pouvait résister à l'entraînement général ; aussi, dès le 25 octobre 1683, le Chapitre se rassembla pour délibérer sur la construction d'un cloître, d'un dortoir et d'un réfectoire. On discuta beaucoup pour savoir si la

voûte du nouvel édifice serait supportée par des colonnes, ou si elle serait sans piliers. Après examen et débat préparatoire, on « convint qu'une voûte sans piliers serait à la » vérité plus agréable, mais moins solide, vu le dortoir que » l'on devait bastir sur le réfectoire : c'est pourquoi les » Sénieurs, ayant meurement examiné et considéré, ils ont » tous d'une voix conclu, qu'il vallait mieux s'arrêter au » solide qu'à l'agréable, puisque le premier serait de beaucoup moindre dépense que le dernier, sans pourtant perdre » de son agrément, comme on le voit dans les réfectoires » de Corbie, de Saint-Florens de Saumur, de Saint-Nicaise » de Rheims, de Cormery, de St-Martin de Pontoise, en » un mot, que l'on mettrait des colonnes au premier réfec- » toire [1]. »

En effet, elles y sont et l'on peut encore les voir dans cette partie qui n'a pas été détruite à la révolution. Quoique transformé en atelier de menuiserie, de charpenterie et d'ébénisterie, le superbe réfectoire ne laisse pas d'être reconnaissable, à cet air de somptuosité que lui donnent ses voûtes et ses colonnes de pierre. On y reconnaît bien vite une grandeur déchue ! Sous la voûte on lit le chiffre de 1702, qui indique sans doute l'époque de la terminaison de l'œuvre.

A présent, vous chercheriez en vain dans cette grande salle le tableau représentant le festin de Simon-le-lépreux

[1] Délib. cap., arch. dép., dépôt de la cathédrale.

à Notre Seigneur, qui l'orna si longtemps. Il avait été fait en 1692, moyennant 300 francs par le Peinteur, peintre de Rouen, qui pendant tout le temps qu'il y travailla fut nourri et couché dans le monastère. Qu'on dise maintenant que les moines ne faisaient pas parfois bon usage de leurs revenus.

Enfin, sur la portion du cloître adossée à l'église, on voit une pierre sur laquelle on lit cette inscription : « Cette pierre a été posée par Révérend Père dom Pierre Bodier, prieur et grand vicaire de cette abbaye, le 9 juillet l'an de grâce 1702, année que le cloître a été bâti par les soins dudit Révérend Prieur. »

Voilà tout ce qui reste de cette magnifique galerie où se sont promenés, dans leurs moments de loisir et de méditation, tant de grands hommes de la Congrégation de Saint-Maur ! C'est là qu'ont pu causer à l'aise et se communiquer le fruit de leurs découvertes, les Fillastre, les Bessin, les Coquelin, les Bonnet, les Asselin, les Pisant, les Toustain et les Lecerf de la Viéville. Ces murs, témoins de leur sainte amitié et de leurs pieux épanchements pourraient peut-être nous redire quelques-unes de ces belles paroles et de ces hautes questions qu'ils agitèrent si souvent dans leurs savantes conversations.



SAINT-ÉTIENNE.

La partie la plus ancienne et la plus belle de l'église Saint-Etienne de Fécamp, est le transept qui renferme le clocher et le portail. Commencé vers 1500, ce travail annonçait des proportions grandioses et ne tendait rien moins qu'à enfanter un des plus beaux édifices du pays. On sait combien le XVIe siècle était riche dans ses détails et hardi dans ses conceptions. On peut le voir encore dans les églises non achevées de Saint-Remy de Dieppe, de Saint-Martin de Harfleur, de N.-D. d'Arques, de Saint-Michel du Tréport, de N.-D. d'Envermeu, de Saint-Nicaise, de Saint-Patrice et de Saint-Vincent de Rouen. Jamais siècle n'a commencé plus d'églises sans en terminer aucune. La réforme, on le sait, est venue lui couper les bras ; aussi c'est ici surtout qu'on peut dire : Hic homo cœpit edificare et non potuit consummare.

L'église dont nous parlons, vaste conception du grand bâtisseur, a subi plus que toute autre les glaciales influences du protestantisme. Un incendie d'ailleurs, causé par l'entrée triomphante de Charles IX, est venu ajouter aux ravages de la guerre, et cette église dévorée par les flammes, ne put être relevée qu'en 1578, comme le prouve l'inscription de la nef.

L'abside du chœur, présent incontestable de l'abbé de

Fécamp, décimateur de la paroisse appartient à l'église primitive et est du même temps que le portail.

Mais ce qui est ruineux, ce qui est dans un état déplorable, c'est l'entrée de l'église située à l'ouest, cette portion qui devait être la nef. On ne voit plus maintenant que des murailles croulantes, des dents de murs, des contre-forts brisés, des hangars en silex du XVIII[e] siècle et un porche du XIX[e], que l'on croirait plutôt une boutique qu'une église.

Essayons maintenant de décrire ce monument que nous venons d'esquisser à grands traits.

Le portail est au sud sur le transept méridional de l'église.

C'est un pignon nu dans sa partie supérieure et flanqué de deux tourelles octogones, toutes hérissées de contre-forts, toutes drapées de panneaux simulés à crochets. Un casque squammé les recouvre, et la bordure du casque est découpée en dentelles de pierre; des vases de fleurs, soutenus par des branches, semblent former le panache et les aigrettes. Près de chaque tourelle est un contre-fort rentrant couronné par une statue.

L'ouverture du portail est une ogive en accolade qui se partage par deux portes en doucine. A droite et à gauche sont des niches supportées par de simples saillies ogivales. La voussure a deux rangs de feuilles de chardon terminées par des renards ou des rats d'eau, puis un rang de statues qui paraissent assises sur leurs socles, presque toutes les

têtes sont cassées. Sur le tympan, un bas-relief représente le martyre de Saint-Etienne : deux fois lui-même il a été martyrisé, en 1562 et en 1793.

Ce portail est certainement fort riche, mais il a le plus pressant besoin de réparations. Les statues sont brisées, les bas-reliefs mutilés, les sculptures altérées, la pierre elle-même est rongée par le temps. La rosace aussi a perdu ses fleurs et ses feuilles : une verrière de couleur produirait un bel effet sur cette entrée principale. Le zèle pour l'église n'est pas mort dans le cœur des paroissiens de Saint-Etienne ; les grands travaux de 1840 l'ont prouvé. Espérons donc qu'à l'aide du député puissant qui les protège, ils parviendront à rajeûnir ce vieux lambeau du XVIe siècle. M. Vitet tiendra peut-être à honneur d'achever l'œuvre d'Antoine Bohier.

On peut voir la preuve des efforts tentés par la paroisse et par l'Etat pour la restauration de cette église dans les deux allées latérales qui sont blanches et fraîches comme si elles sortaient de la main des tailleurs de pierre. Les belles fenêtres flamboyantes qui les décorent ont été rétablies avec beaucoup de goût par M. Grégoire, notre architecte départemental.

Le sanctuaire est un bel échantillon du XVIe siècle. Abside polygone éclairée par cinq fenêtres à flammes, elle a eu la douleur de voir masquer celle du fond par une grossière maçonnerie en silex destinée à jeter un faux jour sur l'autel ; c'est une de ces mille innovations malheureuses qui altèrent nos églises sous prétexte de les embellir.

Quatre contre-forts découronnés, mais tapissés de pinacles, supportent des gargouilles sous forme de chimères.

La corniche est très élégante; c'est sous un entablement de feuilles de lierres un joli feston qui descend comme le bord d'une nappe d'autel.

Sur un des contre-forts j'ai lu les inscriptions suivantes :

Cy devant gist le corps d'honneste femme Charlotte d'Aubœuf, en son vivant, femme de honneste homme, François le Thuillier, bourgeois de ce bourg, laquelle trépassa le 26e jour de janvier 1620. Priez Dieu pour elle.

Cy gist le corps d'honorable homme, François le Thuillier, en son vivant, bourgeois marchand en ce bourg, lequel décéda le 1er jour Aoust... Priez Dieu pour lui...

Il nous reste maintenant à examiner le transept du nord, qui forme le pendant du portail; c'est aussi une grande ogive encadrant deux fenêtres flamboyantes. L'accolade est couronnée par un socle en feuilles de chardon, sur lequel est posée une statue qui tient à sa main un masque qu'elle arrache de sa figure. Le peuple dit qu'elle représente un jeune homme qui fut frappé de mort en entrant avec un *Faux visage* dans l'église de St-Etienne le jour des quarante heures. M. Germain voit dans cette statue le symbole de l'hypocrisie, dont le voile déchiré prouve qu'elle n'en impose qu'aux hommes et jamais à Dieu.

Entrons maintenant dans l'église. Ce qui frappe le

plus à la première vue, c'est la hauteur des transepts, la grosseur des piliers ; en un mot, les vastes proportions du plan primitif, puisque tout l'espace renfermé entre le clocher et le sanctuaire, lequel compose aujourd'hui la nef, n'était en principe destiné qu'à former le chœur.

La voûte actuelle du clocher fut refaite après coup. Tout le monde sait les vicissitudes que ce malheureux clocher a eu à subir ; transformé en tour de guerre en 1562 contre les calvinistes, il défendit vaillamment la ville qui lui avait confié sa défense. Il combattit tanquam pro aris et focis, mais le 23 juillet 1563, dans un jour de fête, pendant qu'il saluait avec deux canons, l'entrée triomphante de Charles IX, le feu se communiqua au toît de l'église, et en un instant le clocher et tout le monument devinrent la proie des flammes. Ce jour là, sans doute, la flèche aura été dévorée, car maintenant il y a absence totale de pyramide. Ce qui recouvre cette tour, c'est le toît le plus ignoble que nous connaissions dans le diocèse. Je ferai remarquer en passant, que la tour de N.-D. du Havre fut également guillotinée au temps de la ligue, pour avoir prêté sa plate-forme pacifique à des instruments de guerre.

Le clocher de Saint-Etienne est supporté par quatre grosses colonnes qui affectent un peu toutes les formes, mais le plus souvent la forme circulaire. Elles sont massives, ceintes au milieu par un cordon de fleurs et tapissées au haut par de délicieux panneaux simulés dans le style dentelé du XVIe siècle.

Les deux transepts sont riches de détails. Celui du midi renferme plusieurs socles de statues de fort bon goût et un des plus jolis bénitiers que je connaisse. Il fait corps avec l'édifice ; c'est une niche gothique recouvrant une cuve fleurie supportée par une colonne en spirale. C'est assurément un des plus vieux monuments de ce genre. Chose étrange, tous nos bénitiers sont modernes et n'apparaissent guère dans nos églises qu'aux XVe siècle. Pourtant l'usage de prendre de l'eau bénite, de se laver le front, de se purifier les mains à l'entrée de l'église est de la plus haute antiquité, c'est une tradition apostolique qui a traversé tous les siècles et que nous retrouvons dans tous les auteurs ecclésiastiques. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir Saint-Chrysostôme [1], Saint-Léon [2], Tertullien [3], Eusèbe [4], Saint-Paulin [5], Baronius [6], le père Sirmond [7], le cardinal Bona [8] et le savant ouvrage de Thiers, curé de Champ-Rond, sur les porches de nos églises [9].

Dans les statuts synodaux du diocèse de Rouen nous n'avons trouvé que M. de Harlay qui parlât des bénitiers en 1618 [10]. Peut-être au moyen-âge se servait-on pour cela

[1] Hom. 72 et 57. [2] Epist. 121. [3] De orat. lib. cap. 2. [4] Lib. 10, cap. 4, Hist. ecclés. [5] Epist. 12 ad sev. in natali Sancti-Felicis, 19. [6] Annales adannum, 132. [7] Ad epigrammataeunodii, 149. [8] Rer. liturg., lib. 1, cap. 20 [9] Dissertation sur les porches des églises, chap. 4.

[10] Concilia Rothomagensia de Pommeraye.

des fonts baptismaux qui, au XIII[e] siècle, étaient de larges cuves, toujours placées à la porte des églises [1].

Toutefois, nous voyons en 1245, Pierre de Collemieu, ordonner que les baptistères soient soigneusement fermés; mais on sait que chez nous ils sont toujours partagés en deux portions ; ce qui vient peut-être de l'ancien usage que nous signalons.

A droite et à gauche du portail sont de petites portes pour les escaliers des tourelles. Ces deux portes, sculptées dans le style de la renaissance, ressemblent singulièrement à celles du trésor de Saint-Remy de Dieppe et du manoir d'Ango. L'une à angle rompu a pour chapiteaux des phylactères et des génies, et pour couronnement des vases à fleurs. L'autre présente au fronton des génies à ailes d'anges, terminés par des fleurs et par des feuilles : des vases fleuris la surmontent également.

Le transept du nord renferme deux chapelles non achevées, une corniche très ornementée règne autour, des arceaux commencent et ne finissent pas ; c'est le début ou la ruine d'une grande œuvre. Dans l'une d'elles on lit l'inscription suivante :

« Cy gist le corps d'honneste personne Guillaume..., en son vivant bourgeois de Fécamp, lequel décéda le 25[e] jour de février 1574. Priez Dieu pour l'âme de lui. »

On y remarque également un tableau du pape Nico-

1 Sausseusemare, Auberville-le-Manuel, Mentheville, etc.

las V, vérifiant les stigmates de Saint-François d'Assise.

La nef, qui n'est autre que l'ancien chœur, est composée de trois arcades cintrées d'environ 6 mètres chacune. La forme presque dorique des colonnes indique assez l'âge de la renaissance. En effet, on lit sur l'une d'elles :

« Cy a esté commencé l'an 1578. »

Le plafond de la nef et les fausses voûtes des allées latérales ont été parfaitement raccordées avec le style de l'édifice, en 1840, par M. Grégoire, architecte départemental. La fabrique a consacré à ce travail une somme d'environ 20,000 francs.

Deux autels terminent les allées latérales. Du côté de l'épître est un tableau sur toile de Lemettay, peintre du roi, né à Fécamp en 1726, mort à Paris en 1760. C'est un martyre que lui-même offrit à l'église Saint-Etienne, sa paroisse, comme l'indique cette inscription : « Lemettay, Pictor regis, 1759 offerebat » Il y a tant de douleur et de noblesse dans la figure du Saint, tant de cruauté froide dans le bourreau qui lui lie les pieds, que nous regardons ce tableau comme un des plus beaux que possède le diocèse. Malheureusement, l'humidité le dévore : aussi, nous formons des vœux pour que la fabrique veille enfin à la garde de ce trésor.

Du côté de l'évangile est la chapelle de la Sainte-Vierge avec cet *ex voto* :

« Le 17 septembre 1832, pendant les ravages du cholera-morbus, nous avons prié la Sainte-Vierge et nous avons été exaucés. »

On y lit aussi cette inscription commémorative :

XI[e] jour de septembre, Jehan Ledoyen, en son vivant gendarme de la compagnie des Chevaux-Légers du Chevalier d'Oise, est décédé à Meaulx en Brie. Et le corps dudit Ledoyen gist et repose en l'église de Saint-Nicolas dudit lieu. Priez Dieu pour son âme. »

Le plus beau morceau de cette chapelle, c'est une niche ayant pour socle des dragons ailés et un ange au-dessus. Le couronnement est d'une finesse incroyable : je ne sais rien de plus achevé que cette pyramide toute découpée à jour comme une dentelle de pierre.

Enfin, nous terminerons l'examen de cette église par le sanctuaire. Il serait fort beau s'il était encore garni de ces verrières que l'incendie ou la tempête ont dû détruire. Les fenêtres en sont gracieuses et les voûtes ramifiées ; les arceaux sont des prismes aigus qui descendaient sur des colonnettes que l'on a violemment arrachées. Dix pendentifs sont encore suspendus à la jonction des arceaux. A l'entrée, une colonnette est restée debout de chaque côté pour recevoir les nervures prismatiques ; elle est ornée de deux rangs de fleurons, qui rappellent ceux du chœur de Neuville le Pollet.

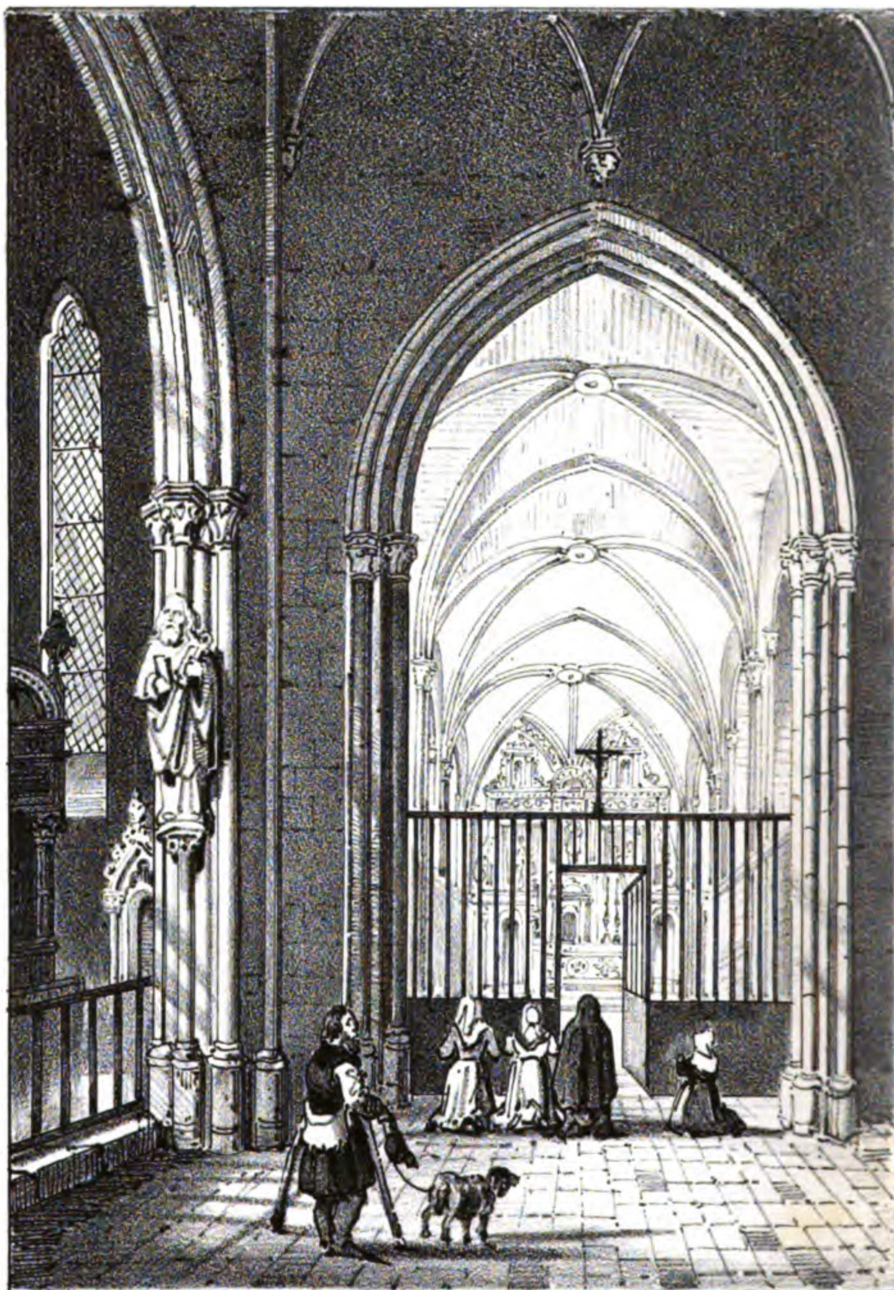


SAINT-OUEN.

Le passage des saints était gardé à Fécamp par autant d'églises et de chapelles. Dans ce champ de la foi, le pied des apôtres imprimait une trace aussi forte et aussi impérissable que celui des anges. Saint-Ouen était venu à Fécamp au VIIe siècle pour y consacrer l'abbaye bâtie par Saint-Waninge, et quelques siècles plus tard, une église marquait son passage et son entrée dans cette ville. Saint-Léger fut exilé dans ses murs par un tyran persécuteur et une église dut y garder éternellement le souvenir de ce glorieux confesseur. Saint-Vallery, Saint-Fromond sont venus peut-être évangéliser cette terre demi-païenne, et voilà que des autels proclament encore les merveilles de leurs prédications.

L'ancienne église de Saint-Ouen, située entre la route de Rouen et le chemin de Ganzeville, est sans contredit, le plus vieux monument de Fécamp. Le XIe siècle y apparaît dans toute sa grossièreté avec ses cintres à pierres symétriques et son appareil en pierres tuffeuses. La construction en est rustique et informe, mais par là même l'antiquité de l'origine n'en est que mieux démontrée.

Le niveau de l'église primitive devait être beaucoup plus bas que le sol actuel, car les pleins-cintres qui restent sont presque enfouis dans terre. Cette église est maintenant une maison où logent deux ou trois pauvres ménages.



H. Langlois del. — Lith. d'A. Péron S. de N. Periaux à Rouen. — Polyclès Langlois sc.

Vue intérieure de la Chapelle de N. D. de Salut à Fécamp.

Le clocher a été abattu de telle sorte qu'on n'en reconnaît plus la place. Le berceau du chœur sert de grenier. On y voit des peintures, des lettres du XVIIIe siècle et deux fenêtres terminales servant de niches.

Le cimetière était situé un peu plus loin vers la mer.



LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DU-SALUT.

Sur les deux côtes qui bordent Fécamp vers la mer, s'élevèrent autrefois deux chapelles de la Sainte-Vierge, semblables à des anges préposés à la garde de la ville ou à des phares destinés à éclairer l'entrée du port. L'une s'appelait Notre-Dame-de-Grâce; l'autre, Notre-Dame-de-Salut. La première était située sur la côte, à l'ouest, près la ferme de Rénéville; il n'en reste plus aujourd'hui pierre sur pierre, et son existence n'est connue que par la tradition, les cartes géographiques et les titres de propriété.

La seconde chapelle, encore célèbre aujourd'hui, est située sur le *Heurt* de Fécamp, appelé aussi le *Cap Fagnet* et elle est connue indifféremment dans l'histoire sous les noms de Prieuré de Notre-Dame du Fort Beaudouin et de Notre-Dame de Beaudouin du bourg.

Ce sanctuaire de la paix et du salut a été placé sur le

théâtre de la guerre et de la mort. Tout le monde sait que ce rocher, qui n'entend plus que le bruit de la vague contre l'écueil, retentit autrefois du fracas des armes et des cris des combattants. Le vent de la mer, qui n'agite plus que le chardon sur les ruines, agita jadis bien des lances, fit flotter bien des bannières et déploya bien des étendards. Ici chaque brin d'herbe recouvre une muraille ; chaque pierre tombée est le débris d'une tour [1]. Regardez autour de vous vous voyez de longues chaînes de fossés qui remparent la colline du côté de la vallée. Vers la plaine, des fosses profondes, de larges coupures sont destinées à l'isoler de l'enceinte fortifiée. Ces murs ont été battus par bien des tempêtes, la main du temps s'est appesantie bien des fois sur la crête de ces fossés, bien des pierres ont roulé dans ces douves profondes. Eh bien ! malgré cela ces fossés n'ont pas moins de 10 à 15 mètres de largeur sur 20 à 30 mètres de profondeur. Un cavalier est encore debout à l'Orient de la chapelle, comme s'il cherchait à voir quels ennemis s'avancent dans la plaine.

Ce fut donc une touchante pensée que de placer ainsi au sein des dangers et de la mort, le sanctuaire du salut et de la vie. Remarquez que de tout cet appareil de puissance qui semblait assurer au fort Beaudouin une existence éter-

[1] En 1835, quand on creusa les fondements du phare on trouva une belle cuve en moëllon, dans laquelle étaient des pièces de monnaie à l'effigie de Louis XIII.

nelle, il ne reste plus que l'humble chapelle qui règne en paix sur les débris des tours, à peu près comme l'hermite du Vésuve foule au pied les villes renversées par l'éruption volcanique qui toujours épargne sa demeure.

Ces grands murs restés debout vers la mer, en s'appuyant sur des contre-forts, comme des vieillards sur des bâtons, ce sont les restes du prieuré que la protection de Notre-Dame a sauvés des ravages de la guerre [1]. Mais si la Sainte-Vierge les a protégés une fois contre la colère des hommes, depuis ils l'ont protégée bien souvent contre les tempêtes et les vents de la mer.

L'origine de cette chapelle se perd sans doute dans la nuit des temps, mais à défaut de documents historiques, nous citerons une tradition que nous savons depuis notre enfance,

On raconte qu'un duc de Normandie étant sur le point de faire naufrage, fit vœu s'il échappait au danger, de bâtir trois chapelles à la Sainte-Vierge sur les bords de la mer. Sauvé par miracle, il fit construire celle de Notre-Dame de la Délivrande près Caen, celle de Notre-Dame de Grâce à Honfleur, et enfin celle de Notre-Dame de Salut à Fécamp.

La chapelle de *Chantereine* à Cherbourg est due à un événement semblable. Nous ferons remarquer que toute la

1 Le fort Beaudoin fut rasé en 1595. Le prieuré seul fut conservé.

côte de la Normandie est pour ainsi dire bordée de chapelles à la Sainte-Vierge. Il y en a autant que de ports et autant que d'écueils. A Dieppe, c'est Notre-Dame des Grèves ; à Saint-Vallery, Notre-Dame de Bon Port ; à la Grand'Vallée, Notre-Dame de Janville ; à Fécamp, Notre-Dame de Salut ; à l'entrée de la Seine, Notre-Dame de Grâce ; à la passe de Villequier, Notre-Dame de Barre-y va ; sur les rochers du Calvados, Notre-Dame de la Délivrande ; enfin entre le cap de la Hague et le promontoire de la Hougue, c'est Chantereine. Toutes ces chapelles étaient pour nos vieux marins autant d'étoiles pendant la nuit, autant de phares dans la tempête.

Celle de Fécamp était plus qu'une simple chapelle, c'était un prieuré en titre, dont le nom revient à chaque instant dans les délibérations capitulaires de l'abbaye.

Pour pénétrer dans la chapelle il faut traverser des couloirs mystérieux, vrais labyrinthes sacrés faits avec les murs croulants de l'ancien fort et de l'ancienne église. Dès l'entrée, on voit dans le mur des chapiteaux du XIIIe siècle, ce qui m'a fait naître la pensée que l'espèce d'*atrium* ou de *péristyle* qui précède la chapelle, est l'ancienne nef ruinée sans doute par la guerre ou par les tempêtes [1].

Cet *aitre* est tout rempli de saints débris, ce sont des

[1] On trouve la preuve de l'existence d'une nef à la chapelle de Notre-Dame dans les délibérations capitulaires du 29 août 1669. Archiv. départ.

silex écroulés, des fûts de colonnes, des moulures, des pierres tombales, des fragments de statue, etc. Au nord est une rose ronde qui devait surmonter le portail. Dans les murs collatéraux sont des colonnettes et des chapiteaux noyés dans la maçonnerie, mais nulle part le XIIIe siècle n'est plus apparent que dans l'arcade rebouchée par le placage grossier du portail.

L'extérieur de la chapelle est bien misérable; il n'y a plus qu'un chœur et un clocher, encore le clocher n'est plus qu'un tronçon fait de pièces et de morceaux. Primitivement ce dut être une tour carrée en pierre tuffeuse percée de cintres romans. Deux fenêtres qui subsistent encore, révèlent le XIe siècle. Un toît d'ardoise, très abaissé, recouvre ce vieux chef tant outragé par les ans.

Le chœur, miné par le temps, est soutenu par des contre-forts du XIIIe siècle. Au bout il est terminé par deux fenêtres à trois meneaux garnies de tores et de roses rondes renfermant des roses à cinq feuilles dans le style du XIVe siècle.

Une sacristie bâtie en 1669 masque ces belles fenêtres[1].

Toutes les ouvertures du chœur sont des ogives du XIIIe siècle rapetissées au XIVe. Une de celles du côté nord a un remplissage du XVIe.

En entrant dans l'église on trouve à gauche une chapelle

[1] Délib. cap. Arch. départ. Année 1669. — Elle fut bâtie par les religieux de l'abbaye.

de Notre-Dame des douleurs, addition du XVIe siècle, reconnaissable aux voûtes et aux flammes bien martyrisées de la fenêtre.

La voûte du clocher n'existe plus, mais lès arcades du XIIIe siècle qui supportent le tour sont fort curieuses. Celle du chœur, voussure à plusieurs tores, a des chapiteaux polygones sur lesquels sont des boutons légèrement ouverts. C'est évidemment la fin du XIIIe et le commencement du XIVe (1290).

L'arcade du portail qui devait être celle de la nef a aussi des boutons entr'ouverts sous un plinthe octogone. L'arcade du nord présente des chapiteaux unis comme j'en ai vu à la cathédrale de Rennes et à Saint-Nicolas de Blois, édifices du XIIIe siècle.

Sous les murs de ce clocher une foule de visiteurs ont écrit leurs noms. A coup sûr, ce ne sont ni les pélerins les plus pieux, ni les voyageurs les mieux appris; car rien n'est plus dégoûtant que de voir ces murailles bariolées comme celles d'un cabaret. Ces noms prouvent sans doute que cette chapelle est très fréquentée, mais ils prouvent aussi que ce n'est pas toujours la religion qui y mène. Nous aimons la piété qui couvre les murs des ex-voto de la reconnaissance, mais nous détestons la vaine gloire qui les souille de son contact comme l'insecte de sa présence. Nous ne sommes certes pas les amis du badigeon, cependant nous appelons de tous nos vœux la couche réparatrice qui devra faire disparaître cette sale nomenclature.

Ce qui nous a plu dans cette enceinte, c'est une humble prière laissée là le 16 septembre 1842, par un pieux voyageur, qui n'eut le temps que de la crayonner. En voici quelques strophes adressées à Marie :

Sur les bords de la mer, comme aux bords de la Seine,
Etendez votre empire, étonnez tous les yeux.
Prouvez à tous les cœurs que vous êtes la Reine
Du monde et des esprits, de la terre et des cieux.

Du marin qui vous prie exaucez la prière,
Sauvez-le des écueils et des dangers lointains,
Que l'épouse à l'époux, et le fils à la mère
Soient toujours ramenés et conduits par vos soins.

Le chœur, qui est à proprement parler la chapelle, se compose de trois jolis compartiments de voûtes, dont celle du fond a cinq arceaux. La retombée de ces voûtes s'appuie sur des faisceaux de colonnettes, dont la principale a un chapiteau de trois rangs de boutons demi-ouverts. Ce travail est évidemment la transition entre le XIIIe et le XIVe siècle. Je dis la même chose des jolies fenêtres dont les chapiteaux sont déjà épanouis.

Au nord est une fenêtre composée seulement de tores unis et dont le remplissage est du XVe siècle. Sur le bas de cette fenêtre on y lit : *Hommage à Marie, 17 septembre* 1832.

L'autel de marbre, fruit de la libéralité des fidèles, [1].

[1] Dans les délibérations capitales de 1669, on trouve qu'un autel considérable a été donné à la chapelle de Notre-Dame, partie par la libé-

est surmonté d'une contre-table dans le style Louis XIII. C'est une réminiscence de Sainte-Anne d'Auray dans le Morbihan. Elle est abondamment décorée d'un déluge de fleurs, de fruits et de guirlandes. Au milieu est une Sainte Vierge avec son enfant Jésus, deux statues l'accompagnent placées sur chaque fronton de la contre-table. D'un côté est un tableau représentant une Annonciation ; c'est en effet le 25 de mars que cette chapelle est visitée par tous les habitants des campagnes. Ce jour là, tous les chemins qui conduisent à Fécamp sont couverts de pélerins, que l'on voit ensuite gravir processionnellement *la Côte.* Le fiancé y conduit ordinairement sa fiancée, et il est rare qu'un mariage soit célébré dans les environs sans qu'il ait été précédé d'un pèlerinage à Notre-Dame de Mars.

L'autre tableau c'est le Saint-Rosaire donné par l'enfant Jésus à Saint-Dominique et à Saint-François d'Assise. Des anges entourent la reine du Ciel et lui présentent des couronnes qu'elle jette ensuite à pleines mains sur la terre ; symbole ingénieux des grâces abondantes qu'elle répand sur les enfants des hommes.

Un grand nombre d'ex-voto tapissent cette chapelle : ce sont des navires en peintures, des navires en relief, des vases à fleurs et des fleurs images ; tous attestent la puissance de Marie et la piété de ses serviteurs.

ralité de quelque personne pieuse qui ne s'est pas voulu nommer, partie par les offrandes qui se font à ladite chapelle. Arch. départ.

Le sentier qui conduit à la chapelle est rude et difficile : toutefois il faut voir le jour et la nuit de pauvres gens le gravir à genoux. Il est un point surtout où se rencontrent plusieurs marches de pierres sur lesquelles on dit qu'un ange a passé ; des croix incrustées gardent pour la piété l'empreinte de ses pas. Aussi l'homme du peuple dont la foi est vive, s'empresse-t-il de monter à genoux cette *échelle sainte*, en baisant respectueusement chacun des degrés sur lequel il marche.

Le marin surtout est dévot à cette chapelle ; il l'aime lorsqu'il l'aperçoit du sein des mers, drossé qu'il est par les courants de la Manche. Elle lui apparaît alors comme un ange tutélaire qui guide sa marche et soutient son courage. Il l'aime lorsqu'il part pour Terre-Neuve ou pour les mers lointaines : jamais il ne quitte le rivage sans lui dire un touchant adieu, et du plus loin qu'il l'aperçoit, il la salue comme l'annonce de la patrie. Avant de partir, des équipages entiers y entendent la messe précédée du *Veni Creator* et suivie des *litanies*. C'est une chose touchante que de voir prosternés ces pauvres marins qui vont errer à l'aventure, cherchant sur la mer la trace de poissons dont Dieu seul connaît la route. Ils demandent, à genoux, à l'Esprit-Saint, d'inspirer leurs maîtres et de leur montrer du doigt le lieu où il faut jeter le filet. Ils s'adressent à l'étoile de la mer pour qu'elle les dirige sur son empire et ils la conjurent, par ces navires suspendus aux voûtes et par ces tableaux de naufrage qui tapissent les murs, de ne pas raccourcir en leur faveur la puissance de son bras.

Mais jamais cette chapelle n'apparaît plus belle aux yeux du marin que lorsqu'il revient au port sur la foi d'un vœu fait dans la tempête. Je me souviendrai toujours d'avoir vu entrer à Fécamp, en 1834, un grand bateau revenant de la pêche au hareng dans les mers du nord. L'ouragan l'avait jeté sur les bancs de la Hollande, l'équipage s'était attaché avec une corde au pied du mât, et pendant plusieurs heures les vagues avaient tenu le navire penché sur ses flancs brisés. Dans cet état, ils avaient fait un vœu, et à leur arrivée ils se hâtèrent de l'accomplir. Il fallait les voir, ces pauvres matelots, comme ils descendaient à terre en silence; puis, sans regarder leur famille, ils baissèrent les yeux, mirent sous leurs bras leurs chapeaux goudronnés, prirent à la main leur chaussure et montèrent pieds-nus la grande côte de la Vierge. Et leurs femmes et leurs enfants les suivaient en versant des pleurs et en poussant des soupirs entrecoupés de sanglots, car ils comprenaient combien ils avaient souffert. Ils lisaient dans leur visage blême, dans leurs yeux baignés de larmes et jusque dans leur silence profond, que c'étaient des victimes que Marie avait arrachées des bras de la mort.



SAINT-LÉONARD.

Cette paroisse a toujours fait partie de la ville de Fécamp jusqu'à la révolution, où cette population rurale fut séparée sous le double rapport civil et ecclésiastique. Dans les beaux jours de la terreur elle prit le nom de Grainval-la-Montagne et fournit à la monnaie 16 marcs d'argent enlevés à son église [1]. Soumise autrefois à la juridiction immédiate de l'abbaye aux trois mitres; elle ne fut jamais visitée par aucun archevêque de Rouen : voilà pourquoi nous n'avons pas de détails statistiques sur sa population. Son territoire actuellement est encore fort extraordinaire ; il s'étend depuis le vallon de Bucaille jusqu'au hameau de Vaucotte-sous-Vattetot, renfermant ainsi dans sa vaste enceinte tout le bois des Hogues et les fosses faisières, traversant ou entourant comme des îles, les paroisses de Criquebœuf, de Froberville, de Gerville et de Maniquerville.

Quelques-uns disent que le hameau de Vaucotte fut réuni à Saint-Léonard dans une épidémie où le curé se dévoua pour le service des pestiférés, mais nous supposons plus volontiers que le bois des Hogues dépendait alors du territoire même de Fécamp, ainsi que le port de Vaucoste· Henri II avait donné cette forêt à Henri de Sully [2] ; les

[1] Arch. départ., district de Montiv. — Dépouilles des églises.
Robert Dumont, appendice à Sigebert, 1162.

moines l'avaient défrichée en partie [1], et Guillaume de Putot avait fait bâtir, comme maison de campagne des abbés, ce fameux château des Hogues dont les ruines gigantesques sont encore un mystère pour la contrée [2].

L'église de Saint-Léonard était autrefois une des dix églises paroissiales de la ville de Fécamp ; nous la trouvons mentionnée dans une transaction passée en 1288, entre Philippe-le-Bel et l'abbé Guillaume de Putot. Toutefois, quelques morceaux de son architecture la font remonter bien plus haut que le XIII[e] siècle. Je cite entre autres le clocher, tour carrée qui est jetée sur le transept nord où elle fut transférée en 1832. Au sommet il est percé de cintres romans, puis il est surmonté, comme tous les autres, d'une flèche octogone en ardoise.

[1] Ainsi le veut une vieille tradition, qui prétend que les hameaux des Hogues, de Maupertus, du Val-de-Bœuf, de la Haute Folie, de Pincville et des Marquets sont d'anciens hangars sous lesquels s'abritaient les moines défricheurs de nos forêts.

[2] Les ruines du château des Hogues sont célèbres dans notre pays On raconte, avec terreur, qu'il fit 200 ans la guerre au château des Loges. Il ne reste plus aujourd'hui que de hauts pans de murs d'une blancheur éclatante. Le château formait autrefois un carré long, ayant à chaque angle une tourelle ronde de grande dimension. Une douve profonde ceignait la forteresse. La portion du nord est la mieux conservée ; la douve y est très visible. Les deux tourelles y sont bien formées et une grande ogive dont le lierre embrasse les contours, lui donne un aspect très pittoresque. Ce château ruiné a toute la physionomie du XIII[e] siècle : en effet, il a été bâti par Guillaume de Putot, qui fut abbé de Fécamp de 1284 à 1296.

La nef, dont je n'ai pu reconnaître le caractère, est percée au-dessus du portail d'une rose qui semble appartenir au XIVe siècle plutôt qu'au XIIIe.

Mais il est une partie de l'église très aisée à connaître, c'est la chapelle de la Sainte-Vierge dans le transept du midi. C'est là, certes, la portion qui fut bâtie par Antoine Bohier au XVIe siècle [1]. Le faire du grand bâtisseur se reconnaît dans ces belles ogives à triples lancettes si gracieusement complétées par des roses, des trèfles et des lances en forme de flammes. Les arceaux des voûtes ne sont pas supportés par des colonnettes, mais par des groupes de fruits ou par des têtes de choux. A la jonction des arceaux on a jeté, comme un voile, un filet ou une plante de varech empruntée à nos rivages maritimes.

L'église que nous venons de décrire n'existe peut-être plus. En 1835, époque où nous l'avons visitée, elle avait déjà subi bien des modifications. Le chœur avait été refait tout entier en style grec de la propre main de M. Legros, curé de la paroisse. Il faut convenir que, si l'art et la science ont perdu quelques renseignements dans l'église construite ou embellie par les abbés de Fécamp, les paroissiens au moins auront gagné un temple élégant et commode dont leur pasteur aura été l'architecte.

[1] Parochias sanctæ crucis, sanctorum Stephani, Leonardi et Nicolai, in urbe laute et concinne exornavit. Gal. Christ. t. XI, p. 214.

VATTETOT-SUR-MER.

Le clocher de Vattetot est un curieux échantillon d'architecture comme morceau de transition. C'est un corps carré en pierre de taille, supporté à l'intérieur de l'église par quatre arcades ogivales, tandis qu'à l'extérieur, aux quatre faces de la tour, sont des cintres romans qui doivent remonter au XIIe siècle. C'est un de ces caprices d'architecture très commun du reste à cette époque, lorsque l'ogive et le plein-cintre se disputaient l'empire.

Cette disposition du clocher de Vattetot nous fait supposer que cette église aura été bâtie vers la fin du XIIe siècle, car en 1198 elle fut donnée par Richard-Cœur-de-Lion au prieuré de la Madelaine de Rouen [1].

Ce n'est pas du reste la seule particularité que renferme le clocher de Vattetot. Cette tour carrée, que nous croyons de transition, est surmontée par une flèche octogone en pierre blanche et de l'aspect le plus gracieux. Cette pyramide est flanquée de quatre petits clochetons triangulaires qui appartiennent évidemment au style du XIVe siècle.

Le reste de l'église ne présente rien d'intéressant ni de monumental. Vattetot, avant la révolution, était un bénéfice régulier desservi par des religieux de Sainte-Ma-

[1] Duplessis. — Monasticon anglicanum, etc.

deleine de Rouen, cela date même du XIIIe siècle [1] ; aussi le curé s'appelait M. le Prieur [2]. Ce nom est resté longtemps au dernier titulaire depuis la révolution.

C'est à Vattetot, à sa flèche de pierre, que commence cette série de clochers octogones, de pyramides blanches qui, partant de la mer, s'avancent très loin dans le pays. On dirait un système de signaux ou de télégraphes organisé autrefois pour connaître au cœur de la province ce qui se passait à la frontière. Que l'on prenne une carte et qu'on veuille bien se donner la peine de suivre avec nous cette file de clochers à flèches de pierre et on verra qu'elle existe encore aujourd'hui en ligne très droite depuis Vattetot jusqu'à Baons-le-Comte.

Suivez l'échelle. En voici les principaux jalons : Vattetot-sur-mer, Gerville [3], Auberville-la-Renauld, Mentheville, Annouville, Augerville-Bailleul, Tocqueville-les-murs, Trémauville, Hattenville, Ecreteville-sur-les-Baons, Valliquerville et Baons-le-Comte.

Nous ne connaissons aucun monument écrit qui fasse mention de ce système télégraphique, mais il existe dans l'arrondissement de Dieppe une tradition populaire dont nous avons rencontré des vestiges dans celui du Havre,

[1] Deservitur ibi per fratres. Pouillé de Eudes Rigault.

[2] L'archidiacre du grand Caux l'appelle curé prieur. Visite de 1708. — Archives départ.

[3] La flèche de Gerville a été détruite par la foudre en 1835.

laquelle prétend que Guillaume-le-Conquérant, après avoir bâti l'abbaye de Saint-Victor, obligea les Anglais [1] à avoir toujours un fanal allumé sur la grande tour abbatiale, aujourd'hui détruite. Ces feux, disent les paysans, étaient destinés à éclairer pendant la nuit la marche de son armée. Une autre tradition, la même sans doute modifiée par le temps, prétend que le clocher de Saint-Victor servait de phare pour la route de Dieppe. C'est ainsi qu'on retrouve au sein des populations des traces obscures de coutumes aujourd'hui complétement disparues et anéanties.

Vattetot, dédié à Saint-Pierre, posséda longtemps un pèlerinage célèbre le 29 de juin. On trouve aussi dans cette église une Sainte-Wilgeforte, qui est encore en possession d'une grande célébrité dans nos campagnes. Dépouillé à la révolution, cet édifice fournit au district 152 livres de fer pour la confection des armes.

Le patronage de l'église appartint toujours aux prieurs de la Madeleine de Rouen. Cette paroisse comptait 96 feux en 1738, et en 1708 380 communiants qui tous avaient fait leurs pâques [2]. Aujourd'hui, c'est une succursale de 670 habitants.



[1] Remarquez ici le rôle que l'on fait toujours jouer aux Anglais dans nos traditions provinciales.

[2] Visites archidiaconales. — Arch. départ.

LES LOGES.

Notre-Dame-des-Loges, bâtie au milieu de la forêt de Fécamp, fut donnée en 1159 par Nicolas d'Estouteville à l'abbaye de Valmont qu'il avait fondée [1]; mais on chercherait en vain dans l'édifice actuel quelques traces de l'ancien. Bâtie en croix, cette église paraît remonter, en grande partie, au XVI[e] siècle. Le silex joue un grand rôle dans l'appareil; cependant, il y a des portions en pierres blanches de nos carrières de Bénouville. Le clocher jeté sur les transepts, est surmonté d'une flèche moderne. Le chœur est peu intéressant, mais la nef, soutenue par de grandes ogives posées sur de hauts piliers, me paraît appartenir au XVI[e] siècle. Les chapiteaux des colonnes sont cannelés, ce qui indique déjà le pressentiment de la renaissance. Les fenêtres du côté sud sont des arcades de la fin du XV[e] ou du commencement du XVI[e] siècle. Le transept du midi possède une magnifique fenêtre en style flamboyant, mais rebouchée comme à Criquetot-l'Esneval et à Bléville.

Le plus beau morceau de l'église des Loges est la contretable sculptée avec beaucoup de soin au commencement du XVII[e] siècle. Ce sont de belles colonnes torses chargées de pampres, de grappes de raisin, de génies, de dadins et de feuillages, comme celles de Harfleur et de Graville.

[1] Ecclesiam de Logiis. Neustria pia. p. 871. Duplessis, t. I.

Mais le morceau le plus ancien, ce sont les fonts baptismaux que je crois du XIIIe siècle. Le bassin est supporté par une grosse colonne courte et cylindrique, flanquée par quatre petits piliers, dont les chapiteaux sont formés avec de larges feuilles. Le revêtement extérieur est orné de découpures ogivales des premiers temps. La révolution enleva à cette église 14 marcs d'argenterie. — Un monument curieux qui se rattache naturellement à cette église, c'est la *Croix des Loges*, située sur le bord du grand chemin qui va de Fécamp à Etretat.

Le fût est formé avec une colonne carrée d'environ 2 mètres de hauteur. A chaque angle est une statue. A l'orient, c'est un jeune homme vêtu d'une robe antique ; il tient dans sa main un bouclier et un écusson sur lequel est figurée une croix de Jérusalem. Sous ses pieds sont des serpents qu'il paraît repousser avec son bouclier. Est-ce l'archange Saint-Michel dont on a enlevé le glaive, ou l'apôtre Saint-Jean dans un costume chevaleresque ?

Au midi, est un évêque ou un abbé portant la mitre.

A l'occident, est un chevalier à courtes braies, portant sur sa poitrine une espèce de cotte de maille, et foulant sous ses pieds deux lions à longues crinières.

Au septentrion enfin, est un vieillard à longue barbe, couvert d'une robe flottante qu'il replie d'une main, tandis que de l'autre il serre une brebis sur son cœur.

La croix de pierre qui surmontait ce groupe n'existe plus.

. . .

L'église des Loges, qui faisait partie au XIII[e] siècle du doyenné de Valmont, devint en 1697, le chef-lieu d'un doyenné d'où relevèrent trente-cinq paroisses [1]. Il y avait aussi aux Loges un personnat à la présentation de l'abbaye de Valmont.

Comme dans toutes les paroisses importantes, il y eut aux Loges une léproserie située près du château et à la présentation des seigneurs, ainsi que celle de Saint-Nicolas-de-la-Chantrerie près Etretat. Elle s'appelait Sainte-Marguerite de Bezancourt, mais depuis longtemps elle est transférée dans l'église paroissiale [2].

Autour de l'église des Loges se tient tous les dimanches un marché qui ne laisse pas d'être considérable. Il y a plus d'un siècle et demi que cet état de choses dure, car nous voyons dans les visites archidiaconales, que M. le curé se plaint de ce que les fêtes et les dimanches *toutes sortes de marchands viennent étaler auprès du cimetière, ce qui attire un grand concours de monde et forme une espèce de marché. Pendant les instructions qui se font à la sainte messe, on voit sortir et rentrer dans l'église, la plupart des jeunes gens qui courent à l'eau-de-vie* [3]. C'est une chose digne de remarque

1 Pouillé, du diocèse de Rouen de 1738, Duplessis. t. I. — Visite du doyen des Loges au nom de l'archidiacre du grand Caux, en 1708. — Arch. départ. — Cartons de l'archidiacre. — Le doyen des Loges à ce t époque était M. Levasseur, curé de Menthéville.

2 Duplessis. t. I.

3 Visites arch. par le doyen des Loges. — Arch. dép. — Cart l'archevêché. Archid. du grand Caux. — P. des Loges.

que les mêmes inconvénients se reproduisent aujourd'hui et pour les mêmes causes.

De son côté, M. le curé de Vattetot se plaignait également de ce que ses paroissiens allaient *estaler au pied de l'église des Loges et ne revenaient pas pour la messe* [1].

La paroisse des Loges possédait 177 feux en 1738 et plus de 700 communiants en 1708, qui tous avaient fait leur devoir [2] cette année là. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,876 habitants.



GERVILLE.

Le clocher de Gerville était en pierre blanche, il y a dix ans, et surmonté d'une flèche octogone de la même matière. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un corps carré en silex sur le portail, surmonté d'une mauvaise flèche d'ardoise. Je crois pouvoir affirmer qu'un coup de foudre opéra ce changement en 1833 ou en 1835.

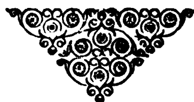
La nef en silex est moderne ; le chœur également : cependant il y a du XIII[e] siècle. Ce qui caractérise l'époque ancienne, c'est la fenêtre terminale qui participe tout à la

[1] Visites du doyen. Arch. dép. [2] Visites arch. Ibid.

fois du cintre et de l'ogive. La voussure est très ornée, mais elle a plus d'angles que de tores. Autour du chœur règne une litre seigneuriale.

Les fonts baptismaux actuels viennent de remplacer une œuvre du XIII[e] siècle, un peu grossière, il est vrai, mais garnie toutefois comme toutes celles de cette époque, de trèfles, de roses et de lancettes incrustées.

L'église de Saint-Michel de Gerville à la présentation de son seigneur, possédait 80 paroissiens au XIII[e] siècle[1] et 51 feux en 1738. Dans les visites archidiaconales de 1708, on trouve que le clocher avait été ruiné par les derniers ouragans, et que les cloches étaient suspendues dans le cimetière. L'archidiacre prescrit une réunion de propriétaires pour délibérer sur les moyens de réédifier la tour, en aliénant les rentes du trésor[2]. Aujourd'hui c'est une succursale de 573 habitants. Gerville, appelé la *Manche* à la révolution, eut un club célèbre qui enleva à l'église trois livres d'argenterie.



1 Gerville est appelé dans le Pouillé d'Eudes Rigault *Tygiarville* et dans la charte de fondation de Vallasse en 1159, *gireuilla*.

2 Visites du doyen des Loges au nom de l'archidiacre du grand Caux en 1708. Arch. dép. Carton de l'archid. du grand Caux.

FROBERVILLE.

Froberville possédait une église au XIIe siècle, car nous voyons que Simon d'Amfreville et Jéhan Duvivier donnèrent l'église de Froberville au prieuré de Saint-Lô, de Rouen [1]. Cette donation, acceptée par Robert, deuxième prieur du monastère, fut confirmée par Rotrou, archevêque, la même année [2].

Cette vieille église n'existe plus; nous pensons qu'elle a pu être ruinée dans les guerres des Anglais. L'église actuelle, dédiée à Sainte-Hélène, a dû être rebâtie au XVIe siècle, dans le même temps que les nefs de Criquetot-l'Esneval, de Goderville, d'Octeville, de Bretteville-la-Chaussée et de Senneville-sur-Fécamp. J'ai cru reconnaître cette époque dans les grandes arcades en ogive de l'intérieur de la nef. Les murailles de l'extérieur sont neuves et le clocher sans intérêt.

Le 18 ventôse, an II de la république, le capitaine commandant la compagnie casernée dans le château de Hincville, envoya demander à l'officier municipal de Fro-

[1] Duples. Descrip. de la Normandie. t. I.

[2] Neustria pia. P. 809; en 1310, le doyen adjugea le patronage de cette église au monastère Saint-Lô. Toutefois, en 1360 une difficulté s'éleva entre la communauté et Guilleaume de Beuzeville. Elle fut tranchée par l'abbé Jehan. N. P., p. 810.

berville un lit de camp pour le corps-de-garde et une guérite. Le maire et son conseil, considérant que le bois était rare dans le pays, délibérèrent de prendre les bancs de l'église pour faire une couche et le ci-devant confessionnal pour faire une guérite ; ce qui fut exécuté, d'après les archives de la préfecture. On a peine à comprendre toutes les folies que cette époque a inventées.

En 1275, Froberville comptait 100 paroissiens, et 80 feux en 1738. Dans sa visite de 1708, l'archidiacre du grand Caux y trouva 330 communiants, qui tous avaient fait leur devoir pascal. A cette époque, la cure était estimée de 7 à 800 liv., tandis qu'au XIIIe siècle, Eudes Rigault ne l'estime qu'à 20 liv. Aujourd'hui, c'est une succursale de 692 habitants.



MANIQUERVILLE.

Le chœur de l'église est moderne. La nef l'est aussi, excepté quelques parties du XVIe siècle. Le silex domine généralement dans cette construction.

Les fonts baptismaux, qui ne sont pas mal, remontent à coup sûr jusqu'au XIIIe siècle.

Au haut de la nef on voit plusieurs grandes pierres tombales qui paraissent recouvrir la cendre des seigneurs

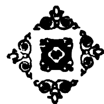
du lieu. Les inscriptions sont presque totalement effacées.

Maniquerville, du reste, dédié à Saint-Martin, fut toujours sous le patronage de ses seigneurs, les sires de Thiboutot, dont le château était voisin. [1].

Derrière l'église est une motte énorme entourée de fossés, qui passe pour avoir été la base de la forteresse de la châtellenie de Thiboutot. Ce vieux château, dont les titutaires remontent à 1107 [2], fut pris par les Anglais en 1418. Sa capitulation, faite par Colin, seigneur de Thiboutot, se trouve dans le rôle des terres délivrées de la Normandie [3]. Les chatelains portèrent si haut la gloire de leur nom que Louis XV érigea en marquisat la terre de Thiboutot en juin 1720 [4].

Maniquerville était au XIII[e] siècle une paroisse de 32 paroissiens et de 34 feux au XVIII[e]. A présent ce n'est plus qu'une annexe de 242 habitants réunie à Gerville.

Dans la visite archidiaconale de 1708, on y trouve 150 communiants, qui tous ont fait leur devoir de la Pâques.



[1] G. Belot, miles patronus. Pouillé d'Eudes Rigault.

[2] Dictionnaire historique de Moreri. Art. Thiboutot.

[3] In roluto terrarum liberatarum normaniæ.

[4] Description de la Normandie par Duplessis, t. I. Dictionnaire historique de Moréri, ibid.

CRIQUEBŒUF-EN-CAUX.

L'église de Criquebœuf a été bouleversée comme tant d'autres, par les longues guerres qui ont autrefois ravagé ce pays, qui jouit aujourd'hui d'une paix si profonde. Cette église est entourée de ruines d'anciens châteaux ; au nord est le fort Beaudouin, et au midi est le majestueux débris du château des Hogues, ligueurs intrépides qui ont joué leurs têtes dans nos guerres sacrées. Tout près est le vieux château des sires de Criquebœuf, avec sa motte, ses fossés couverts de terre. Ce fut là, pour l'église, un mauvais voisin qui lui valut de mauvais jours.

Elle-même, la pauvre église, laisse voir aux alentours de ses murailles modernes des dents de murs qui sortent de dessous l'herbe et qui retracent la forme de l'église d'autrefois.

La nef actuelle est moderne, et nous croyons qu'elle a été bâtie sur un plan parallèle à l'ancienne qui devait se terminer au clocher. Le clocher, aujourd'hui sur le transept du nord, devait donc se trouver à la jonction de la croix. C'est un corps carré en pierre, percé de fenêtres à ogive du XVIe siècle; il est surmonté d'une flèche octogone plus récente, si j'en juge par la forme des clochetons dont elle est flanquée. Des vieillards même se souviennent de l'avoir vu descendre et remonter en 1769.

Le chœur, dont la forme est en abside, est très mo-

derne, comme on le voit, par le millésime de 1769. Un autre millésime, celui de 1672, se trouve sur une porte latérale au sud.

Cette église de Criquebœuf a été donnée en 1205 au prieuré de Saint-Lô de Rouen et confirmée en 1206 par Gautier de Coutance, archevêque de Rouen [1]. Toutefois, il paraît que le patronnage n'était pas entier, car nous trouvons dans le pouillé d'Odon Rigault, dressé en 1275, que le seigneur du lieu était patron : Dominus ejusdem villæ patronus. Duplessis cite aussi un aveu du 7 juin 1692, qui prouve que le seigneur de Criquebœuf présentait pour la cure au prieur de Saint-Lô qui présentait ensuite à l'archevêque. Les pouillés de Rouen sont d'accord avec cette déclaration ; car selon eux, c'est le seigneur qui présente. En 1661, le seigneur de Monchy présenta aux religieux de Saint-Lô. En 1708, c'était le marquis de Saint-Julien, à cause de madame son épouse, et plus tard, ce furent les Romé de Fresquiennes, seigneurs de Gommerville.

Criquebœuf, au XIIIe siècle, ne possédait que 24 paroissiens, d'après Odon Rigault ; ce qui prouverait, selon moi, qu'Yport n'y était pas encore réuni, mais qu'il possédait son église paroissiale sous la protection de l'abbaye de

[1] Duplessis, t. I. p. 415 ; le neustra pia dit, p. 809 : anno 1206. 14 kalend. aprilis galterus rothomag archiepis. dedit adæ priori Santi Laudi et conventui ecclesiam de Criquebœuf in puram et perpetuam eleemo synam.

Fécamp, alors suzeraine de son port et de ses pêcheries[1].

Aussi, en 1739, époque où Criquebœuf et Yport ne faisaient qu'un, nous trouvons 200 feux, ce qui suppose 1,000 à 1,200 habitants. En 1708, l'archidiacre du grand Caux y trouva 700 communiants, qui tous avaient rempli leur devoir à Pâques, à la réserve de cinq ou six. Il y avait un maître d'école pour les garçons et deux maîtresses d'école pour les filles. On voyait également dans le cimetière une croix de la renaissance l'une des plus belles du pays.

En 1839, avant la séparation d'Yport, la paroisse de Criquebœuf comptait près de 2,000 âmes; à présent, ce n'est plus qu'une succursale de 254 habitants.

On raconte, à propos de cette église, une histoire assez curieuse arrivée à la révolution. On sait que Saint-Martin guérit du carreau et des maladies intestinales. Or, Saint-Martin est patron de Criquebœuf. Autrefois, sa statue y était représentée à cheval suivant l'ancien usage. Pendant la terreur, les Beauvais et les Montargis vinrent ravager cette église, comme ils avaient dévasté toutes celles des environs. Ils enlevèrent l'image de Saint-Martin, l'attachèrent au bout d'une corde et la traînèrent ainsi dans les rues d'Yport. Une femme du village, plus cruelle qu'eux encore, sort de sa maison avec une serpe, s'em-

1 Charte de Pierre de Criquebœuf, en 1217, qui donne à l'abbaye de Fécamp le port d'Yport et les coutumes du lieu. — Cart. de Féc. — Archiv, départ.

pare de la statue, la coupe en morceaux et fait bouillir sa soupe avec le bois sacré. Son sacrilége ne resta pas longtemps impuni, à peine eut-elle mangé ce potage cuit avec le bois de la statue, qu'elle fut prise de violentes douleurs d'entrailles que rien ne put apaiser et au milieu desquelles elle expira le jour même.

La révolution enleva à l'église de Criquebœuf 12 marcs d'argenterie.



YPORT.

Une vieille tradition prétend qu'il y eut une chapelle à Yport en 1200. Le seule preuve que l'on puisse invoquer en faveur de cette assertion, ce sont les deux anciens cimetières existant à Yport, et dont on ne saurait assigner l'époque de la création.

Le premier était à la Trénégalle sur le versant de la côte d'Amont. Le champ appartient encore à la fabrique et porte le nom de terre de l'église. La tradition l'appelle le *cimetière des Anglais*. Les cadavres qu'on y trouve ne portent aucune trace de sépulture et il ne reste autour d'eux aucun débris de cercueil. On prétend aussi que c'est dans cet ossuaire que l'on inhumait les noyés jetés par la mer sur les rivages. Du reste, à Etretat, à Saint-Valery en Caux et

à Veules, on trouve à la côte d'Amont les restes d'anciens cimetières. Les deux premiers sont romains.

Le second cimetière d'Yport est dans la cavée de la Ruotière, sur le versant de la côte d'Aval, au bord du chemin d'Etretat. Dans celle-ci on a trouvé, il y a quarante ans, des sarcophages en pierre, dont les habitants se sont servis pour faire des auges. Les témoins que j'ai interrogés ont vu extraire d'un jardin plus de cinquante cercueils. On a été jusqu'à dire qu'un des tombeaux renfermait un cadavre parfaitement conservé, ce qui fit croire aux habitants que c'était le corps d'un saint. Plusieurs vinrent y toucher des linges pour les employer à des usages superstitieux.

Yport maintenant possède une église, mais depuis 1838 seulement. A coup sûr ce n'est pas un monument, et nous n'en parlerions pas s'il n'y avait dans son érection quelque chose de merveilleux qui rappelle le moyen-âge.

Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dives, disait des peuples de son temps : « C'est un prodige inouï que de voir » des hommes et des enfants s'attacher à un char avec des » traits, voiturer la pierre, la chaux, le bois et tous les » matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice » sacré. Quelquefois mille personnes, hommes et femmes, « sont attelés au même char. » Ce qui était inouï alors s'est renouvelé de nos jours.

Les pêcheurs d'Yport, non contents de souscrire pour la somme de 14,000 fr., ont été eux-mêmes ramasser sous les falaises, les cailloux et les moëllons nécessaires à

la construction de l'église et du presbytère. Les charpentiers, les maçons ont donné de leurs journées; les fermiers et les marayeurs ont prêté leurs chevaux et leurs voitures pour transporter les matériaux; les femmes et les enfants portaient de l'eau, éteignaient la chaux et faisaient le mortier; les douaniers ramassaient le sable; les terrassiers tiraient l'argile que donnaient les propriétaires; les marins allaient en bateau chercher à Fécamp les bois de construction et chaque fois qu'on avait besoin d'un coup de main, on appelait les habitans au son du tambour. Enfin, en moins de cinq mois, une église de 40 mètres de long sur 14 de large a été bâtie.

Cette construction miraculeuse a été célébrée par un boulanger d'Yport, qui a raconté en vers marotiques cette intéressante histoire [1].

Le plan de cette église a été dressé par M. Lemonnier, architecte à Fécamp. La maçonnerie fut conduite par plusieurs maîtres maçons d'Yport, MM. Bigót, Boivin et Loisel. La charpenterie a été faite par Pierre Leseigneur, charpentier; la menuiserie, par les deux frères Duval et Loisel, et les ferrures, par Dubuc, maréchal. L'église fut commencée le 18 février 1838 et bénite par M. l'abbé Caumont, doyen de Fécamp, le 6 septembre de la même année.

L'autorité civile et l'autorité ecclésiastique ont récom-

[1] Histoire de l'église d'Yport mise en complainte par D. M. Delacroix, Boulanger. Fécamp. 1839.

pensé le zèle extraordinaire de ces 1573 pêcheurs en élevant le val d'Yport à la dignité de commune et en érigeant en succursale l'église qu'ils avaient bâtie (Ordonnance royale du 15 avril 1842.).



EPREVILLE.

L'église d'Epreville est neuve en grande partie. Le chœur construit cette année par M. l'abbé Boilay, curé de la paroisse, se termine en abside. Les fenêtres sont ogiviformes; l'appareil en silex et en briques a été revêtu de plâtre à l'intérieur; des pilastres ioniques supportent un plafond en berceau. Le clocher sur le portail est également neuf, mais la nef est du XVIIe siècle : il y a quelques pierres tuffeuses à l'extérieur, et au dedans on lit l'inscription suivante :

Cy devant gist le corps de honorable et discrète personne, Me Nicolle de Gruchy , prestre, chapelain de l'église de céans, lequel décéda le XIVe jour de mars 1578. Priez Dieu pour lui.

Cette église, dédiée à Saint-Denis, fut toujours sous le patronage de l'abbaye de Fécamp. Donnée à ce monastère en 1027 par le duc Richard; elle figure pour 85 feux

dans le pouillé de 1738. Les visites archidiaconales de 1708 lui donnent 280 communiants, qui tous avaient fait leur devoir à Pâques.

Aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 638 habitans.

En parcourant négligemment des yeux les tombes du cimetière de cette paroisse, mes regards s'arrêtèrent sur une dalle de marbre noir qui produisit chez moi une émotion bien vive. Voici ce que je lus sur cette tombe modeste, rencontrée par hasard sur mon chemin, à 80 kilomètres de ma demeure :

Cy gist Modeste-Nicolas Lemaistre, prestre curé d'Epreville, décédé le 7 juillet 1829. Il fut successivement Directeur au séminaire diocésain, Aumônier du collége royal de Rouen et curé de cette paroisse. Il sut se faire tout à tous, s'attacher tous les cœurs ; Digne ministre de J.-C. il portait sa parole en tous lieux, se consuma pour sa gloire et termina comme lui sa carrière à l'âge de 33 ans. Il laisse inconsolables de sa perte une mère, une sœur et de nombreux amis. Son ministère dans cette paroisse fut court et rapide, mais rempli de bénédictions et sa mémoire y vivra dans les cœurs à jamais.

On jugera de l'impression que dut faire sur moi cette inscription si touchante et si vraie, quand on saura que j'occupais la place de cet homme de bien et que je cultivais la même vigne que lui. Je désirai alors que l'on pût écrire un jour la même chose sur ma tombe.



IGNEAUVILLE.

L'église Saint-Pierre d'Igneauville est sans intérêt. Le chœur est une abside en silex, de 1828 ; la nef est de la même époque. Le clocher, sur le portail, peut avoir 100 ans. Une bande noire armoiriée est cachée sous la chaux du blanchissage.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, l'archevêque de Rouen présentait seul à la cure, qui comptait alors 34 paroissiens, et valait 24 livres. Quelques années plus tard, Guillaume Louvel, sire de Normanville, et le procureur du Roi lui en disputèrent le patronage. Ils furent comdamnés par sentences du bailly de Caux, le premier en 1304 et le second en 1306.

Cependant, le seigneur du lieu ne se tint pas pour battu, il revint à la charge plusieurs années après et finit par obtenir une transaction qui fut signée le 20 octobre 1494, par laquelle le patronage fut déclaré alternatif entre lui et l'archevêque. Cette transaction, confirmée le 6 mars 1640[1], était en pleine vigueur en 1708, car nous trouvons dans les visites archidiaconales, que le bénéfice dépendait de l'archevêché et de M. de Fréfossey [2]. Il y avait alors 29 feux [3], et 70 communiants, qui tous faisaient leurs pâques,

[1] Duplessis, t. I. p. 541. [2] Visites archid. — Archives dép. — Carton de l'archevêché. Arch. du grand Caux. Le manoir de Fréfossey était sur la paroisse du Tilleul, et le fort de Fréfossey sur la paroisse d'Etretat. [3] Pouillé de 1728.

Aujourd'hui, c'est une succursale qui, avec la réunion de Tourville, compte 518 habitants. Le siége de la commune est à Tourville, ce qui est une cause incessante de divisions.

TOURVILLE.

Toute l'église de Tourville est neuve et a dû être construite dans le commencement du dernier siècle. Le clocher, qui sert de portail, la nef et le chœur sont en silex, en blocage et en pierre de taille.

Du reste, nous trouvons l'époque précise de sa construction dans les visites du doyenné des Loges pour l'année 1708. Voici ce que le doyen écrivait à l'archidiacre « Nous » avons trouvé que depuis huit à neuf ans que ladite église » est tombée, et après toutes les poursuites qu'a pu faire » M. François Levasseur, curé depuis 14 ans, pour la faire » réédifier, on a seulement fait les fondations de la nef, » parce que l'argent manque aux entrepreneurs. Les cloches » sont à deux pieds de terre dans le cimetière : on les » sonne quand le dit sieur curé part pour aller dire la messe » et faire l'office divin en l'église d'Igneauville où il dit sa » messe fêtes et dimanches. La paroisse a peu de communiants, environ 60, quoique le terroir soit grand. Le

» bénéfice est à la nomination de l'abbé de Fécamp [1]. » Il lui avait été donné, dès 1030, par Renaud, vicomte d'Arques [2].

Une charte de Richard, en 1027, nous la montre comme un échange fait avec les fils d'Esperlengue [3]. M. Guilmeth va jusqu'à dire que dès l'an 995 il existait à Tourville une église paroissiale dédiée à Saint-Martin [4].

Une chose qui nous semblerait prouver l'antiquité de cette paroisse, c'est l'étonnante élévation du cimetière, que l'on croirait avoir été placé sur un tumulus antique.

Au XIII[e] siècle il y avait 100 paroissiens à Tourville, d'après le pouillé d'Eudes Rigault, ce qui suppose 500 habitants. Il faut que de grands malheurs aient ravagé ce pays puisqu'en 1738 on n'y comptait plus que 16 feux.

Tourville, comme nous l'avons dit, n'est plus avec Mesmoulins qu'une section d'Igneauville : en 1793, il avait pris le nom de *Sur Vallée*.

Sous la chaire de l'église on voit une croix de pierre sur laquelle est sculpté un Christ. Si cette église est nue et abandonnée il ne faut pas s'en étonner, car dans la révolution on s'y réunissait pour faire le club tous les décadis et elle était devenue *le temple de l'Etre-Suprême*.

[1] Visites à l'archid. du grand Caux. — Archives départ. Carton de l'archevêché. [2] Duplessis. t. I. p. [3] Comutavimus cum filiis sperlenge terram turuvillœ cum ecclesià, Neustria pia, p. 212.

[4] Description historique, arrond. du Havre. p. 237.

GANZEVILLE.

L'église de Saint-Remy de Ganzeville fut donnée à l'abbaye de Fécamp dès la plus haute antiquité, car elle se trouve mentionnée dans une charte de Richard en 1027, avec tous les moulins de la rivière,

De cette église du XI[e] siècle il ne doit plus rester que quelques cintres dans les murs de la nef. Le tuf prédomine dans l'appareil : cette pierre du reste est fort commune à Ganzeville, car outre l'église, la tour du château, les murs de l'enceinte et les maisons particulières sont bâties avec cette matière. Les fenêtres et les contre-forts de l'église ont été refaits à une époque très rapprochée de nous.

Le chœur a également une physionomie moderne, mais à l'extérieur on retrouve la pierre tuffeuse dans la maçonnerie. Il possède quelques pierres tombales qui ne sont pas anciennes.

Le clocher sur le portail est un corps carré en pierre, du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle, ainsi que la flèche octogone qui le surmonte. C'est le même âge, c'est la même forme que dans les églises d'Auberville, de Mentheville, d'Annouville, d'Angerville, de Criquebœuf, etc.

Sous le clocher et en dehors sont des écussons armoiriés, pourtant ce n'était pas le seigneur, mais l'abbé de Fécamp qui présentait à la cure. On vient de déposer dans le cimetière un baptistère en pierre du XIII[e] siècle , si j'en

juge par des trèfles des quatre-feuilles en relief et une croix grecque à six branches.

La croix du cimetière est fort jolie, le fût est une sculpture du XVI[e] siècle.

Les quatres pans sont décorés de statuettes dans des niches dont l'encadrement est formé avec des accolades à crochets. Ces statues, malheureusement trop usées, sont un Saint-Nicolas avec ses trois clercs, une Sainte-Marguerite avec une tour, un Saint-Rémy, patron de la paroisse, et un Saint-Lubin, dont le pélerinage est fort célèbre dans tout le pays.

Ganzeville possédait 100 paroissiens au temps d'Odon Rigault, 31 feux en 1704 et 140 communiants en 1708 qui tous avaient fait leurs pâques, à la réserve de 3 ou 4, remis par M. le curé. Près de l'église, dans une île formée à l'aide d'étangs et de fossés, s'élevait autrefois le vieux château de Ganzeville, qui n'est aujourd'hui qu'un manoir, bâti en 1604, à l'époque où la guerre civile, cessant pour la dernière fois, rendait enfin à nos châteaux une paix éternelle.

Le seul débris qui reste de l'ancienne forteresse, c'est une tour circulaire tout en pierre tuffeuse avec des murailles de près de deux mètres d'épaisseur. On l'appelle encore la *prison de guerre*. Ce seul nom réveille de pénibles souvenirs.

On raconte dans le village que le châtelain de Ganzeville vendit autrefois à l'abbé de Fécamp une partie de la

rivière connue aujourd'hui sous le nom de *la Voûte*. Une des conditions du contrat était que si l'abbé cessait d'acquitter la rente, le seigneur aurait le droit de faire saisir jusqu'aux vases sacrés sur les autels de l'abbaye.

Dans le pillage de l'église de Ganzeville, la révolution trouva onze marcs d'argenterie blanche et quatre marcs d'argenterie vermeillée qu'elle envoya à l'hôtel de la monnaie.



CANTON DE GODERVILLE.

GODERVILLE.

L'église Sainte-Madeleine de Goderville est peu intéressante sous le rapport de l'art. Il ne reste pas une pierre de celle qui fut bâtie en 1150, à la plus belle époque monumentale du moyen-âge[1].

L'édifice actuel, tout en silex, tapissé de lierre, avec des croisées de boutique, est moderne et de mauvais goût. L'intérieur renferme des ogives de la fin du XVIe siècle. Les voûtes du chœur, du clocher et des chapelles me paraissent de la même époque.

Cette église était peu éclairée au siècle dernier, car un ecclésiastique voyageur disait d'elle en 1780 ; « Si l'église est obscure, c'est parce qu'on était persuadé autrefois que l'obscurité favorisait la dévotion. » Le goût d'aujourd'hui est de faire des églises comme » des lanternes[2]. »

Sur l'autel sont quatre anges en marbre blanc qui proviennent de l'abbaye de Fécamp. Ils ont été donnés

[1] Description de la Haute-Normandie, t. 1er.

[2] Recueil de Voyages. M. S. d'un curé de Sausseusemare, M. l'abbé Goudemetz.

à cette église par dom Letellier, ancien curé constitutionnel de la Sainte-Trinité, lequel mourut curé de Goderville, en 1833[1].

Le clocher de Goderville, placé entre le chœur et la nef, possède actuellement trois cloches, dont les deux petites viennent de Cretot et la principale de Saint-Léger de Fécamp. En voici les inscriptions :

L'an 1761, Louis-Philippe Lambert étant curé de cette paroisse, j'ai été bénite par dom Pierre Lenfant, grand prieur de cette abbaye et vicaire général de l'exemption de Fécamp, et j'ai été nommée ANNE-ANTOINETTE, par Antoine Desmares-d'Orcher, écuyer, chevalier de l'Ordre-Royal de Saint-Louis, officier des gardes de la maison du roy, et par noble dame Françoise Ducestre, épouse de Louis de la Pailletterie, chevalier de Saint-Louis, capitaine d'artillerie. F. P. Cartenet et C. Maire m'ont faite.

[1] Guillaume-Dominique Letellier, mort à Goderville, à l'âge de 79 ans, fut d'abord moine de Fécamp; élu curé de l'abbaye en 1791, il fut incarcéré en 1793; ce fut alors qu'il sauva la célèbre relique du Précieux Sang et qu'il composa sur elle un mémoire manuscrit que nous avons encore. Rendu à l'église de Fécamp vers 1796, il assista au synode diocésain, tenu en 1800, dans la cathédrale de Rouen, par l'évêque constitutionnel Leblanc de Beaulieu. Dans la séance du 27 mai, il fut balloté avec M. Debully, secrétaire de l'évêché, pour les fonctions de député aux conciles provincial et national de France. Au concordat, il fut transféré, par M. Cambacérès, à la cure de Goderville, il emporta avec lui le livre des épistres et celui des évangiles de l'abbaye ainsi que le superbe vase du XII[e] siècle qui servait au lavement des pieds le Jeudi-Saint. Ces précieux débris sont maintenant chez M. Robin, docteur-médecin audit lieu.

L'an 1787, j'ai été bénite par discrète personne Henri-Joseph Goudemetz, curé de cette paroisse (de Cretot) et j'ai été nommée CHARLOTTE-FRANÇOISE, par M. François Leroux d'Imoville, seigneur, patron et baron de Cretot.

Goderville, à la présentation des abbés de Fécamp, possédait 140 paroissiens en 1275; 90 feux seulement en 1738, d'après le pouillé du diocèse, tandis qu'en 1764, il en possédait 117 selon M. Guilmeth qui ne cite pas ses autorités.

Aujourd'hui, Goderville n'est plus une simple paroisse, comme avant la révolution, c'est une cure de deuxième classe depuis 1802, et un doyenné depuis 1837. Toutefois, avec la réunion de Cretot, la population n'est que de 1,305 habitants.

Au moyen-âge, cette église de Goderville fut témoin d'un des spectacles les plus extraordinaires dont cette époque fasse mention.

Vautier, moine renégat, moine apostat, chassé de plusieurs abbayes, avait enfin réussi à force de ruses et d'hypocrisie à se faire admettre dans le monastère de Fécamp. Il fit plus, il gagna la confiance de l'abbé à tel point qu'on lui donna la garde du Précieux Sang, ce riche trésor dont l'abbaye était si fière. Ce misérable, abusant indignement de la faveur qui lui était accordée, enleva, un jour, une portion du sang précieux qu'il cacha soigneusement dans une boîte d'argent. Puis, prétextant un voyage dans la Terre Sainte, il entraîna

dans son projet plusieurs gentilshommes des environs et entre autres le seigneur de Goderville. Avec cette escorte respectable il traversa la France et s'embarqua à Aigues-Mortes.

Mais à peine en haute mer; les voilà assaillis par une furieuse tempête. Le ciel devient noir, les flots de la mer paraissent sanglants à la lueur des éclairs : de temps en temps on voyait entre deux vagues apparaître le fond de l'abîme. On resta trois jours et trois nuits dans cette affreuse position, le navire ne devant son salut qu'à un miracle continuel qui le tenait suspendu au-dessus des flots. Enfin, Vautier ne pouvant plus résister aux cris de ses compagnons, aux remords de sa conscience déclara qu'il était seul coupable de la colère du ciel. L'aveu de son crime fit frémir tout le monde, mais après une semblable confession, il fut précipité au fond de la mer. On fit vœu de reporter à Fécamp la relique que ce misérable avait enlevée. Le calme succéda à la tempête et on revint à Aigues-Mortes raconter la merveille dont on avait été témoin. Toute la ville accompagna jusqu'aux portes les pèlerins qui se mirent en route pour regagner leur patrie.

Arrivés à Goderville, ils firent une station dans l'église, et détachèrent un écuyer pour annoncer à l'abbé de Fécamp cette heureuse et triste nouvelle. L'abbaye se leva en masse et demanda à aller au-devant du Précieux Sang que le ciel leur rendait par un nouveau

prodige. Rompant pour la première fois les règles austères de la clôture, l'abbé, suivi de ses moines, suivi de la ville entière, se rendit à Goderville. On rapporta processionnellement le Précieux Sang qui, depuis ce temps, est toujours resté séparé dans deux fioles distinctes.



CRETOT.

L'ancienne église de Cretot a été démolie en 1834 jusque dans ses fondemens. Elle avait été vendue par la fabrique de Goderville pour la somme de 700 francs. On a trouvé dans son enceinte plusieurs sarcophages en pierre calcaire semblables à des auges. M. Guilmeth les croit païens[1]. Nous avons connu, provenant de cette église, une pierre tombale faite avec une roche coquillière qui recouvrait la fosse d'un curé de la paroisse. M. le docteur Robin possède encore, dans sa bibliothèque, deux bas-reliefs en pierre qui ont été sauvés des mutilations de 1793, au moyen d'une épaisse tapisserie de papier peint. Toutefois ils sont altérés, ces bris ures datent vraisemblablement de 1562, époque des troubles

[1] Description de l'arrondissement du Havre.

religieux. Ces deux morceaux représentent des actes de la vie de Sainte Hélène, patronne de la paroisse, et spécialement l'invention de la vraie croix.

Cette antique patronne fut remplacée, on ne sait trop pourquoi, par Saint-Jacques-le-Majeur, vers 1610.

Cretot avait beaucoup de protestans avant la révocation de l'Édit de Nantes, mais en 1685 plus de 11 familles abjurèrent les erreurs de Calvin pour embrasser la religion catholique, apostolique et romaine[1].

Le seigneur du lieu, grand Bouteiller, héréditaire de Normandie, était patron de l'église qui était renfermée dans son parc. Le plus bel ornement de cet édifice consistait jadis dans une flèche en pierre, démolie en 1773. La dévotion à Sainte-Hélène était autrefois l'objet d'un pèlerinage assez fréquenté, dont il ne restait déjà plus que le souvenir en 1785.



SAUSSEUSEMARE.

En 1278, les assises de Montivilliers adjugèrent l'église de Sausseusemare au roi de France[2] qui, sans

[1] Registres de l'état civil. — Archiv. de Goderville.

[2] Pouillé d'Eudes Rigaut. — Copie d'Ange Godin.

doute, l'aura cédée plus tard à l'abbé de Fécamp, car de temps immémorial les religieux de cette abbaye présentaient à la cure [1].

Elle leur appartenait en 1651, lorsque le vicaire de Sausseusemare leur présenta une requête pour demander qu'ils rétablissent le chanceau. « Lequel a raison de » la totale ruine de la tour et bouleversement d'icelle, » était aussi tombé en une ruine totale, à cause de » quoi le service divin ne peut être continué, les *scierges* » ne pouvant demeurer allumés ; pourquoi le Saint- » Sacrement est posé à l'église de Cretot [2] ».

C'était comme décimateurs que les religieux de Fécamp étaient tenus de réparer le chœur et chancel ; ce qu'ils firent sans doute, car la fenêtre terminale à ogive doit être de ce temps.

En 1708, l'église n'était pas encore complètement réparée, il restait la nef à plafonner et le clocher à bâtir, « lequel on estait tout prest à eslever, dit l'archidia- » cre [3]. » Une cloche était cassée, l'autre suspendue à deux arbres du cimetière [4].

En 1710, Michel Heuzé, maçon, reçut 137 livres pour l'ouvrage de maçonnerie de la tour du clocher. Charles Badais fournit 220 pieds de pierre tirés de la

1 Arch. paroissiales au presbytère.

2 Liasse de Fecamp. Carton X. Arch. départ.

3 Arch. départ. — Cartons de l'archevêché. 4 Id.

carrière de Sausseusemare. Charles Epommare, charpentier, fit le comble et le beffroy [1].

Gabriel Buret avait fondu la petite cloche, en 1701, pour 80 livres. Jacques Buret fondit la grosse, en 1711, pour 93 livres.

Cette église ne fut pas ravagée à la révolution. La nappe ne quitta jamais l'autel; aussi, les autels de pierre étaient-ils restés intacts jusqu'en 1835. Mais à cette époque on les abandonna, ainsi que l'arcade du chœur, à Danton, maçon de Goderville, qui les démolit pour les matériaux et en tira plus de 400 francs.

De toute l'église, visitée par Odon Rigaut, au XIIIe siècle, il ne reste plus que les fonds baptismaux, large cuve ronde, soutenue par quatre colonnes courtes cylindriques qui ont la physionomie romane.

Sausseusemare, sous la protection de Saint-Étienne, est appelé, par Odon [Rigaut, *Solicosa Mara*. On connaît encore dans le village, la *Mare Sausseuse*, autrefois fertile en sangsues. Le pouillé de 1738 donne 76 feux à cette paroisse, et les visites de l'archidiacre, 300 communians qui tous avaient fait leur devoir à Pâques de 1708. Il y avait 7 maisons de religionnaires. Aujourd'hui c'est une succursale de 508 ames.

---

1 Arch. de la fabrique.

ÉCRAINVILLE.

L'église d'Écrainville est romane dans sa nef et dans son clocher, mais ces deux portions ont été considérablement modifiées. Par exemple, le portail est roman et le mur du pignon est moderne. Ce qui caractérise le portail, ce sont les zigzags sous la voussure, et les chapiteaux formés de cônes et de feuillages.

La nef également est ancienne dans ses arcades, mais les murs de clôture sont modernes ; ils ont même pour fenêtres de hideuses lucarnes de grenier. Et puis toutes les arcades n'ont pas non plus été conservées dans leur type primitif. Celles du côté nord n'ont pas été retouchées, ce sont des cintres abaissés sur des colonnes courtes et cylindriques ; les chapiteaux sont des enroulements et des entrelacs : il y a aussi des cônes renversés ou alternés. Dans toute la longueur de la nef, on voit des fenestrelles rebouchées, comme à Manéglise et au Mont-aux-Malades.

Mais le côté sud de la nef a été remanié au XVI[e] siècle. On a refait toutes les ouvertures. Trouvant sans doute, les cintres trop étroits, on les a élargis en les transformant en ogives, on a diminué les piliers et uni les chapiteaux.

Le clocher a pareillement gardé deux arcades anciennes entre le chœur et la nef, mais celles des transepts

ont été refaites en ogives au XVIe siècle. Les deux chapelles des croisillons sont de ce temps.

La tour du clocher est quadrangulaire, percée de fenestrelles et couronnée de corbeaux comme celles de Criquetot-l'Esneval, d'Angerville-l'Orcher, de Bretteville-la-Chaussée, de Graville, etc.

Il est difficile de dire si cette église appartient au XIe ou au XIIe siècle, car si les fenestrelles de la nef indiquent une époque avancée, les chapiteaux des colonnes sont bien barbares.

Le chœur, en brique rouge, a été construit en 1780 par les soins de M. l'abbé Gacquerel, curé décimateur du lieu. Les dîmes d'Écrainville montaient, dit-on, à 18,000 livres chaque année. Le plafond, les corniches et les fenêtres en pierre blanche furent faites par un maçon nommé Lapierre. Le calcaire était tiré des carrières d'Auberville-la-Renault.

Ecrainville, à la présentation de son seigneur, avait 110 paroissiens en 1275, 117 feux en 1738. Maintenant, c'est une succursale de 1,169 habitants, avec la réunion de Tennemare.

L'ancienne église de Tennemare, dédiée à Saint-Nicolas, a été vendue 700 francs en 1839 au nommé Malétras, maçon de Vergetot, qui l'a démolie. Au temps d'Odon Rigaut elle possédait 20 paroissiens et 24 feux en 1738. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un hameau d'Écrainville.

BRETTEVILLE-LA-CHAUSSÉE.

L'église de Bretteville est une des plus belles et des plus intéressantes du doyenné de Goderville. Trois âges y sont bien distincts et bien caractérisés : le clocher, XI[e] siècle ; le chœur, XIII[e] ; la nef, XVI[e].

Les arcades de la nef sont semblables à celles de Criquetot-l'Esneval de 1535.

Le clocher, entre le chœur et la nef, est une tour carrée absolument comme à Écrainville, à Criquetot, à Virville, à Houquetot, etc. Des corbeaux à têtes grimaçantes forment la corniche. Des cintres très abaissés écrasent l'église sous cette tour.

Le chœur est un bel échantillon du XIII[e] siècle. L'appareil est en bizet, mais les fenêtres sont en pierre. La corniche est faite avec des consoles plates et unies qui descendent en dents de loup. Au chevet est une fenêtre terminale. On remarque surtout dans ce chœur deux fenêtres à double lancette, avec une rose unie au haut. Dans les roses sont des écussons coloriés du XVI[e] siècle.

Les fenêtres sont ornées de tores. Les arceaux des voûtes sont supportés par des colonnettes à chapiteaux de cornes.

Dans le chœur, au côté de l'épitre, est une charmante piscine, selon les prescriptions lithurgiques de

Pierre de Collemieu. Elle est cachée derrière une boiserie qui ne l'a pas préservée des mutilations.

Dans la chapelle de Saint-François de Sales, bâtie en 1721, par M. de Mahiel, est une grande pierre sur laquelle sont gravés un homme et une femme, couchés mains jointes, avec cette inscription :

Soubs cette pierre reposent les corps de Louis de Grainville, escuyer sieur d'Estanville, capitaine enseigne d'une compagnie entretenue pour le service de Sa Majesté, lequel décéda le 26 septembre 1631, et demoiselle Anne de la Gandille, sa femme, laquelle décéda.......

Dans le cimetière est la tombe de dom Fortier, dernier sous-prieur de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, mort curé de Bretteville, en 1842. En 1793, Bretteville envoya au district 6 livres d'argenterie, provenant de son église, changée en Temple de la Raison.

Bretteville, au XIIIe siècle, avait 240 paroissiens; 156 feux, en 1738; et aujourd'hui, c'est une succursale de 1,095 habitants.



GRAINVILLE-L'ALOUETTE

Cette ancienne église était située sur un tertre naturel, sur lequel la rivière d'Étretat prenait sa source. A quelque

distance de là, est le fameux moulin à l'eau qu'une bohémienne arrêta en faisant disparaître la rivière. Cet événement dût avoir lieu vers la fin du XVII[e] siècle. [1].

En 1831, elle tombait en ruines ; alors la fabrique de l'église de Bretteville la vendit 1,187 francs à la famille de Trébons qui la démolit en 1835. Elle expiait ainsi la profanation qu'elle avait subie le 26 ventôse, an II, quand elle fut convertie en Temple de la Raison [2].

La cloche et le baptistère furent seuls conservés : on les transporta dans l'église d'Imoville. Le pied du baptistère est sculpté dans le style de la renaissance. Sur chaque pan figure un personnage grotesque et souvent obscène. Trois sont nus et le quatrième qui est habillé n'en vaut guères mieux ; le cinquième joue de la flûte ; le sixième du tambour ; le septième de la trompette et le huitième du chalumeau.

[1] Voici comment cette histoire est racontée par la tradition du pays :

« Une bohémienne était en voyage, cherchant sa vie, et portant son enfant sur son dos. Un soir, elle vient frapper à la porte du moulin que la rivière faisait marcher, à deux pas de sa source, demandant du pain pour manger et de la paille pour dormir dessus. Le meûnier, homme dur et cruel, l'écoute sans pitié, et la chasse hors de sa maison. « Malheureux, dit la fée aux doigts puissants, tu t'en repentiras ! » En effet, pendant la nuit, son moulin avait cessé de tourner, la rivière avait disparu sous terre. Grande leçon pour ceux qui chassent loin de leur maison les pèlerins et les étrangers !

[2] Arch. départ. district de Montivilliers.

C'est sur Grainville-l'Allouette, qu'est la fameuse *Terre à Pots*, où l'on a trouvé un si grand nombre d'urnes romaines en 1755 et en 1756.

Grainville, appelé la *Louel* au XIIIe siècle, à cause de son seigneur, possédait allors 30 paroissiens et 49 feux en 1738. C'est aujourd'hui avec Imoville une commune de 412 habitans, annexée à Bretteville.



IMOVILLE.

L'église d'Imoville, dédiée à Saint-Vigor et à la Sainte-Vierge, a été construite en 1774, comme on peut le lire sur le fronton même du portail. Jean Ferry, maçon de Bretteville, en a été l'architecte. La pierre fut tirée de la carrière du *Moulin rouge*, appartenant aujourd'hui à M. Léons de Trébons. La contre-table en bois, avec colonnes corinthiennes, me paraît plus ancienne que l'église. Deux cloches sont renfermées dans le petit clocher d'ardoise placé sur le portail. Des écussons et une bande armoriée se voient sur les murs. La révolution a épargné la litre seigneuriale, mais elle a volé à l'église six livres d'argenterie.

Les abbés de Saint-Ouen présentaient à la cure qui

comptait 17 paroissiens au XIIIe siècle, et pareillement 17 feux au XVIIIe. Il serait difficile d'être plus stationnaire.



AUBERVILLE-LA-RENAULT.

Le roi présentait à la cure d'Auberville-la-Renault. Toutefois l'église actuelle n'est rien moins qu'une magnificence royale.

Le clocher, sur le portail, est un corps-carré en pierre blanche, surmonté d'une flèche aussi en pierre et de forme octogone. Je le crois du XVIIe siècle. La nef presque moderne à force de remaniements, conserve encore dans ses murs des restes du XIIIe siècle. Il y a aussi quelques pierres tuffeuses qui peuvent dater de cette époque.

Le chœur, qui a des voûtes et deux jolies fenêtres flamboyantes, doit appartenir à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle. On voit au dehors de l'église des armoiries, et au dedans une double bande noire entourait l'église.

Auberville, sous l'invocation de Sainte-Hélène, possédait 70 paroissiens au XIIIe siècle, 49 feux au XVIIIe et aujourd'hui c'est une succursale de 363 habitans.



MENTHEVILLE.

Le clocher, sur portail, est comme à Auberville une tour carrée, surmontée d'une flèche octogone en pierre blanche que l'on dit provenir des carrières de Pétreval. Je crois ce clocher du XVII[e] siècle, comme ceux d'Auberville, d'Annouville et d'Angerville-Bailleul.

Mentheville possédait 15 paroissiens en 1275, 43 feux en 1738, 160 communians en 1788 qui tous avaient fait leurs pâques [1].

C'est aujourd'hui une chapelle communale de 329 habitans sous la protection de Notre-Dame.



ANGERVILLE-BAILLEUL.

Le clocher, sur portail, est un corps-carré et une pyramide octogone en pierre blanche, comme à Auberville-la-Renault, à Mentheville, à Annouville, à Senneville-sur-Mer et à Tocqueville. Toutes ces flèches, l'orgueil de nos campagnes, ont été élevées au XVII[e] siècle.

1 Les seigneurs étaient patrons. En 1708, c'étaient MM. de Bucaille et de Bailleul alternativement. — Arch. départ.

La nef et le chœur sont en silex des derniers temps. Pourtant, au côté méridional du chœur, on voit une belle fenêtre du XIII[e] siècle. Elle a trois compartimens et le remplissage est formé avec des quatre-feuilles.

Une bande armoriée règne au dedans et au dehors, symbole de la juridiction patronale des seigneurs. Dans la nef on voit, sur un reste de vitrail, un Saint-Jean-Baptiste avec son agneau, et au bas le châtelain et la châtelaine agenouillés pour faire l'offrande de leur vitrail 1615.

Sur la même fenêtre est posé un père éternel, en albâtre, qui tient dans ses bras une croix où est attaché son fils. Cette image de la Trinité provient de l'abbaye de Fécamp où elle est commune.

Dans cette église on trouve un grand nombre d'objets venant des églises supprimées de la ville de Fécamp. Ils ont été apportés en 1791 par un moine de Fécamp, nommé Ingout, qui fut élu curé constitutionnel d'Angerville.

On lui doit la contre-table en bois, scupltée dans le style du XVII[e] siècle, qui vient de Saint-Fromond; deux tabernacles en bois de la même église ; le maître autel en chêne et une table de communion en fer.

Dans le chœur est une grande dalle de marbre noir, qui recouvre le caveau sépulcral des seigneurs d'Angerville. Le caveau fut violé à l'époque de la révolution. Le 15 octobre 1793, on en tira cinq cercueils en plomb, pesant environ 1,200 livres qui furent envoyés au district de Brutus-Villers. Aux quatre coins de la pierre tombale,

on voit les armoiries des Bailleul et au milieu cette inscription :

Tombeau de Messieurs de Bailleul, Seigneurs et Patrons de cette paroisse. Priez pour eux.

Cette dalle moderne remplace une ancienne tombe en marbre noir chargée d'inscriptions que l'on fit disparaître en 1792.

Les châtelains de Bailleul avaient donné à l'église un chapier sur lequel on voit des restes de peintures. On y reconnaît la foi, l'espérance et la charité, Saint-Augustin, Saint-Ambroise , Sanctus Petrus penitens, Saint-Jean écrivant son apocalypse et les douze apôtres avec l'article du symbole qui leur est attribué. Il ne reste plus que Saint-Jean avec cet article : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, nay de la vierge Marie » ; Saint-Jacques-le-Mineur : « Il est monté au ciel où il est assis à la droite de Dieu le père tout puissant; » Saint-Barthélemy : « Je crois au Saint-Esprit; » Saint-Mathieu : « La Sainte Église catholique, la communion des Saints ; » Saint-Simon : « La rémission des péchés ; » Saint Jude : « La résurrection de la chair ; » Saint-Mathias : « La vie éternelle ainsi soit-il. »

Angerville, dédié à Saint-Médard, possédait 30 paroissiens au XIII[e] siècle, 33 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 343 habitans.

GONFREVILLE-CAILLOT.

Le clocher qui était autrefois entre le chœur et la nef, est aujourd'hui au bas de l'église. C'est un corps-carré en pierre blanche du XVIIIe siècle. La nef, en silex, est de 1777. Le chœur, en pierre, avec ses fenêtres, me paraît du XVIIe siècle.

La chapelle de la Sainte-Vierge porte, sur une poutre, le millésime de 1677, et sur les réparations du pignon celui de 1714.

Des armoiries tapissent l'église au dedans et au dehors. Une d'elles porte sur champ d'or deux lions de gueule.

D'ans l'église est un porte-christ en fer et dans le cimetière une croix du même métal qui a, dit-on, été faite pour rien. Le prix de l'adjudication étant tombé trop bas, un forgeron du pays demanda le travail pour l'honneur.

Sur la cloche, on lit l'inscription suivante :

J'ai été donnée, en 1636, par M. Godouville, ancien curé de ce lieu, refondue en 1740 et augmentée par discrète personne maître Louis Mathieu Séhier, curé de cette paroisse, lequel m'a bénite et nommée Louise-Geneviève, conjointement avec noble dame Geneviève Louvel de la Tour, épouse de feu M. Legrand de Vitanval, seigneur et Patron de Saint-Denis, chef de Caux, petit Bose et autres lieux.

Les fonds baptismaux sont du XIIIe siècle. Quatre colonnettes à chapiteaux de cornes supportent une cuve

carrés sur laquelle sont inscrustés der trèfles et des ogives.

Gonfreville avait 30 paroissiens en 1275, 43 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une succursale de 319 ames.



SAINT-MACLOU-LA-BRIÈRE.

L'ancienne église paroissiale était dans un endroit appelé *la Pointe*, d'autres disent à *la Vallette*; mais tout le monde est d'accord pour affirmer que sa position est changée.

L'église actuelle est toute moderne. La nef et le chœur en silex et en pierre sont du XVIIIe siècle. Il y avait autrefois des écussons sculptés que la révolution a effacés. Le clocher, sur le portail, est un corps-carré en brique et en silex, construit de 1760 à 1770, par le nommé Desmares, maître maçon. Une flèche d'ardoise le surmonte. La cloche, du poids de 1,000 livres, appelée MARIE-LOUISE, a été fondue en 1822, par Limaux et Mahuet, fondeurs.

La contre-table en bois, est du commencement du XVIIe siècle. Dans le chœur est une pierre tombale du dernier siècle sur laquelle on lit :

Cy gist le corps de feu Philippe de Mesniel, vivant écuyer, seigneur de Saint-Vaast, de la Brière, etc., 1646.

Les anciennes stalles de l'église sont assez bien travaillées, mais le meilleur ouvrage en sculpture consiste dans deux confessionnaux en chêne sur la porte desquels figurent les balances de la justice. A l'autel des fonts est également un morceau de sculpture représentant la bénédiction des enfans par le Sauveur, ce morceau est fort joli. C'est dans l'église de Saint-Maclou-la-Brière, s'il faut en croire de vieilles chroniques, qu'eut lieu, en 990, le changement du vin en sang, pendant la messe du prêtre Isaac.

En 1151, Henri II, roi d'Angleterre, confirma la donation que Guillaume de Bréauté et Guillaume son fils avaient faite de l'église de Saint-Maclou, au prieuré de Saint-Laurent-en-Lions; aussi, toujours ce monastère posséda-t-il cette cure jusqu'à la révolution. C'était même un bénéfice régulier auquel on nommait un des chanoines de la maison. Dans le cimetière on voit encore la pierre tombale de :

Dom Jean-Legentil, chanoine régulier de Saint-Laurent-en-Lions, prieur, curé de cette paroisse, décédé le 12 juin 1705.

Il fut inhumé par le prieur du Val-aux-Grais.

Saint-Maclou-la-Brière, anciennement de la Bruyère, possédait 57 feux au XVIII[e] siècle; aujourd'hui, c'est une commune de 541 habitans, érigée en succursale, le 17 janvier 1845.

Cette paroisse se montra très ardente à la révolu-

tion. Elle prit le nom de *Commune de l'Unité*, mais cette unité ne se manifesta que pour le mal, car en 93, on descendit les deux cloches et l'on donna 20 livres à Mauger pour retirer les *crouaix de dessus le clocher, au bout de l'église et sur la tourelle des fonts*. Le 17 prairial an II, on payait 15 livres à Vinvard, peintre de Bolbec, *pour avoir fait l'inscription dictée par la Convention nationale, pour mettre au-dessus de la porte du temple de l'Être Suprême*[1].



ANNOUVILLE-VILMÉNIL.

Le clocher d'Annouville, corps-carré en pierre, est, ainsi que la pyramide blanche qui le surmonte, du milieu du XVII[e] siècle. Toutefois, je crois le portail du XVI[e]. On y voit cette inscription :

INRI (Jesus nazarenus rex Judœorum.)

La nef est en pierre et en silex modernes. Dans le chœur, il y a des modifications d'une date récente ;

[1] Archiv. départ. — District de Montivilliers.

cependant, j'ai cru remarquer le XVIe siècle dans la fenêtre terminale, et le XIIIe dans quelques fragmens de mur.

Au milieu du chœur est une grande pierre tombale du XVIe siècle, sur laquelle sont gravés un homme et une femme. Autour d'eux est une inscription, presque effacée, sur laquelle nous avons cru lire :

Cy gist noble homme Robert de Canval en son vivant seigneur dudit..... Annouville, Fréauville et Contremoulins lequel décéda....

Une bande armoriée entoure l'église dédiée à Saint-Germain-d'Auxerre. Annouville, sous le patronage des archevêques de Rouen, possédait 80 paroissiens au XIIIe siècle, 38 feux au XVIIIe. C'est aujourd'hui une commune de 381 habitans, annexée à Angerville-Bailleul.

L'église de Vilménil fut démolie vers 1834; elle avait été vendue avec le cimetière à M. Dupuis, cultivateur de ce village.



TOCQUEVILLE-LES-MURS.

On entre dans l'église par une porte placée au côté méridional, et ornée dans le style de la renaissance. Le clocher est une tour carrée, surmontée d'une flèche

en pierre de la fin du XVI[e] siècle, ou du commencement du XVII[e]. Sur une des tourelles on lit :

Jehan Delafosse, mesureur de terre et trésorier de céans pour ce temps..... N. 16...

C'est sans doute le nom de celui qui présida à la construction de la pyramide.

La nef est en pierre et paraît être du même temps que le clocher. Une arcade ornée de médaillons, renfermant des fleurs et des instruments de la passion, la sépare du chœur.

Le chœur est voûté; ses cintres et ses contreforts tuffeux nous le font reporter au XII[e] siècle.

La chapelle de la Sainte-Vierge, restaurée en 1727, possède des débris de vitraux. L'église garde encore sur ses murs des croix de consécration. La sacristie a été faite en 1832.

L'abbé Jean Papillaut, curé de cette paroisse en 1729, donna le maître-autel, le lambris, les stalles et la chaire. De tout ceci il ne reste plus que la chaire en bois de chêne et le tabernable qui a été rendu par un médecin.

L'ange qui se voit encore à la contre-table actuelle, a été donné avec la couronne par l'abbé Isaac Papillaut qui devint chanoine de Rouen en 1758[1]. Ce

[1] Isaac Papillaut naquit à Rouen, paroisse Saint-Étienne-des-Tonneliers, le 19 octobre 1723. Nommé curé de Tocqueville-les-Murs,

fut alors qu'il fit don à l'église de Tocqueville de deux reliquaires en bois renfermant les ossemens de Saint-Just, tirés d'une châsse de la cathédrale dont il était grand pénitencier.

La cloche de Tocqueville porte l'inscription suivante :

1742, Jean Papillaut, bachelier en théologie de la faculté de Paris, curé de ce lieu, j'ai été nommée GERMAINE par Estienne Hove, vicaire ; Pierre Maitral m'a faite.

L'église de Saint-Germain-de-Tocqueville appartenait

en 1752 ; il fut installé chanoine de Rouen le 14 juillet 1758. Peu de temps après, il devint grand pénitencier. Il refusa le serment en 1791, et resta prêtre caché dans la ville de Rouen à laquelle il rendit de grands services pendant toute la révolution ; il était presque le seul représentant de l'autorité légitime. En 1800, après la mort du cardinal de la Rochefoucault, il fut élu vicaire général capitulaire par les débris de ce puissant chapitre de Rouen, naguère composé de 52 chanoines et maintenant réduit à cinq ou six membres, reste de l'exil et des persécutions. On lui donna pour collègues, MM. Malleux et de Saint-Gervais. Il refusa d'assister au concile métropolitain, tenu dans la cathédrale de Rouen par l'évêque constitutionnel Leblanc de Beaulieu. Pendant les années 1800, et 1801, il signa plusieurs mandemens adressés au clergé et aux fidèles du diocèse. Il se montra surtout très actif contre le schisme tenté par l'abbé Clément, au nom de l'évêque de Séez. M. Cambacérès lui conserva tous ses titres et fonctions de chanoine, et de vicaire général jusqu'à sa mort, arrivée le 27 décembre 1810. Ce vénérable confesseur de la foi, décéda à Rouen, rue Saint-Romain, 49, à l'âge de 87 ans. Sa vie fut longue et bien remplie. Son souvenir est en bénédiction.

à l'abbaye de Fécamp, suivant les pouillés de 1648 et de 1738.

Cependant, en 1574 et en 1608, le seigneur du lieu prétendit au droit de patronage dont il fut débouté. En 1738, on y comptait 33 feux ; en 1820, 228 habitans. C'est aujourd'hui une succursale de 663 habitans avec la réunion de Bénarville.



BÉNARVILLE.

Cette ancienne paroisse est appelée par Duplessis *Bagnerville*, et par le pouillé de 1738 *Baignerville*. Cependant, dès le XIII[e] siècle Eudes Rigaut l'appelle *Bernarville*. Dès ce temps le seigneur du lieu nommait à la cure. Mathieu d'Abbetot, écuyer, y présenta le prêtre Regnault qui fut accepté par l'archevêque Rigaut. Le nombre des paroissiens était alors de 34 ; celui des feux était de 36 en 1704. Il était monté jusqu'à 100 en 1820, et, lorsque Bénarville fut réuni à Tocqueville-les-Murs, le nombre des habitans était de 360.

Depuis ce temps, l'église à peu près abandonnée, offre l'image de la désolation. La contre-table montre encore les deux vieilles statues des saints patrons, Saint-

Germain et Saint-Nicolas, en costume d'évêques du XVIe siècle.

On remarque dans les murs de cette église quelques restes de l'ancienne structure, mais les remaniemens des derniers âges ont tout défiguré. Il ne reste plus qu'une piscine du XIIIe siècle, et dans le pignon de l'ouest, la place de l'ancienne tinterelle.

La cloche actuelle a été bénite en 1748, elle vient de Sainte-Croix-de-Fécamp. Elle eut pour parrain Marie Gruchet, conseiller du roi et maire de la ville.

Devant le portail est la pierre sous laquelle repose le dernier curé de ce village, Claude-Justin Martel, ancien bénédictin, mort en 1824. Il consolait ses pauvres ouailles par son désintéressement et sa charité.



VATTETOT-SOUS-BEAUMONT.

Ce lieu s'appelait anciennement Beaumont-sur-Vattetot. Eudes Rigaut l'appelle *Watteville-Wattetot*. La Sainte-Vierge en fut toujours patronne, car dans le pays on disait : *Sainte-Marie-de-Vattetot*.

La nef de l'église est en pierre blanche tirée, dit-on, de la même carrière que le chœur de Manneville-la-Goupil. Nous attribuons cette construction au

XVIIe siècle. Le portail a des pilastres doriques. Des bossets du temps supportent le berceau, quelques-uns représentent les apôtres Saint-Pierre, Saint-Andrieu, Saint-Jacques-le-Mineur, Saint-Barthélemy, Saint-Jacques-le-Majeur et Saint-Mathieu. Les autres ont été mutilés en 1731.

Le chœur, quoique modernisé en grande partie, conserve encore des traces du XIIIe siècle, surtout dans la belle fenêtre rebouchée qui le termine. Le berceau du chœur a été fait en 1641. Le maître-autel et le tabernacle en bois sont de la fin du siècle dernier. Ils furent faits, ainsi que la niche fleurdelisée, par un nommé Prempain, menuisier-sculpteur, mort à Saint-Gilles-de-la-Neuville. Ce malheureux artiste travaillait à la journée chez M. l'abbé Grenet, curé de la paroisse, lequel le nourrissait habituellement. Ce digne ecclésiastique avait donné lui-même les dessins de toutes ces sculptures qui font honneur à son goût.

Ce fut l'abbé Grenet qui, dit-on, fit placer le clocher sur le portail; la cloche, fondue par Cartenet en 1823, a été cassée de nouveau en 1844.

Le plus vieux morceau de l'église, ce sont les fonts baptismaux. La cuve en pierre est supportée par quatre faisceaux de colonnettes à chapiteaux de feuillages. Ils sont ornés de têtes grimaçantes du XIIe siècle.

Vattetot-sous-Beaumont, couvert d'armoiries, était, dans ces derniers temps, à la présentation de ses sei-

gneurs. Il paraît qu'autrefois il appartenait aux archevêques de Rouen. Au XIIIe siècle, il possédait 100 paroissiens; au XVIIIe, 87 feux; et aujourd'hui, c'est une succursale de 572 habitans.



MIRVILLE.

Mirville avait une ancienne église située dans des terres cultivées aujourd'hui par M. Gervais. On appelle encore ce lieu le *Vieux Cimetière*. et quand on y laboure, on y rencontre les fondemens de l'édifice disparu.

On prétend que l'église actuelle n'était autrefois que la chapelle du château; c'est qu'en effet elle est située auprès, tout à côté d'une motte de vallée et d'une fontaine où l'on a trouvé beaucoup de latones et de statuettes romaines.

La nef, en silex, est d'une construction moderne, excepté le portail, où l'on trouve une assez jolie fenêtre du XVIe siècle. Mais le chœur renferme des caractères du XIIIe siècle dans les contre-forts et dans les fenêtres. On voit au chevet deux ogives rebouchées, des premiers temps. Dans le haut du pignon on a placé un bas-relief en pierre, représentant Jésus en croix.

Au côté Sud du chancel, est incrusté dans le mur

un cintre tuffeux qui recouvre une pierre tombale, sur laquelle est une croix dans le style du XIIe siècle. Nous penserions volontiers que c'est là le fondateur de l'église qui, par piété, a voulu être inhumé sous la gouttière. Ce fut la pensée des deux Richard, restaurateurs de l'abbaye de Fécamp.

Le clocher est une petite flèche d'ardoise sur le portail. La cloche qu'il renferme porte cette inscription :

L'an 1735 j'ai été bénite par noble et discrète personne M. Louis Duval, prêtre, curé de ce lieu et nommée JACQUELINE-LOUISE par M. Olivier Chardon, chevalier seigneur et patron de Saint-Jean-du-Theines, de Pierrefiques, du Parc-d'Ancxtot, du Saint-Sépulcre-de-Caudebec, de Filières et autres lieux, et par noble dame Louise-Catherine Chardon, femme de Messire Jacques-François Eudes, chevalier, seigneur patron de Mirville, Sotteville, etc.

La première chose qui frappe en entrant dans cette église, c'est le baptistère en pierre au pied duquel on lit l'inscription suivante :

L'an mil V^e XXX ceste ✝ fut donnée par noble homme Guillaume L... (et) demoyselle Loyse de Clercy sa femme. Priez Dieu pour eux et leurs amis trépassés.

Il est probable que cette inscription provient d'une croix détruite, car elle paraît plus ancienne que la cuve baptismale.

Vers 1750 on démolit les autels de pierre de la

Sainte-Vierge, de Saint-Cosme et de Saint-Damien. M. de Catteville, seigneur du lieu, en prit les plus belles dalles [1]. Ce fut à cette époque que l'on fit la contre-table en chêne du maître-autel qui pourrait bien être l'œuvre de Marmion, menuisier. Le tabernacle en bois est fort joli.

Les patrons de l'église sont Saint-Quentin, Saint-Cosme et Saint-Damien, dont les statuettes sont habillées en costume de professeurs de la faculté de médecine.

Mirville, anciennement Milleville, possédait 70 paroissiens au XIII[e] siècle; 45 feux au XVIII[e]; aujourd'hui c'est une commune de 342 habitans, annexée à Vattetot-sous-Beaumont.



BORNAMBUSC.

La nef de cette église au côté Nord est en pierre blanche, avec contre-forts en ogives flamboyantes du XVI[e] siècle. C'est sans doute le commencement d'une église qui n'a pas été continuée.

Le chœur, quoique moderne en partie, conserve

[1] Archives de l'église de Mirville.

quelques caractères du XIII[e] siècle. La sacristie est de 1780.

Dans le chœur sont deux pierres tombales couvertes d'incrustations, mais dont la légende a été mutilée. L'une est du XIV[e] siècle, l'autre du XVI[e] siècle. Elles doivent recouvrir les cendres de chevaliers.

Dans le cimetière existait, en 1835, une assez jolie croix en pierre, portant le millésime de 1606. D'un côté était le Sauveur crucifié, de l'autre la Sainte-Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle a disparu et nous ne savons trop pourquoi.

On lit sur une pierre tombale l'inscription suivante :

Cy gist le comte d'Harnois de Blenques, contre-amiral de la marine royale, chevalier de Saint-Louis, décoré de l'aigle de Cincinnatus, décédé à Bornambusc, le 30 8[bre] 1817.

Saint-Laurent de Bornambusc était à la présentation du prieur de l'Isle-Dieu[1], à qui il fut donné par Andoulf de Brachy, et confirmé par l'archevêque Gauthier[2]. Au XIII[e] siècle il possédait 60 paroissiens[3]; 46 feux en 1738 et aujourd'hui c'est une chapelle communale de 308 habitans.

1 Neustria pia:—Insula Dei.—Arch. de l'Ile-Dieu, chez M. Quesnel, à Auzouville. 2 Id. ibid.

3 Pouillé d'Eudes Rigaut, arch. départ.

BRÉAUTÉ.

Les murailles de la nef sont d'une épaisseur extraordinaire. Les fenêtres ont été refaites, mais les contreforts sont de l'âge primitif, que je crois être le XIe ou le XIIe siècle. Le portail est la pièce la plus caractéristique du monument, c'est une archivolte ornée de dents de scie et de zig-zags simples, supportée par des colonnes dont les chapiteaux sont formés avec des coffins ou des cônes renversés. Le tympan, qui est sous le cintre, est orné de figures d'animaux en relief.

Le chœur, terminé en abside, doit remonter à l'époque de la transition. Par sa forme circulaire, il appartient à l'architecture romane et par ses arcs entiers-point, il appartient à la naissance du style ogival.

Le clocher sépare le chœur et la nef. La base est ancienne, car les deux arcades intérieures sont des cintres romans. Mais la partie supérieure est un corps-carré en pierre du XVIIe siècle. La révolution enleva à cette église 39 livres de cuivre, 15 livres de plomb et 292 livres de fer. Cependant, malgré ce pillage, elle est bien tenue et son mobilier est un des meilleurs. Nous citerons les deux contre-tables des petits autels, de la fin du XVIIe siècle; la contre-table en bois du maître-autel, du XVIIIe siècle, avec un bon tableau d'Assomption; la chaire et les stalles, pour le placement desquelles

on a malheureusement rasé les colonnettes du chœur. Les fonts baptismaux de l'église ont été également mutilés, quatre colonnettes supportaient le baptistère, on n'a laissé subsister que les troncs.

Saint-Georges de Bréauté, à la présentation du prieur de Saint-Lô de Rouen, possédait 180 paroissiens au temps d'Eudes Rigaut. On y comptait 137 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,289 habitans.

Autour de l'église de Bréauté ont été inhumés et déposés dans un caveau sépulcral, deux personnages célèbres de ces derniers temps. Le premier est Madame Delambre, épouse du célèbre astronome de ce nom, décédée dans son château de Bréauté; le second est Arnault, secrétaire de l'académie française et l'une des gloires de la littérature impériale. Il était venu dans ce village chercher un peu de repos nécessaire à sa santé; il y trouva le repos éternel.

Sur Bréauté était l'ancienne paroisse du Herteley, dont l'église en pierre a été vendue et démolie en 1829.

L'église de Bréauté nous rappelle un des prodiges les plus touchans que nous aient conservés les annales du moyen-âge : nous voulons parler du fameux *Miracle des Roses*, attribué à Sainte-Elisabeth de Hongrie, et que nos traditions locales revendiquent en faveur de Clémence de Bréauté. Cette noble demoiselle, héritière d'une famille illustre, avait renoncé aux joies et aux espérances de ce monde pour ne s'occuper plus que du

soin des misères humaines. Poussée par une piété fervente et véritablement angélique, elle avait quitté le château de son père pour s'ensevelir dans une humble et dégoûtante ladrerie, appelée alors la *Madeleine de Clémencée*, aujourd'hui *Climachi* près Saint-Valery-en-Caux. Là, elle se fit la servante des pauvres les plus abandonnés, y consacra ses jours et y trouva son tombeau. On trouve encore à côté des débris de la chapelle, l'humble pierre qui recouvre ses restes vénérés, toujours entourés de la piété des peuples. Chose étonnante ! la révolution qui a dévoré le sépulcre orgueilleux des hauts barons de cette famille, a épargné l'humble pierre de la pauvre sœur hospitalière !

Vouée dès son enfance au service des pauvres et des malheureux, elle avait un jour rempli son tablier de pain, de viande et de provisions prises dans les buffets du château de Néville. Comme elle courait les porter à ses chers malades, elle rencontra sur son chemin son père qui, se doutant du message, voulut jouir un moment de sa surprise. Il l'arrêta dans sa course et lui dit, d'un air dur : « Que portez-vous là, ma fille ? » Mon père, ce sont des fleurs, » répondit la pieuse infirmière, avertie sans doute par une voix intérieure du prodige qui s'opérait en elle. Ce disant, elle ouvrit son tablier, et les plus belles roses apparurent aux yeux du baron émerveillé.



MANNEVILLE-LA-GOUPIL.

Le chœur de Manneville, tout en pierre blanche, est une assez belle construction du XVI[e] siècle. Les voûtes ont de la grandeur, et les fenêtres, avec leurs flammes et leurs cœurs allongés, sont remarquables.

Une chapelle seigneuriale de la fin du XVI[e] siècle sert de sacristie. On y voit une piscine de cette époque. Dans le chœur reste encore un fragment de vitrail sur lequel est un homme à genoux, vêtu d'une robe rouge traînante et d'un surtout gris. Au bas on lit : .

(Ignorantias) meas ne memineris Domine. Psal.

Est-ce un pécheur pénitent qui fait offrande de ce vitrail ?

La pierre blanche du chœur a été prise, suivant la tradition, dans une fosse qui est sur le bord du chemin de Goderville.

On prétend aussi que la nef était autrefois aussi belle et aussi élevée que le chœur, mais on assure qu'elle a été ruinée par la foudre ainsi que le clocher. Longtemps on est resté sans rien construire, si bien que les ronces et les épines croissaient sur les ruines amoncelées par l'incendie. Mais en 1770 on se décida à édifier la nef et le clocher sur le portail, la pierre en fut prise à la marnière du hameau d'Ecosse.

Le nommé Dumesnil, de Saint-Romain-de-Colboc, en fut le maçon et le nommé Lachèvre, de Houquetot, en fut le charpentier : ils travaillèrent sous les ordres de M. l'abbé Malandain, curé de la paroisse, qui s'était rendu adjudicataire de l'entreprise.

Cet abbé Malandain qui avait passé toute sa vie sacerdotale à Manneville, ne put cependant trouver son tombeau dans l'église qu'il avait bâtie, ni reposer au milieu du troupeau qu'il avait tant aimé! exilé pour la foi, en 1791, il mourut en Angleterre, en 1799, à l'âge de 77 ans.

Le clocher qui est un corps-carré en brique, surmonté d'une flèche d'ardoise, ne reçut sa croix qu'en 1786. Jean Lavenu, maréchal à Cuverville, la fit pour 201 livres. Elle fut frappée par le tonnerre en 1838, mais déjà la foudre révolutionnaire l'avait atteinte en 1793 : Jean Fauvel l'abattit pour 16 livres et en retira les fleurs de lys; Allais, charpentier, descendit deux cloches, démolit la croix du cimetière, renversa les images du grand portail et effaça la ceinture seigneuriale [1]. L'église, à cette époque, fut entièrement dépouillée, elle servit de club et de fabrique de salpêtre.

L'ancienne église, suivant la tradition, était située au hameau d'Écosse, à un kilomètre de l'église actuelle, dans un champ appartenant à M. Lecaron, de Saint-

1 Archiv. départ. — District de Montivilliers.

Jean-de-la-Neuville; il y a 60 ans, quand on cultiva ce terrain, on y trouva encore de fortes murailles; au milieu du carrefour se voyait encore le piédestal de la croix du cimetière. Les actes de 1700 mentionnent plusieurs inhumations faites dans l'ancienne église.

Près de là aussi était l'ancien presbytère qui fut démoli en 1832. C'était une vieille maison en bois, du XVe siècle, toute couverte de statuettes et de moulures; sur une des portes on lisait :

Curatus de Sanctâ Margaretâ. XVIe jour de juiet MIVe XXXII.

Notre-Dame-de-Manneville-la-Goupil fut toujours à la présentation des seigneurs, dont la litre entoure encore l'église. Au mois d'octobre 1375, Guillaume Martel, sire de Bacqueville, nomma à la cure de Manneville-la-Goupil, après la démission que venait d'en faire Guillaume d'Étoutteville, évêque d'Evreux, qui en était curé. Ce seigneur dit dans sa lettre qu'il avait le droit de patronage; le chapitre de Rouen, celui de présentation; et l'archevêque, la collation [1]. Comme cette jurisprudence si compliquée est aujourd'hui loin de nos mœurs!

Manneville possédait 100 paroissiens en 1275; 35 feux en 1738. A présent c'est une succursale de 859 habitans.



[1] Duplessis, t. 1er.

VIRVILLE.

Cette église, une des mieux conservées avec sa pureté primitive, remonte tout entière au XIe et au XIIe siècle. L'appareil est presque généralement en pierre tuffeuse, excepté dans le côté Sud de la nef, où il entre quelques silex qui me paraissent anciens. Le côté Nord a été retouché récemment. Toutefois l'un des murs est couronné avec de curieux modillons à têtes grimaçantes. Les fenêtres de cette nef sont d'étroites lancettes en pierre tuffeuse, ce qui me fait croire que ce morceau appartient à la transition du XIIe siècle.

Le clocher et le chœur sont d'un roman plus pur et plus ancien. Les quatre pans de la tour sont percés de doubles fenêtres accolées l'une à l'autre. Les modillons sont des têtes grimaçantes, des têtes plates et des têtes d'animaux.

On remarque, entre le clocher et la nef, une pierre sculptée qui présente un type bizantin. Au bas de la tour est un cintre orné de billettes.

A l'intérieur, les voûtes sont sans arceaux, et elles ont encore conservé toute la rudesse de leurs formes primitives.

Le chœur, également du XIe siècle, est terminé par une abside circulaire en pierre tuffeuse. Au fond de l'abside est une fenêtre cintrée et de simples pierres taillées en creux forment la corniche.

Le premier aspect de cette église est très sévère, mais les cintres et les colonnettes du clocher lui rendent beaucoup de grâce.

Placée sous la dépendance des comtes de Tancarville, cette église, dédiée à Saint-Aubin, possédait 40 paroissiens, en 1275 ; 34 feux, en 1738 et elle est maintenant une annexe de 297 ames, réunie à Graimbouville.



HOUQUETOT.

L'église de Houquetot a la plus grande analogie avec celle de Virville. Elle est toute romane et presque entièrement bâtie en pierre tuffeuse. Or, nous croyons que l'usage de la pierre tuffeuse, dans les églises de l'arrondissement du Havre, a dû cesser vers le XIIIe siècle.

Nous regardons cette église comme un monument du XIe siècle. Le clocher, placé entre le chœur et la nef, est un corps-carré roman comme ceux d'Etainhus et de Virville, églises voisines. Le chœur se termine aussi en abside comme dans les deux églises que nous venons de citer. Les voûtes sont écrasées et sans arceaux, les corniches sont formées avec des têtes gri-

maçantes, les fenêtres sont petites et sans ornemens. Celles du clocher, au contraire, sont décorées de colonnettes courtes et nombreuses, comme à Graville.

En général, cette église de Houquetot est un curieux échantillon d'architecture romane. Comme elle est placée à côté de l'église de Virville, nous ne serions pas surpris quand le même architecte aurait tracé le plan de l'une et de l'autre. Du reste, cela prouverait avec quelle activité on travailla chez nous à la reconstruction des églises au XI[e] siècle; ce qui justifie cette belle parole de Glaber Radulfe: « que le monde alors parut secouer ses vieux vêtemens pour se couvrir d'un blanc manteau d'églises. »

Saint-Aubin-de-Houquetot, dépendant de l'abbaye de Préaux, possédait 50 paroissiens au XIII[e] siècle. Comment un si petit nombre d'hommes ont-ils pu bâtir une si jolie église? La population n'a guère varié, car au XVIII[e] siècle il n'y avait encore que 48 feux. Aujourd'hui c'est une chapelle communale de 335 habitans.



EMALLEVILLE.

La seule partie ancienne de cette église est le portail en style roman du XII[e] siècle. C'est un cintre orné de

zigzags contre-zigzagués et surmonté d'une saillie de clous à deux têtes. Ces détails romans sont supportés par des colonnettes dont les chapiteaux à larges feuilles appartiennent à la naissance du style ogival.

Le clocher, à l'entrée de l'église, appartient à deux époques ; la base en pierre est de 1668, le sommet en brique est du XVIIIe siècle.

Le chœur, en pierre blanche et en silex, doit avoir été construit vers 1760 ; la sacristie, ajoutée avec goût au chevet de l'église, est un abrégé de ce chancel. En 1842, le pavage du chœur fut fait par Moyse, du Havre, des libéralités de Madame veuve Guérard.

La richesse de ce chœur consiste dans un autel en chêne avec gradins, tabernacle et candelabres sculptés. Deux anges adorateurs surmontent ce tabernacle, et deux reliquaires couvrent l'autel. A droite et à gauche sont des trophées ornés de mîtres, de croix et d'autres ornemens ecclésiastiques. Toutes ces sculptures, qui rappellent les superbes dossiers des stalles de Fécamp, ont été exécutées par un sculpteur nommé Auger, le même peut-être qui a travaillé les lambris de l'abbaye. Tout cela est recouvert par une belle peinture à fresque, représentant le ciel et occupant tout le fond de l'abside.

A quelle époque tous ces ornemens ont-ils été exécutés, voilà ce qu'il est difficile de préciser. Malheureusement, il y a une lacune dans les archives de la fabrique; seulement en 1726, on lit une délibération des habitans

pour *vendre les arbres du cimetière afin d'en employer le produit à la décoration de l'église et spécialement à faire une contre-table neuve au chœur selon l'ordonnance donnée par feu Mgr d'Aubigné, archevêque de Rouen, lors de sa visite de l'église en 1714.*

Cette église, si bien tenue aujourd'hui par M. l'abbé Tesnière, a conservé ses ornemens et ses vases sacrés à la révolution d'une manière assez singulière. Le maire de cette commune était allé porter ces dépouilles au district de Montivilliers, *suivant les ordres*. Arrivé au bureau, il demanda un reçu aux administrateurs qui le refusèrent, alors il reprit son butin et le rapporta dans son village.

Le dernier curé de Sainte-Anne-d'Émalleville, avant la révolution, fut M. l'abbé Rozé, doyen du Havre, qui fut massacré aux Carmes, le 3 septembre 1792.

En 1685, on compta jusqu'à 42 abjurations de protestans dans cette église.

La cloche d'Émalleville, nommée CAROLINE-ROSE, a été bénite le 15 mai 1842, par M. l'abbé Paillette, doyen de Goderville. Elle pèse 1,115 livres et elle a été fondue par Cartenet, de Gueutteville.

Sainte-Anne-d'Émalleville qui fut toujours sous le patronage de son seigneur, comptait 49 paroissiens au XIII[e] siècle; 42 feux au XVIII[e] et 222 habitans en 1820. En 1825 on lui adjoignit l'ancienne paroisse de Saint-

Sauveur, et elle est devenue une succursale de 572 âmes, sous le nom de Saint-Sauveur-d'Émalleville.



SAINT-SAUVEUR-LA-CAMPAGNE.

L'église est moderne, excepté dans le chœur où on remarque des restes du XIIIe siècle. L'appareil est en silex et en calcaire du pays. Une bande seigneuriale est encore empreinte en dehors du chœur.

L'église de Saint-Sauveur-la-Campagne fut donnée au prieuré de Graville par le chapitre de l'église métropolitaine de Rouen, pour une redevance annuelle de 10 livres. En 1340, cette église fut pour les chanoines, un sujet de douleur et de chagrin : un vol de reliques et de vases sacrés y fut commis dans la semaine de Pâques. Les saints religieux en ressentirent une peine aussi vive que si le malheur leur fut arrivé à eux-mêmes. Ayméric Guénaut, alors assis sur le siége archiépiscopal de Rouen, leur écrivit pour les consoler dans cette fâcheuse circonstance.

Saint-Sauveur était un bénéfice régulier, un prieuré-curé, toujours desservi par un religieux de Graville. Quelques-uns d'entre eux travaillaient de leurs mains. M. de Chambon fit la chaire; un autre, les stalles.

Une vieille tradition prétend qu'il y avait une ancienne église depuis longtemps détruite. En 1738 on y comptait 49 feux; 353 habitans en 1820. Depuis 1825 c'est une simple section d'Émalleville.



BEC-DE-MORTAGNE.

Cette église, une des plus intéressantes du canton de Goderville, appartient à plusieurs époques. Le morceau le plus curieux c'est l'abside, une des mieux conservées du pays. Elle est bâtie en pierres tuffeuses, et percée de plusieurs cintres couronnés de billettes. Le style roman du XIe siècle respire sur toutes les pierres de ce vieux sanctuaire.

Malheureusement les autres parties de l'église sont très altérées. Dans les murs de la nef on retrouve bien des cintres romans rebouchés et même des restes d'arcades, mais rien ne fait deviner la disposition primitive de l'édifice.

Tout le côté du Midi a été rebâti à la fin du XVe ou au commencement du XVIe siècle; c'est ce que l'on distingue très bien aux ogives de la nef.

Le clocher est une tour carrée, bâtie en grès, peu de temps après la renaissance.

On remarquera au mur méridional, un cintre roman à fleur de terre, que le peuple dit être l'entrée d'un caveau sépulcral qui est sous le chœur. C'est là, suivant la tradition, que l'on a enterré les puissans châtelains du Bec-de-Mortagne, dont les ruines du manoir se trouvent au pied d'une colline en face de l'église et dans le bois de la *Vieille Tour*.

Nous venons de décrire l'église, en voici maintenant l'histoire .

Guillaume de Mortagne, seigneur du lieu, se démit de cette église vers l'an 1175, entre les mains de Rotrou, archevêque de Rouen, du consentement de Robert son fils aîné. Rotrou la donna au chapitre de sa cathédrale, et la donation fut confirmée par le pape Alexandre III et par Henri II, roi d'Angleterre; mais il en coûta beaucoup aux chanoines pour en conserver la jouissance. Un gentilhomme, nommé Henri de Sotteville, se mit en tête de la leur enlever, vers la fin du XII[e] siècle. Il le fit d'une manière si odieuse et si violente, qu'il fut excommunié. Revenu à résipiscence, vers la fin de 1203, il promit de réparer le tort qu'il avait commis sur les dîmes de cette paroisse. Les chanoines de leur côté s'engagèrent à retirer, s'ils le pouvaient, le curé qui y était alors, et à y mettre à sa place un des clercs de Henri de Sotteville, excepté un nommé Richard, de Fécamp, et ses adhérens. Ils s'obligèrent encore à célébrer deux anniversaires tous les ans, l'un

pour l'ame de Robert de Sotteville, père de Henri, l'autre pour celle de Henri lui-même, lorsqu'il serait décédé. La transaction qui est du 7 avril 1202, avant Pâques, porte que l'excommunication de Henri ne sera levée que lorsqu'il aura rempli les conditions de l'accord. Gauthier de Coutances, archevêque de Rouen, l'appuya de son autorité et y ajouta, en faveur de ses chanoines, une confirmation de la donation qui leur avait été faite de la chapelle de *Baignerville*. Depuis ce temps là, la cure du Bec-de-Mortagne est toujours restée à la présentation du chapitre de la cathédrale de Rouen [1].

Saint-Martin-du-Bec-de-Mortagne fut toujours une grande paroisse. Au XIIIe siècle elle avait 100 paroissiens. Le pouillé de 1738 lui donne 87 feux, mais en 1708 l'archidiacre dans ses visites y compte 600 communians qui tous avaient fait leurs Pâques, à l'exception de quatre. L'annuaire de 1823 y compte 867 habitans. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,156 ames.

L'an II de la république, on enleva, à l'église du Bec-de-Mortagne, 50 livres de cuivre. Le 30 frimaire de la même année, Baigneville descendit sa cloche et envoya, de plus, au district, 37 livres de cuivre pour forger des armes. Cette apostasie a été expiée par la mort même de cette humble chapelle, car on n'en trouve pas aujourd'hui pierre sur pierre.

[1] Duplessis, t. 1er, p. 211.

DAUBŒUF-LE-SEC.

Daubœuf-le-Sec possède une église toute moderne. J'ai cru y distinguer encore, entre le chœur et la nef, une arcade romane à plein-cintre. La voûte du chœur pourrait bien appartenir à la même époque.

Daubœuf possédait au XIIIe siècle 40 paroissiens, 54 feux au XVIIIe siècle. C'est aujourd'hui une succursale de 634 habitans avec l'ancienne paroisse de Serville.



SERVILLE.

Cetté jolie chapelle a été restaurée depuis quelques années seulement, par son propriétaire, M. Mongrard, entrepreneur de travaux publics, au Havre. Auparavant ce n'était qu'une pauvre église de campagne, nue et délaissée, qui ne comptait guère que quatre murs, bariolés d'armoiries, tristes souvenirs de ses seigneurs châtelains qui l'avaient assise dans l'enceinte même de leur manoir féodal. De tout le temps passé la cloche seule est restée : elle date de 1564. Il va sans dire qu'elle est plus ancienne que l'église, construction en silex des derniers temps.

Monsieur Mongrard a complètement renouvelé l'intérieur de l'édifice ; fenêtres, pavage, autel, contre-table, balustrades, lustres et colonnes, tout a été refait sur un nouveau plan.

D'abord, il a placé six colonnes en stuc, imitant le marbre vert, pour soutenir un berceau décoré dans le style de la renaissance ; puis, sous l'ancien clocher, il a construit une charmante tribune qu'éclaire une rose coloriée ; enfin, il a garni les six fenêtres de vitraux peints, exécutés à Paris, par Laurent, en 1843.

Le premier vitrail représente le Sauveur enfant : « Ecce salvator hominum. » Le second, Sainte-Angèle, tenant dans sa main une église : « Sancta Angela, ora pro nobis. » Dans la troisième fenêtre est Saint-Pierre : « Sanctus Petrus apostolus. » Dans la quatrième, Saint-Paul : « Sanctus Paulus apostolus. » Dans la cinquième, Sainte-Cécile : « Sancta Cecilia. » Dans la sixième, le Bon Pasteur : « Pastor Bonus. » Les bordures sont imitées du XVII[e] siècle ; les lettres sont copiées sur des inscriptions du XIII[e], mais les dessins sont de toutes les époques. Cet éclectisme artistique prouve chez le peintre verrier un défaut d'études profondes sur le moyen-âge : on pourrait aussi demander plus de recueillement religieux et de gravité chrétienne dans les personnages ; plus de vérité historique et archéologique dans les costumes et dans les ornemens.

Le pavage de la nef est en pierres blanches, mais celui du sanctuaire se compose d'une superbe mosaïque

romaine imitée de l'antique. Quelque belle qu'elle puisse être, j'aurais peut-être préféré pour une église chrétienne, une de ces mosaïques faïencées du moyen-âge que l'on retrouve dans les édifices des XIe et XIIe siècles. Des balustrades en fonte séparent le chœur de la nef; au fond de l'autel sont deux superbes candelabres et à la voûte est suspendu un lustre magnifique. Enfin, le pied de la chapelle est couvert par une jolie contretable en bois, sculptée dans le style du XVIIe siècle. Elle provient de l'église supprimée de Saint-Fromond-de-Fécamp. Ce sont des colonnes corinthiennes découpées à jour et finement dorées. Elles encadrent un tableau de l'Assomption. Au-dessus d'elles sont deux têtes d'évêques en relief, vrais médaillons dorés, encadrés dans d'élégantes bordures.

Cet oratoire, le plus châtelain que je connaisse, a été béni le 22 août 1843, par Dom Blandin, ancien moine de l'abbaye de Fécamp.

Dans le jardin, qui entoure cette église, reposent M. Ruby, M. et Mme Philippe Mongrard et M. Nourry, chevalier de Saint-Louis, et capitaine de vaisseau, décédé à Serville, en 1806.

L'ancienne paroisse, sous la protection de Saint-Laurent et de Saint-Clair, compta 18 paroissiens en 1275 et 13 feux en 1738. Depuis longtemps ce n'est plus qu'une section de Daubœuf-le-Sec.

CANTON DE LILLEBONNE.



Notre-Dame de Lillebonne.

LILLEBONNE.

NOTRE-DAME.

Lillebonne, cette ville si riche en antiquités romaines, dont le nom seul rappelle une mine féconde en mosaïques, en balnéaires, en théâtres, en médailles et en statues antiques, Lillebonne n'a pas d'églises anciennes. Pourtant cette ville touche à l'origine des temps historiques, elle a été la métropole des Calètes, elle a compté des évêques parmi ses premiers pasteurs, elle a vu des conciles dans son enceinte : Eh bien ! il ne reste plus rien des églises qui possédèrent Guillaume et l'auguste assemblée de prélats qu'il réunit à l'ombre de son palais ducal. Pas un pan de mur qui parle des ducs de Normandie, des rois d'Angleterre, des sires de Harcourt et des archevêques de Rouen.

Depuis vingt ans l'ancienne église de Saint-Denis n'est plus. Ce temple antique, dont la nef paraissait, à M. Rever, voisine de la domination romaine dans les Gaules, est tombé, en 1823, sous le marteau des

démolisseurs. On vendit pour 5,834 francs [1] ce vénérable sanctuaire dont les arcs en plein-cintre, les murs en petit appareil, les assises semblables à celles du théâtre, faisaient croire aux antiquaires que c'était un *sacellum* converti en temple du vrai Dieu [2]. Dans les démolitions, on trouva des cercueils en auge et des murailles souterraines qui couraient dans toutes les directions; c'étaient les restes de constructions primitives. On ne sauva du naufrage que la pierre dite de la vicomté, qui se voit aujourd'hui dans le chœur de Notre-Dame [3].

L'église de Notre-Dame, quoique bâtie depuis trois siècles seulement, ne laisse pas d'être intéressante. Toutefois sa plus grande beauté n'est point à l'intérieur comme dans beaucoup d'autres monumens, elle est tout au dehors; car la merveille de l'édifice, c'est le clocher qui, par sa grace et son élégance, rappelle beaucoup celui d'Harfleur et paraît en être une copie. Néanmoins, il faut bien le dire, quoique du même style que l'église, il se marie assez mal avec elle;

[1] Voir l'ouvrage M. S. de M. Pigné de Lillebonne, sur sa patrie. Nous devons à l'obligeance de cet homme de bien, nos plus précieux renseignemens sur l'église de Notre-Dame.

[2] Mémoires sur les ruines de Lillebonne, par M. Rever.

[3] Cette pierre est ainsi appelée parce qu'elle recouvre la tombe d'un vicomte, Urbis hujus juliobonæ, mort en 1555.

l'accouplement en paraît forcé et l'alliance semble ne s'être accomplie qu'au moyen de la violence.

C'est que la tour est un morceau presque détaché de l'église; pourtant ce sont deux monumens parfaitement contemporains et nous y avons en vain cherché des traces de différens âges.

Le clocher, haut de 55 mètres, est formé d'une tour carrée et d'une flèche octogone, le tout en pierre blanche des carrières du pays. L'aiguille, dans toute sa hauteur, est garnie de crochets, la base est percée à jour par d'élégantes accolades et soutenue par de petits contreforts.

Le corps-carré, dans ses deux étages, est percé d'ogives également munies de crochets; les fenêtres, à doubles compartimens, sont demi-aveugles et leur remplissage est formé de cœurs. Chacun des angles de la tour est orné de pinacles simulés qui se terminent par des clochetons, le plus gracieux accompagnement de la flèche principale.

Pas n'est besoin de dire le magique effet que produit cette pyramide dans ce riant paysage. Soit qu'on l'aperçoive des bords de la Seine, soit qu'on le contemple du haut des collines boisées qui l'entourent, partout on la voit s'élever gracieuse, svelte et hardie; partout on la salue comme la reine de ces lieux. Son aspect plein de poésie console l'âme et l'élève vers le ciel, tandis que sa voix pénètre les cœurs et les porte à la prière et à la méditation.

C'est au XVI[e] siècle que nous sommes redevables de ce beau monument, et d'heureuses recherches nous permettent d'en faire connaître l'auteur. M. Pigné, parcourant les archives de l'église avec une patience que le patriotisme seul peut donner, a trouvé dans les registres de 1537, ce dernier vestige de la construction de la pyramide. « Payé à Michel Delafosse, « maçon, pour reste du marché de la tour et achè- « vement d'icelle tour comme il apparaît par la quittance « du drain jour de février 1537, 12 livres 10 sous[1].

Voilà donc l'homme modeste et habile qui a élevé ce chef-d'œuvre. Sans un heureux hasard, son nom était perdu pour toujours ; puisse ce nom cher aux arts et à la religion ne s'oublier plus désormais, et sachent les habitans de Lillebonne le transmettre à leurs enfans comme un titre de gloire et comme un hommage de la reconnaissance.

On sait même les détails de sa construction. Les pierres de l'appareil furent tirées de la carrière du *Plainbosc*. On payait 19 livres pour le *carriage* de 166 mètres 20 centimètres de pierre; Antoine Cachedieu, charpentier, fit le beffroi aux frais des habitans avec des arbres de la forêt de Houssaye[2]. On fit faire trois

[1] Archives de la fabrique de Lillebonne. — M. S. de M. Pigné, intitulé : *Panorama de Lillebonne*, 1831.

[2] Archives de l'Église. — M. S. de M. Pigné.

cloches, elles pesaient 3,000 livres. Gabriël Buret vint les fondre sur les lieux pour la somme de 487 livres; Pierre Boutren, abbé du Vallasse, en fit la bénédiction. Il paya cet honneur en donnant à sa filleule une Portugaise [1].

Ces cloches ont péri à la révolution. Elles sont maintenant remplacées par deux autres, fondues au XVII[e] siècle : la première, qui a pris naissance dans la localité, porte cette inscription :

L'an 1696, j'ai été bénite par M. Féry, curé de cette paroisse, et nommée MARIE, par M. Lenormand, sieur Duplessis [2].

La dernière provient de l'abbaye du Valasse, elle pèse 750 livres et elle a été achetée 600 francs à M. Bégouen, en 1819; elle avait été fondue en 1604 par Philippe de Rancé, prieur du monastère.

Une chose assez curieuse et que les comptes de fabrique nous ont conservée, c'est qu'en 1542, la grue qui avait servi à construire le clocher fut ven-

[1] C'était une monnaie qui avait cours alors et qui valait 25 livres. D'après les ordonnances des rois de France, l'argent d'Espagne et de Portugal avait cours en France comme la monnaie du pays. C'est ce qui explique pourquoi on trouve tant de pièces espagnoles dans les cachettes du XVI[e] siècle.

[2] La tombe de ce trésorier, mort en 1703, se voit encore au milieu du chœur.

due 30 livres à un machon du Havre [1]. Il est digne de remarque qu'à cette époque, on bâtissait le clocher de Notre-Dame, commencé en 1540 selon les chroniqueurs.

Cependant on travailla encore au clocher en 1540, car à cette époque, Jean Duval, carrieux, vendait de la pierre pour *les menaulx des vitres de la tour et Michaud Delafosse faisait lesdits menaulx des voirières*. On acheta également 200 tonneaux de pierre que l'on taillait dans la loge aux maçons, placée dans le cimetière. Les matériaux neufs étaient destinés à la voulte de la tour confectionnée par Michaud Delafosse et Michel Gombart. Enfin, la dernière main n'y fut mise qu'en 1542, en y ménageant des trous garnis de bois pour les cordes des cloches.

L'année suivante cette belle aiguille fut frappée de la foudre et immédiatement réparée. En 1742, un second coup de tonnerre vint renverser 15 pieds de l'aiguille, il fallut 2,000 livres pour réparer ce désastre [2].

Le coup de foudre de 1543 qui avait ébranlé la tour, n'avait point épargné le portail; raccommodé par M. Lecoq avec des clous et des lattes, on eut bientôt honte de cet appareil provisoire; on fit venir de Caudebec le nommé Thomas, machon, pour sonder la plaie. Il la jugea incurable, aussi il ne tarda pas

[1] Archives du Trésor. — Manuscrit de M. Pigné.
[2] Id. ibid.

à apporter un *pourtraict de portail pour servir de modèle à la reconstruction* qui eut lieu trois ans après [1]. En 1547, Gilles Leseigneur, trésorier, mit le dessin à exécution et dirigea lui-même le travail avec des ouvriers à la journée. L'ouvrage dura six ans et ne fut terminé qu'en 1553. C'est chose curieuse que de voir dans les comptes de la fabrique les détails des travaux. Maître Henry Deshayes, maçon, abat le *vieil portail*, creuse les fondements du nouveau, il les consolide avec du caillou, dresse ses établies, prépare ses engins, ses roues et ses grues: puis il taille les pierres que lui vend Duval, carrieux, du *Val des Leux*, qui les apportait en bateau et les débarquait au *Quay du Mesnil*. Il fut aidé dans ses opérations par Michaud et Martin Delafosse et par Jehan Deshayes, son frère, qui travailla 200 jours. Marc Dujonq, menuisier, faisait les moules des machons et Bellanger confectionnait les cintres [2].

Ce portail, qui rappelle le style de Saint-Remy de Dieppe, se compose d'une voussure ogivale décorée de tores. Deux anses de panier, séparées par une niche, supportent le tympan. De chaque côté sont des espèces de contreforts tapissés de colonnettes et de niches destinées à recevoir des statues de la Sainte-Vierge. Marie était représentée avec tous les attributs que l'église ac-

[1] Archives du Trésor. [2] Archives du Trésor.

corde à sa virginité pure et à sa maternité glorieuse ; c'est véritablement un tabernacle dédié à la Vierge-mère : un ex-voto consacré à la patronne de la ville. C'est un hymne ou une litanie de pierre en l'honneur de la Reine du Ciel ; qu'on en juge par les inscriptions qui sont encore restées sur le socle des statues renversées :

Virgo dulcissima Maria. — Virgo pia. — Virgo pulcra. — Virgo speciosa. — Virgo venerabilis. — Virgo post partum. — Virgo in partû. Virgo ante partum.

Au milieu est cette légende des saints livres, qu'on lit aussi en lettres de pierre sur la jolie église de Caudebec :

Tota pulcra es Maria.

Ne semble-t-il pas que l'architecte se soit souvenu de sa patrie et que son art ait demandé des inspirations à son berceau ?

Vera virgo et mater. — Mater Jesu Christi. — Mater misericordiæ — Mater pietatis. — Mater veritatis. — Mater charitatis.

Ne dirait-on pas que le maître maçon qui a conçu ces touchantes invocations était un poète lauréat de l'académie des Palinods des pays de la conception ?

Le reste de l'extérieur présente d'intérêt. Le chœur est en pierre blanche, les contreforts très saillans.

Le côté Nord de la nef présente quatre pignons de chapelle du XVI[e] siècle. Le côté Sud est une maçonnerie en silex et en briques rouges, faite en 1825 par Louis Vessel, maçon, sous la conduite de M. l'abbé Viard, curé de la paroisse. Cette bâtisse coûta 10,000 francs. On y consacra l'argent et les matériaux provenant de la démolition de l'église Saint-Denis [1].

La sacristie, espèce de verrue poussée au côté Nord du chœur, a été bâtie en 1729 avec les pierres provenant des balustrades du chœur qui furent démolies jusqu'à hauteur d'appui. M. Revet, curé de la paroisse [2], qui dirigea ce travail, fit exécuter également le berceau de la nef et la chaire à prêcher qui fut

1 Archives de la Fabrique.

2 Voici les noms des curés de Notre-Dame-de-Lillebonne, à nous connus : Jehan Pupin, en 1505 ; Nicolas Leclerc, 1537 ; Geffray Andrieu, 1567 ; Raoul Lappel, 1586 ; François Lecourtois, 1603 ; Pierre Budet, 1608 ; Jean De Roussel, 1640 ; Robert Dumoulin, 1646 ; Nicolas Beaumaître, 1654 ; Jean Leclerc, 1681 ; Jacques Parey, 1686 ; Pierre Revet, 1725 ; Coisy, 1756 ; Joseph de Conquédo, 1757 ; Leturquier de Cardonville, 1769 ; Louis Gastel, 1783, il prêta serment et après le concordat, alla mourir chapelain de *Barriva* à Caudebec ; Marin Caumont, en 1803 ; c'était un ancien curé de Saint-Denis. 1808, M. David, qui devint curé de Saint-Vincent-de-Rouen, en 1823 ; M. Viard, décédé en 1842 ; enfin, M. l'abbé Yon, ancien curé de Beuzeville-la-Grenier.

Lillebonne qui n'avait que 800 habitans en 1600 ; 400 en 1750 ; 578 en 1800 ; 900 seulement en 1824, a tellement grandi depuis 1820 que c'est aujourd'hui une ville de 4,000 habitans. Erigé en cure de 2[e] classe, en 1802, Lillebonne est devenu un doyenné en 1837.

faite pour 250 francs, par Hervieu, menuisier à Bolleville. Un registre de 1555 nous fait connaître qu'à cette époque la sacristie était derrière le maître-autel.

A présent nous chercherions en vain autour de l'église de Lillebonne, la jolie croix de pierre qui y fut plantée en 1603. Elle avait été sculptée pour le prix de 9 livres, par Pierre Lalbitre, sculpteur, imaginier et bourgeois du Havre. Il paraît bien que c'était un artiste distingué, car c'est lui qui fit en 1585 la jolie croix du cimetière de Montivilliers; par l'œuvre on peut juger l'ouvrier. C'est bien lui qui clot chez nous la liste des artistes chrétiens.

Le pied fut fait par Guillaume Foloppe, maçon de Croixmare, qui pour cet effet fut chargé de *prendre, choisir et tirer des fossés du château* les pierres propres pour cet effet. Il paraît que déjà le vieux château des Sires de Harcourt tombait en complète ruine.

Avant d'entrer dans cette église nous ferons observer qu'elle n'est pas orientée comme les autres. Au lieu d'être dirigée de l'Ouest à l'Est elle va du Sud au Nord en inclinant vers le Nord-Ouest. Le motif de cette exception aux règles de la liturgie catholique, vient sans doute du manque de terrain et du voisinage d'une voie publique.

Mesurée dans cette œuvre, l'église de Lillebonne présente une longueur totale de 33 mètres ou 100 pieds. La largeur de la nef est de 16 mètres 50 centimètres

ou 50 pieds. Le chœur a 12 mètres de longueur sur 10 de large.

Trois nefs partagent cette église, mais les allées latérales sont peu importantes. Elles communiquent avec la principale au moyen de quatre ogives prismatiques du XVIe siècle. De nos jours on a jugé à propos d'appliquer sur les colonnes des volutes ioniques.

Le bas côté Ouest est percé de cinq fenêtres. L'une d'elles renferme quelques vitraux ; on y distingue les rameaux d'un arbre de Jessé sur lesquels sont assis la Sainte-Vierge et quelques rois de Juda, un Saint-Jean et un Saint-Jacques ont été ajoutés plus tard à cette composition.

Dans le bas côté de l'Est, j'ai remarqué un joli bas-relief en marbre, provenant de Saint-Denis. C'est Notre-Seigneur mourant que sa mère tient dans ses bras, tandis que Madeleine arrose ses pieds avec ses larmes.

Le chœur est éclairé par sept fenêtres ogivales. Celle qui termine est rebouchée par la contre-table. Chaque fenêtre est partagée en trois compartimens et terminée par des flammes. Nul doute qu'elles n'aient été autrefois garnies de verrières, celles de l'abside seulement en ont conservé les restes.

La fenêtre de l'évangile paraît avoir pour sujet principal, une messe miraculeuse : un prêtre célèbre, des religieux l'accompagnent, le christ en croix a le

côté percé, son sang ruisselle dans un calice. Autour de lui sont rangés les instrumens de la passion, la colonne, les flambeaux, le coq, l'éponge, le bassin, les clous, le vase au vinaigre et le mouchoir de Sainte-Véronique. On y voit encore une Sainte-Madeleine avec son vase aux parfums et un Saint religieux.

La fenêtre de l'épître représente la vie de Saint-Jean-Baptiste. On le voit d'abord prêchant dans le désert le baptême de la pénitence, puis baptisant Notre Seigneur dans les eaux du Jourdain; le Père Eternel et l'Esprit Saint proclament cette belle parole: Hic est filius meus dilectus. Dans une prison, un bourreau tranche la tête du Saint, la met dans un plat et la présente à Hérode assis autour d'une table, avec des courtisannes couvertes de diamans et de dentelles. Les registres de la fabrique de 1622 disent que cette année là on fit faire une vitre neuve qui coûta, y compris la pose, 90 livres. Elle fut exécutée par Jean Lemarchand, peintre et vitrier[1]; nous pensons que cette verrière n'est autre que celle de Saint-Jean-Baptiste qui porte tous les caractères du XVII[e] siècle.

Du reste il est certain que les peintres verriers qui fournissaient ou qui restauraient les vitres de Lil-

[1] Dans les archives de l'église de Caudebec, nous trouvons Richard et Jehan Lemarchand, vitriers et peintres, raccommodant et faisant les vitres de l'église en 1594.

lebonne, venaient toujours de Caudebec. Les registres de la fabrique nous ont conservé les noms de Raulin Lemarchand en 1543 et de Richard Lemarchand en 1559. En 1562 toutes les vitres furent cassées et rompues par les hérétiques. Joseph Gueroult vint les raccommoder. On refit également les bénitiers et on *racousta* les dalles des autels.

Le mobilier de l'église n'est pas riche, toutefois nous mentionnerons les stalles en chêne qui proviennent de l'abbaye du Vallasse. Elles ont été achetées en 1810 pour 600 francs. L'horloge est ancienne, elle date de 1558. L'orgue a disparu depuis longtemps, car nous trouvons qu'en 1549, le bois en fut baillé à M. Brumare, trésorier, pour faire les bancs de la chapelle de la Passion. Restent seulement quelques bons tableaux donnés à cette église en 1801 par M. Beugnot, préfet de la Seine-Inférieure. On distinguera une Assomption qui sert de contre-table, un Saint-Roch, un Saint-Adrien, un Saint-Sébastien, une Sainte-Famille et une Descente de croix.

Enfin si vous voulez savoir en quel temps cette église a été bâtie et quel jour elle a été consacrée, descendez au bas de la nef et vous lirez, l'inscription suivante :

L'an de grâce M Ve XVIIe, le jour Saint-Georges, XXIIIe jour d'avril, cette présente église fut dédiée en l'bonneur de la Vierge Marie,

par révérend père en Dieu, monsieur l'Evêque de Thessalonique, suffragant de très révérend père en Dieu, Georges d'Amboise, archevêque de Rouen.

Il paraît bien que cette époque fut fervente pour la reconstruction de ces églises et que Messire Toussaint Varin, archevêque de Thessalonique, en fut, parmi nous, le grand consécrateur; car nous trouvons son nom gravé sur la pierre dans les églises de Guesneville, de Rogerville, de Lillebonne et de Montivilliers.

Cette église de Notre-Dame a appartenu pendant sept siècles à l'abbaye royale de Montivilliers et elle faisait partie de son exemption; c'est à dire que, suivant l'énergique expression d'Eudes Rigault, l'abbesse instituait et destituait à son gré les curés [1]. Il paraît bien que primitivement, elle était le domaine des ducs de Normandie, car dans une charte de Guillaume-le-Conquérant, nous voyons l'abbesse Elisabeth, acheter le patronage de l'église, la dîme du marché et le droit de péage [2]. En 1192, le pape Célestin III, confirma par une bulle la possession des églises de Lillebonne et les différents droits acquis [3]. En 1203, le pape In-

[1] Sancta Maria de Castello abbatissa de monasterio villari instituit et destituit ibi. Liber visit. Od Rigalt et pouillé, aux arch. départ.

[2] Elisabeth abbatissa emit ecclesias juliæ bonæ cum decimâ annonæ et teloneo. (Gall. christ, t. XI, p. 327.)

[3] Bulles des papes dans l'Antimoine de Montivilliers, chez M. le curé de Rouelles.

nocent, accorda la même faveur en se servant des mêmes expressions ecclesias sylvæ bonæ cum decimâ annonæ et teloneo [1]; par ecclesias voulait-on dire les deux églises de Saint-Denis et de Notre-Dame? Duplessis le pense [2]; mais le pouillé d'Eudes Rigaut, atteste le contraire, car nous y lisons qu'au XIII[e] siècle, le seigneur patron de Saint-Denis, c'était Guillaume *le Despensier*, qui présenta à la cure le prêtre Robert [3].

Quelques écrivains font honneur à cette ville d'avoir eu ses évêques; c'est qu'en effet, une suscription faite au premier concile de Châlons, porte ces mots: Betto episcopus ecclesiæ de Juliæ-bonæ suscripsi [4]. Il est vrai que d'après les règles du style canonique, il eût dû mettre episcopus ecclesiæ Julio bonensis, comme Saint-Ouen, qui avait signé le troisième avait écrit: Audoenus episcopus ecclesiæ rothomagensis. Cette différence assez importante a fait croire à quelques uns

[1] Id. ibid.

[2] Description de la Haute-Normandie, t. 1er.

[3] Chose bien remarquable, Eudes Rigaut, dans son pouillé et dans ses visites appelle Notre-Dame *Sainte-Marie du Château*, comme si cette église était plutôt celle du château que celle de la ville. La seconde paroisse est appelée simplement Saint-Denis, et on lui donne 300 paroissiens, ce qui suppose 1,800 à 2,000 ames; c'est autant que la ville d'Arques. Il est probable que l'église paroissiale de Saint-Denis était la plus importante de la cité.

[4] S. S. Concilia, par Labbe et Cossart, t. 6, p. 391. Année 650.

que Betton n'était qu'un chorévêque, ou simplement un évêque nommé, comme Mandericus de Tonnerre et Austrapius de Celle en Poitou [1]. Il est clair, en effet, que le pontife de Lillebonne, était placé bien bas dans la hiérarchie épiscopale, puisque sur plus de 30 évêques signataires, il est nommé le dernier. Adrien Valois [2] et M. Guilmeth [3], pensent que Saint-Ouen, alors tout-puissant à la cour aura tout fait pour empêcher ce démembrement de son vaste diocèse : aussi il est vraisemblable que l'évêché de Lillebonne, n'aura pas duré plus longtemps que son évêque, et qu'après avoir tenté un dernier effort de résurrection par le christianisme, l'antique Juliobona se sera de nouveau retrouvée ensevelie sous ses ruines.

Mais il est une gloire que rien ne pourra lui enlever, c'est d'avoir eu ses conciles. Sans parler de cette assemblée d'évêques, d'abbés, de barons et de vicomtes que Henri II y réunit en 1162 [4], nous avons le grand concile normand qui suivit de près la conquête de l'Angleterre. L'an 1080, vers la fête de la Pentecôte, Guillaume-le-Victorieux, jouissant paisiblement du fruit de ses conquêtes et du domaine de ses

[1] Gregor Turon. Liber 4 et 5. — Sirmond, not. ad concil Cabillon, t. 6, p. 392.

[2] Vales. not. Galliæ. [3] Histoire de Lillebonne et de son canton.

[4] Rerum Gallic. et Francic. scriptores, t. XIII, p. 306.

pères, rassembla à Lillebonne, sous la présidence de Guillaume-de-Bonne-Ame, les comtes, les barons, les vicomtes, les abbés et les évêques de la Normandie[1]. Dans cette auguste assemblée, on régla les affaires civiles et ecclésiastiques de la province, on fit 46 canons ou règlements pour la réforme des mœurs, pour le rétablissement de la discipline et pour l'introduction de plusieurs coutumes locales. On y proclama d'une manière solennelle la paix de Dieu, cette trêve fortunée qui pendant quatre jours suspendait les guerres, les rapines et les brigandages exercés par les seigneurs, soit entre eux, soit contre les populations. Les églises, les cimetières furent reconnus des asiles inviolables où pouvaient se réfugier les criminels et les ennemis vaincus. Parfois on allait jusqu'à y bâtir sa demeure dans l'intention de se ménager une puissante protection. Comme on le voit ce concile est un des plus curieux monuments de nos coutumes normandes à cette époque de notre histoire, qui est bien la plus belle et la plus glorieuse dont nos annales aient conservé le souvenir.



[1] Rerum Gallic et scriptor, t. XIII, p. 725.—Pommeraye. concilia Rothomagensia, 103.

SAINT-NICOLAS-DE-LA-TAILLE.

Cette paroisse est une des plus importantes du canton de Lillebonne et même de l'arrondissement du Havre. Dans la première division territoriale par districts, elle devint le chef-lieu d'un canton qui fut anéanti plus tard. Son surnom indique d'anciennes forêts coupées par la culture. On retrouve des traces de cette nature forestière du pays dans les villages de Saint-Jean-des-Essarts et de Saint-Eustache-la-Forêt. Dès le XIII[e] siècle, Saint-Nicolas appelé par Eudes Rigaut Sanctus Nicolaus de Taillia, portait dans son nom la trace de sa récente origine. Le comte dè Boulogne, duc de Harcourt et châtelain de Lillebonne, était seigneur et patron de ce village comme de tous ceux d'alentour. C'était encore le descendant de cette illustre maison qui présentait en 1648 et en 1761, comme nous le verrons dans l'acte de consécration de l'église.

Du reste, cette église des Harcourt, édifiée sans doute vers le XII[e] siècle, époque où Mathilde, l'impératrice, donnait aux moines du Vallasse, la forêt de Lillebonne à défricher[1], tombait en ruines au milieu du dernier siècle. En vain avait-on essayé au XVI[e], en

[1] Neustria pia. — Archiv. départ.

construisant le transept du Sud, et au XVII[e] en remaniant celui du Nord, de retarder la chute de cet antique édifice ; ces modifications mêmes n'avaient fait qu'en altérer la solidité et en précipiter la ruine.

En 1754, M. Pierre Halbout, bachelier en théologie de la faculté de Paris et curé de cette paroisse, résolut d'abattre la vieille église et d'en construire une nouvelle ; ce qu'il exécuta dans l'espace de cinq années, suivant l'inscription qui est restée sur une des fenêtres. Cette inscription a été tracée, sur verre, par P. Lebrun, peintre-verrier, de Caudebec, le dernier qu'ait produit cette ville si riche en artistes. Ses fourneaux n'ont été démolis que vers 1788. Il nous a laissé des échantillons de son talent dans l'église de Caudebec et dans celle de la Fresnaye, où nous le retrouverons tout-à-l'heure. L'art épuisé, à cette dernière époque, n'enfantait plus que des bordures aux pâles couleurs, derniers reflets d'un grand astre qui s'éteignait.

Le chœur de l'église est en pierre avec assises en briques. La pierre est plus abondante dans la nef ; le clocher, tour carrée sur le portail, est également en pierre blanche, on dit qu'elle a été tirée des carrières de *pierre Gante*, la roche païenne. C'est un souvenir druidique qui ajoute encore aux triomphes du Christ, qui a contraint ses ennemis de servir d'escabeau sous ses pieds.

Cette église, quoique neuve, a un air de grandeur,

d'élévation et de bon goût que l'on retrouve rarement dans les temples de cet âge ; elle a conservé sur ses murs les croix de consécration qu'y imprima la main de l'évêque de Lombez. Voici, du reste, l'acte dressé le jour même de cette grande et belle cérémonie qui eut pour témoin l'un des plus grands pontifes qui, dans les derniers temps, aient illustré le siége de Rouen :

L'an de grâce 1761, le jeudi, 2 juillet, jour de la Visitation de la Sainte-Vierge, en la 40e année du règne de Louis XV, sous le souverain pontificat de Clément XIII, illustrissime et révérendissime Monseigneur Dominique de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, très haut et très puissant seigneur, Monseigneur Anne Pierre d'Harcourt, pair de France, comte de Lillebonne, lieutenant-général des armées, gouverneur des ville et citadelle de Sédan, gouverneur du vieux palais de Rouen, commandant en chef pour le roi, en sa province de Normandie, seigneur et patron de cette paroisse, Pierre Halbout, prêtre, bachelier en théologie de la faculté de Paris, curé de ladite paroisse de Saint-Nicolas-de-la-Taille, Pierre Revet, trésorier en charge de la fabrique dudit lieu : l'église ancienne tombant en ruine, la nouvelle rebâtie en entier par les soins du sieur curé, pour laquelle MM. les propriétaires lui ont fourni la somme de 15,000 livres, ayant été commencée à bâtir en 1754 et finie en 1759, a été solennellement consacrée par Monseigneur de Cerisy, évêque de Lombez, en présence d'un grand nombre de personnes, lequel administra le même jour, aux paroissiens le sacrement de confirmation ; cette église a été dédiée sous l'invocation du bienheureux Saint-Nicolas, évêque de Myre, ainsi que l'ancienne, et sous la pierre du grand autel, on a mis dans une petite boîte carrée, scellée et cachetée, couverte de velours en dedans et en dehors, les Saintes reliques des bienheureux martyrs : Saint-Félix, Saint-Urbain, Sainte-Bonace, Sainte-Théodore, Sainte-Digne et plu-

sieurs autres avec leur authentique. L'anniversaire du jour de ladite consécration et les 40 jours d'indulgence y attachés ont été remis au premier dimanche d'octobre de chaque année, par Monseigneur l'archevêque, avec permission d'exposer le Saint-Sacrement à tout l'office.

Signé au registre : † Jacques, évêque de Lombez, Halbout, curé ; † Dominique, cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen [1].

Cette église neuve fut enrichie de tous les meubles provenant de l'ancienne. Dans la chapelle de Saint-Nicolas qui n'avait pas été retouchée, on laissa la contre-table en bois, du XVII[e] siècle. Dans la chapelle de la Sainte-Vierge on replaça la contre-table à colonnes torses avec feuilles de vignes qu'avait faite, en 1695, le sieur Bellon, sculpteur, à Rouen, pour le prix de 100 livres aumônées par le peuple. Deux peintres-sculpteurs, de Rouen, étaient venus la monter et décorer l'église. Ils restèrent trois semaines. Enfin on replaça sur le maître-autel le tabernacle en bois, l'un des plus jolis que l'on puisse voir. Il est composé de colonnettes corinthiennes torses et ornées de feuilles de vignes de la plus grande élégance. Deux anges adorateurs le surmontent et une couronne fleurdelysée le ferme. Deux petits tableaux l'accompagnent, l'un représente Moïse près du buisson ardent, l'autre la Manne tombant dans le Désert. Voici

[1] Archiv. de la fabrique.

ce qu'on lit dans les archives de la fabrique au sujet de ce délicieux morceau de sculpture :

En l'année 1666, le jour de Pâques, le tabernacle du maître-autel de Saint-Nicolas-de-la-Taille y a esté placé, qui a esté faict par Guillaume Duval, maître menuisier, demeurant à Caudebec, qui a esté estoffé et doré de marbre poly par M. Laignel, aussy demeurant à Caudebec, lequel a aussy faict deux anges qui accompagnent le tabernacle et peint les parties qui l'accompagnent, le tout a cousté huit vingt-sept livres [1].

Le maître-autel qui supporte ce petit chef-d'œuvre, a été changé ; à présent c'est un marbre noir sculpté, les années dernières, par Fayant, marbrier au Havre, pour 450 francs. Il est surmonté d'un grand tableau de Saint-Nicolas, évêque, peint par Philippe, en 1840, et donné par le ministère, sur la demande de M. Vitet, député du pays.

Le berceau du chœur a été construit par Nicolas Gouel, en 1744. Enfin, on remarquera encore dans cette église quelques objets meubles, tels qu'une table de marbre, restituée en 1838, un jeu d'orgues, acquis par M. l'abbé Lecomte, en 1839, des fonts en marbre du XVIII[e] siècle, et un bon tableau représentant la sépulture du Sauveur.

Saint-Nicolas-de-la-Taille possédait 30 paroissiens

[1] Archives de la fabrique, au presbytère du lieu.

en 1275, 123 feux en 1738 et aujourd'hui c'est une succursale de 938 habitans. En 1808 on y avait annexé les communes de Radicastel et de Saint-Jean-de-Folleville qui depuis ont formé une paroisse nouvelle.



SAINT-JEAN-DE-FOLLEVILLE.

Cette église, peu monumentale, renferme pourtant des traces du XIIIe siècle dans sa nef dont les fenêtres ont été refaites récemment.

Le chœur est une construction en pierre blanche du XVIIe siècle et le clocher, sur le portail, est un corps-carré, encore plus moderne.

La nef et le chœur sont couverts d'un lambris en planche; la contre-table est une boiserie en chêne à colonnes composites de 1700 ou environ, et la chaire aussi doit être de ce temps. La chose la plus remarquable de cette église, c'est la sacristie avec ses lambris, ses armoires et son magnifique chapier; c'est un travail de menuiserie que l'on dit avoir été donné par un curé du siècle dernier.

Cette paroisse, sous le vocale de Saint-Jean, était appelé *Follevilla* en 1275; elle était à la présentation

du duc de Harcourt, mais à cette époque le roi de France y présentait à cause de la saisie du comté de Boulogne. On y comptait alors 32 paroissiens ; 70 feux en 1738, et aujourd'hui, avec l'ancienne paroisse de Radicastel, c'est une commune de 513 habitans, ancienne annexe de Saint-Nicolas-de-la-Taille.



RADICASTEL.

La position de l'église de Radicastel est charmante, placée qu'elle est sur les bords de la Seine, au pied d'un rocher, tout ombragée de noyers touffus et de hauts peupliers. Jamais village n'a mieux assis son église sur la grande voie qui longe le fleuve et ne l'a mieux cachée sous un berceau de feuillage. Mais si, vue au dehors, elle réjouit le cœur, vue au dedans elle attriste l'âme. En effet, cette pauvre église est si nue et si abandonnée, qu'il n'y a de comparable à sa misère que celle des pauvres pêcheurs qui l'entourent et qui l'aiment. Leurs pères l'avaient fondée au XIIIe siécle, car on en voit encore des traces dans les murs de la nef ; eux, ils l'ont souvent relevée de ses ruines, ils ont réparé la nef au XVIIe siècle et refait le chœur au XVIIIe. Ils l'ont même embellie

de vitraux, et dans les fenêtres on en voit un fragment avec cette inscription :

Jehan Lamy, trésorier de ceste paroisse, a fait faire ceste vitre l'an mil-six-cent-six.

La fête patronale de cette humble chapelle est l'Annonciation de la Sainte-Vierge. Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume-le-Conquérant, l'avait donnée à la collégiale de Saint-Georges de Boscherville qu'il venait de fonder. Hugues d'Amiens, en 1131, en confirma la donation à ce monastère [1] qui l'a toujours possédée.

Radicastel avait 40 feux en 1738 ; 22 paroissiens au temps d'Odon Rigaut qui l'appelle *Ratier castel.* En 1833, c'était une commune de 210 habitants qui fut réunie à Saint-Jean-de-Folleville.

MÉLAMARE.

Cette église possède quelques restes de son ancienne architecture ; cependant sa physionomie primitive n'est

1 Duplessis, t. 1er, p. 662.

plus reconnaissable. Le clocher, entre le chœur et la nef, fut construit au XIII[e] siècle, mais de cette époque il n'a conservé que la voûte, les arcades ayant été refaites au XVI[e]. Le corps carré qui surmonte a été ajouté en 1778 par Coty, maçon du lieu [1].

Les murs de la nef, dans le tuf de leurs contreforts et dans le bizet de leur appareil, gardent en vain quelques traces du style primitif, les fenêtres et les additions faites par Coty en 1779 ont tout défiguré [2].

Le chœur est neuf, les stalles ont été faites en 1829 par un menuisier de Bolbec; l'autel en chêne, qui est d'un bon modèle, provient de l'ancienne chapelle de Sainte-Honorine abandonnée depuis la révolution.

Le jubé fut construit en 1791 par Monnier, menuisier à Saint-Antoine-la-Forêt. Les saints patrons de cette église sont Saint-Jacques et Sainte-Anne. On est fâché que la terre arrosée du sang de Sainte-Honorine ne l'ait pas choisie pour patronne.

Le patronage de cette cure est très obscur et très compliqué. Sous Saint-Louis, c'était le comte de Boulogne qui possédait de droit cette terre comme toute la forêt de Lillebonne; mais à cette époque, le roi avait saisi

[1] Registres de fabrique aux archives départementales. Dépôt de la préfecture. [2] Id. ibid.

les propriétés du comte et présentait alors au bénéfice. Plus tard, au XVI[e] siècle, ce privilége devint alternatif, et il fut partagé entre le roi, le comte de Harcourt et le sire de Franqueville; mais en 1738 le roi avait obtenu deux tours et le comte de Harcourt le troisième[1].

Ce bénéfice si disputé ne possédait que 80 paroissiens au XIII[e] siècle et 114 feux au XVIII[e]. Aujourd'hui c'est une succursale de 746 habitans.

Dans le cimetière de Mélamare est le tombeau de M. Manoury de Franqueville, né en 1776 et décédé dans son château, le 25 juillet 1841. Il était maire de cette commune, ancien maire de Goderville, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre du conseil-général, fondateur et président de la Société d'Agriculture pratique de l'arrondissement du Havre.

SAINT-ANTOINE-LA-FORÊT.

Cette paroisse, comme la plupart de ses voisines de la vaste forêt de Lillebonne, conserve une nef du XI[e] ou du XII[e] siècle que des fenêtres du XVII[e] ont grande-

1 Duplessis, t. 1[er], p. 586. — Pouillés de 1648 et de 1738.

ment altérée. Cependant le portail est resté primitif, c'est un cintre en pierre avec voussure ornée d'un câble et d'un double rang de zigzags. Au dehors la corniche a conservé ses vieux modillons, mais au dedans on voit appliquées sur les murs des colonnettes sans chapiteaux, dont les bases sont formées avec des têtes. Ce caractère est particulier à cette église.

Un second lambris étouffe la nef et le chœur qu'une sacristie armoriée termine.

Le patronage de l'église de Saint-Antoine avait ceci de curieux au XIII[e] siècle qu'il appartenait au sire de Tancarville, mais ce châtelain ne pouvait que présenter son candidat aux abbés de Valmont et de Saint-Georges de Boscherville, ainsi qu'à l'abbesse de Montivilliers. Ces trois dignitaires présentaient à leur tour l'élu du château à la sanction archiépiscopale; c'est ainsi que le prêtre Guillaume fut présenté et reçu par l'archevêque Odon Rigaut. Mais cet état de choses changea complétement en 1476, et depuis cette époque jusqu'à la révolution le chambellan de Tancarville resta seul seigneur patron de Saint-Antoine.

En 1275, cette cure comptait 100 paroissiens, 110 feux en 1738 et aujourd'hui c'est une succursale de 590 habitants.

LA TRINITÉ-DU-MONT.

Cette église, située sur le bord de la voie romaine qui va de Lillebonne à Grainville-la-Teinturière, ne renferme de véritablement intéressant que sa nef en pierre blanche et à fenêtres cintrées avec meneaux. Cette construction, au premier coup d'œil, passerait pour être du XVII[e] siècle, mais on n'est pas peu surpris de lire à l'intérieur l'inscription suivante:

En l'année de grâce mil cinq cent et onze a esté dédiée ceste église en l'honneur et louange de la Trinité, de par le 17 juillet.

C'est la première fois dans nos églises rurales que nous rencontrons le plein-cintre sous Louis XII. Cette nef fut ornée avec une certaine magnificence, on y mit des vitraux dont il ne reste plus que quelques fragments; un Saint-Jean, une Sainte-Vierge et une Sainte-Trinité.

Le chœur bâti en 1685, renferme un joli tabernacle en bois de cette époque.

On voit dans la nef, sur un devant d'autel, une Annonciation peinte au siècle dernier laquelle n'est pas sans mérite.

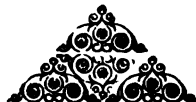
Des réparations furent faites à cette église en 1780. Trollé, entrepreneur à la Frenaye, en fut chargé, il

fit le clocher qui fut payé par M. de Malambert. En 1788 Bouju, de Lillebonne, y fit de nouveaux travaux, pour 694 livres. La grosse cloche avait été fondue par Dubois en 1750 et la *Charité* relevée par le cardinal de Joyeuse [1].

Dans le cimetière est une croix de pierre au pied de laquelle on lit en caractères gothiques ·

L'an cinq cent vingt-trois,
Pierre Fallaize, en ceste place,
A fait et donné ceste croix :
Priez Dieu que pardon lui fasse.

Sainte-Trinité-du-Mont ou des Monts relevait toujours de l'abbaye de Fécamp. Au XIIIe siècle, c'était une cure de 36 paroissiens ; il y avait 38 feux au XVIIIe, ce qui était à peu près la même chose. Aujourd'hui c'est une commune de 258 habitans annexée à Lillebonne.



[1] Détails tirés des archives de la fabrique de la Trinité-du-Mont dont une liasse considérable est déposée aux archives départementales, section de la préfecture.

GRANDCAMP.

Cette église fut autrefois plus grande, car en creusant dans le cimetière on trouve des restes de murs qui indiquent des transepts et des chapelles disparus. Toutefois l'édifice actuel ne possède rien d'antérieur au XVIIe siècle, le chœur en pierre et en silex a été construit en 1635, selon une inscription presque effacée à la révolution. Il fut élevé par un curé de la paroisse, comme le prouve l'inscription suivante gravée sur le marbre :

L'an de grâce 1648, maistre Jean Denolz, prêtre, curé de ce lieu y a donné 20 livres de rente avec la décoration y présente et est décédé le 26 d'avril.

On voit encore une autre pierre tombale de 1643. Cette église était autrefois remplie de tables d'obits et de fondations.

La sacristie est de 1780. La nef est peut-être antérieure d'un siècle. Nous attribuons aussi au XVIIe siècle le corps carré du clocher et la flèche en pierre qui le surmonte. Sur le cintre du portail fut autrefois un bel écusson que la révolution effaça ; nous ne savons de quel seigneur était cette empreinte, car le patron de Saint-Michel de Grandcamp

était le prieur de Graville. Guillaume Mallet, sire de Graville, en fondant l'abbaye de ce nom, lui avait donné le patronage de cette église. En 1200, Gauthier de Coutances, archevêque de Rouen, confirma cette donation et toujours, dans ces derniers temps, les religieux de Sainte-Honorine possédèrent cette paroisse. Après cela comment comprendre le pouillé d'Eudes Rigaut, rédigé vers 1275, qui donne à cette église trois seigneurs patrons présentant simultanément à la cure?

Au XVI[e] siècle, Grandcamp avait 30 paroissiens; 60 feux au XVIII[e] siècle et aujourd'hui, avec la réunion de Saint-Sylvestre, c'est une commune de 478 habitans annexée à Auberville.



SAINT-SYLVESTRE.

La petite église de Saint-Sylvestre possède un chœur du XIII[e] siècle qui, du reste, n'a conservé de complet de cette époque que la jolie fenêtre du chevet à double lancette, surmontée d'une rose unie. La nef est moderne, surtout son portail qui soutient le clocher. Le cintre en fut fait, en 1774, par André Landormy, menuisier, qui, en 1757, avait fait le lambris de la

nef. L'autel de la Sainte-Vierge est l'œuvre de Pierre Banse, en 1756 [1].

Au XIII[e] siècle l'archevêque de Rouen conférait à la cure comme seigneur patron du lieu, car Pierre de Collemieu y nomma le prêtre Laurent. Mais il paraît bien que cet humble privilége lui fut disputé plus tard. La dernière collation archiépiscopale paraît avoir eu lieu en 1336, mais depuis cette époque, d'après les aveux et selon les pouillés, le seigneur du lieu présente à la cure.

En 1275, il n'y avait à Saint-Sylvestre que 17 paroissiens; maintenant comment se fait-il que le pouillé de 1738 lui donne 128 feux, tandis qu'en 1820, avant sa suppression, cette commune ne comptait que 200 habitans? Serait-ce par hasard que, dans un temps de peste, le curé de ce lieu aurait gagné des hameaux éloignés comme celui de Cuverville?



AUBERVILLE-LA-CAMPAGNE.

L'église d'Auberville-la-Campagne, placée sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste, a été refaite à tant

[1] Archiv. du trésor de Saint-Sylvestre au presbytère de Grandcamp.

d'époques qu'elle a perdu tout caractère d'architecture. C'est un grand bâtiment composé de quatre murs et qui ressemble plus à une grange qu'à une église.

Au portail on croit remarquer dans le mur quelques traces d'appareil du XIII[e] siècle. Sur le pignon a été greffé un petit clocher d'ardoise qui n'ose se produire. Dans le chœur et au côté Nord de la nef, il y a de la pierre blanche du pays, mais appliquée à toutes les époques. Dans le sanctuaire deux fenêtres cintrées ont été refaites en 1768.

Une ceinture seigneuriale parsemée d'armoiries entoure l'église. Dans le cimetière est une jolie croix en pierre, sculptée au XVII[e] siècle. Le tabernacle en bois du maître-autel est surmonté d'une couronne fleurdelisée, sculptée au siècle dernier, par M. l'abbé Cousté, curé de la paroisse.

Auberville, appelé *Oberville* au XVII[e] siècle et *Hosbertivilla* au XIII[e], possédait 30 paroissiens sous Saint-Louis et 46 feux sous Louis XIV. C'est aujourd'hui une succursale de 379 habitans. Le bénéfice était la propriété de l'abbaye du Valasse. En 1203, Gautier de Coutances, archevêque de Rouen, lui en avait confirmé la possession; toujours les religieux y ont présenté jusqu'à la révolution.

Sur la paroisse d'Auberville était autrefois la chapelle de Saint-Amateur ou Saint-Amator, comme dit Duplessis. Elle valait 15 livres au XIII[e] siècle et appartenait

aux religieux du Valasse qui négligèrent d'y pourvoir, car vers 1260, Eudes Rigaut y nomma le prêtre Gautier; propter lapsum temporis. Comme c'était une léproserie, elle subit le sort commun des maladreries de ce pays sous Louis XIV. Par lettres-patentes de 1697, elle fut réunie à l'hôpital de Caudebec.

Une forge est maintenant construite sur l'emplacement de cette ancienne chapelle; mais dans le cimetière, qui est sur le bord de la voie romaine, on a trouvé vers 1820, un cercueil en pierre d'un seul morceau qui a longtemps servi de baille dans la ferme voisine. Dans ce tombeau en auge était un cadavre accompagné de divers ornemens, entre autres d'un collier de perles dures et brillantes, qui avait la forme d'un chapelet dont les patenôtres seraient inégales. Etait-ce un rosaire chrétien ou une amulette païenne? Ne l'ayant pas vu nous ne pouvons nous prononcer.



LA FRESNAYE.

La nef de l'église est en pierre blanche provenant, dit-on, des carrières du *Mont Livet*. Le portail, qui est assez bien travaillé pour une campagne, possède

tous les caractères de la renaissance. Un clocher d'ardoise a été rajusté sur le bas de la nef; à l'entrée de l'église est une fort jolie piscine qui pourrait bien avoir également servi de bénitier. Entre le chœur et la nef il existait une grande arcade qui portait le millésime de 1636; elle fut démolie en 1836.

L'ancien chœur, qui *était tout en pierre de taille*, fut démoli avec ses voûtes en 1762, et le chœur actuel fut construit en 1764, par Jean Hermerel, maître maçon de Folleville, pour 3,200 livres. Jean Dubon, architecte-expert de Caudebec, en avait donné le plan en 1762 et ce fut lui qui fut chargé d'en faire la visite pour le jugé-parfait de l'ouvrage. La ferrure fut fournie par Jean Enouf, maréchal à Saint-Nicolas-de-la-Taille; la vitrerie, par Lebrun, peintre-verrier de Caudebec qui y mit des bordures jaunes, et la charpente fut faite pour 225 livres par Louis Vinay, charpentier, aussi de Caudebec. Il est évident que cette dernière ville a tous les honneurs de cette construction.

L'abbaye royale de Saint-Sauveur-d'Evreux contribua à cette construction à cause des dîmes qu'elle percevait.

Dans le chœur nouveau, on replaça l'inscription suivante qui est ancienne :

Cy gist demoiselle Anne Le Parmentier, femme de Loys de Filleul, en son vivant sieur de Freneuse, de Bertheloup et de la Fresnaye, laquelle décéda le 10 juillet 1579.

Saint-Jacques-de-la-Fresnaye, appelé *Fraxineta*, par Eudes Rigaut, était au XIII[e] siècle, à la présentation du roi, ce qui avait lieu encore au XVIII[e]. Cependant en 1748 on prétend que le chapelain de Saint-Denis-de-Graveuchon avait droit d'y nommer. Il y avait 72 paroissiens en 1275; 104 feux en 1704, et aujourd'hui c'est une succursale de 700 ames.



LE MESNIL-SOUS-LILLEBONNE.

Ce n'est plus une paroisse ni une commune; c'est un simple hameau de Lillebonne, depuis 1824, époque où fut consommée la réunion civile et religieuse. L'église qui reste est bien délaissée! patronée autrefois par les seigneurs d'Etelan, elle porte encore leurs armoiries sur les pierres du sanctuaire et leur litre noire autour de sa nef. On trouve dans l'appareil quelques traces du XII[e] siècle, mais le XVI[e] a presque tout effacé. Le plus beau morceau qu'il ait laissé dans cette église est la grande ogive flamboyante du portail. Cette fenêtre, vue du fond de la vallée, s'allie bien avec la flèche du clocher et donne à l'église un air de grandeur et d'élégance qu'elle ne justifie pas de près.

La patronne de cette ancienne paroisse est Sainte-Anne, cependant un autre saint fort inconnu y est l'objet d'un pèlerinage quelquefois abusif. Ce saint de création toute populaire est appelé *Saint-Cangeon* et il est *invoqué par les personnes qui ne peuvent pas marcher.* Les habitans prétendent aussi que dans une boîte qu'ils montrent, est conservé le précieux sang du Sauveur. On lit dessus :

Sola virgo prægnans, mater Dei. Ora pro nobis, 1706.

Le patronage du Mesnil fut souvent contesté au dire de Duplessis. En 1240 c'était l'abbé de Saint-Wandrille qui présentait à la cure, et deux fois de suite, du temps d'Eudes Rigaut, il laissa périmer son droit [1]. D'après les pouillés de 1648, 1704 et 1738, le roi était devenu seigneur-patron, mais le comte d'Etelan alternait avec lui, et d'après les archives du lieu, ce dernier finit par l'emporter.

Au XIIIe siècle, ce bénéfice valait 30 livres, et au XVIIIe, 1,200. Il y avait au Mesnil 80 paroissiens en 1275, 200 ames en 1630, 33 feux en 1738, 300 habitans en 1771 et 207 seulement en 1820 [2].

Différents fléaux ont pu faire varier la population.

1 Mesnilium abb. Sancti Wandregisil patronus. — Arch. départ.

2 Pouillés et archives municipales de Lillebonne.

En 1659 la peste y fut très violente, on inhumait les pestiférés dans la prairie [1]. En 1689 une inondation de la Seine fit de grands ravages, on enterra les noyés dans le cimetière [2]; enfin, une dernière fois la Seine déborda dans la vallée, en 1810.

De 1675 à 1685 six familles protestantes firent abjuration dans l'église du Mesnil [3]. Dans le cimetière est une croix en pierre dont les croisillons sont entourés d'un quatre-feuilles. Elle rappelle celle de Graville et elle pourrait dater du XIII[e] siècle. A ses pieds roule un bas-relief en grès du XVI[e] siècle, représentant Saint-Nicolas, Saint-Martin, Sainte-Anne et Notre-Dame-des-Douleurs. On est fâché de le voir si irrévérencieusement caché par l'herbe.

TRIQUERVILLE.

L'église de Triquerville est située sur un rocher et au bord d'un précipice. Elle est de plus entourée d'une foule de vestiges et de traditions païennes, à tel point que je suis tenté de croire qu'elle a succédé à un temple

[1] Registre de l'état civil à Lillebonne. [2] Id. ibid.
[3] Regist. de bap. du Mesnil, arch. mun. de Lillebonne.

d'idoles. Le paganisme, chassé des villes et des centres de population, dut se retrancher dans des gorges reculées comme celle de Triquerville; c'est là qu'il dut régner longtemps en maître et agir toujours sur l'esprit de ces agrestes populations. La preuve c'est qu'aujourd'hui encore on peut le reconnaître dans cette fontaine mystérieuse jaillissant du fond de l'abîme que domine l'église. Cette fontaine, dédiée à Saint-Jean, voyait beaucoup de pèlerins venir s'y baigner dans le mois de juin. Son eau n'a pas encore perdu tout son prestige. Le jour de Saint-Jean aussi on allumait du feu dans le carrefour voisin, et le 4 octobre 1844, j'ai encore vu une pauvre femme, avec sa fille, venir se prosterner devant l'image de Saint-Jean-Baptiste dans le chœur de l'église, après avoir fait trois fois le tour de l'édifice sacré; tant elle est vivace au cœur des peuples, la foi antique!

L'église située d'une manière si poétique et si pittoresque, est une simple chapelle ombragée par un vieil if et par de grands arbres qui dominent même le clocher. Autrefois il y avait, dit-on, une tour en pierre, aujourd'hui ce n'est plus qu'un simple tuyau d'ardoise.

L'église, quoique ruineuse, n'est pourtant pas très ancienne. Le chœur est moderne et il ne renferme que la pierre tombale de M. Costé, chevalier, seigneur de Triquerville, décédé en 1718.

La nef a des restes du XIII[e] siècle dans son por-

tail, cependant elle fut refaite presque en entier au XVI[e] siècle. Les pierres en furent tirées de la carrière du château; du reste, elle porte avec elle son baptistère et nous avons pu lire sur ses murs cette inscription presque effacée :

Le jour de Saint-Benoît XI[e] jour de juillet V[cc] XXX a esté dédiée ceste présente église de Saint-Jehan de Triquerville par mayssire Nicole Coquin, évesque des Augustins [1].

Le clocher de Triquerville porte un nom célèbre écrit sur son bronze :

L'an 1727, j'ai été bénite par M. Nicolas Langlois, prêtre-curé de Triquerville, Mess. Pierre Costé, chevalier-seigneur du Mesnil et de Triquerville, patron alternatif de cette église, conseiller-honoraire au parlement de Rouen, et très haute, très puissante dame Madame Marie-Anne-Claude Bruslars de Genlis, veuve de très haut et très puissant seigneur Monseigneur Henri de Harcourt, duc de Harcourt, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roy, capitaine d'une compagnie des gardes du corps.

Charles Lenoir m'a faite.

Comme on peut le voir sur la cloche même, le

[1] Les noms ici sont mal écrits et les titres mal énoncés. Ce Nicole Coquin, évesque des Augustins, est messire Nicolas de Coquin-Villiers, religieux des Augustins de Rouen, évesque suffragant du cardinal Georges d'Amboise, sous le titre de Veria in partibus. Il est mort à Rouen en 1531, et a été enterré dans la chapelle des Augustins, rue Malpalu.

patronage de Triquerville était alternatif entre le sire de Harcourt, comte de Lillebonne, et le seigneur du lieu. Dès le XIIIe siècle, deux hommes puissants, Robert de Sorent et Dominique de Gornatèle, présentèrent simultanément le prêtre Théodore à l'archevêque Thibaut. Triquerville, appelé Trigarville, Antragarville valait alors 10 livres et possédait 30 paroissiens ; au XIIIe siècle il y avait 23 feux et aujourd'hui c'est une commune de 272 habitants.

Une vieille tradition, répandue dans le pays, soutient que sur Triquerville, au hameau appelé *Labie*, il y eut autrefois une abbaye de moines, de laquelle on retrouve les fondations dans les terres. Le fait est que l'on retrouve beaucoup de tuiles dans le champ que la tradition indique ; les vieillards assurent avoir vu les murailles à une certaine hauteur. On affirme qu'il y avait 12 religieux qui dépendaient du Vallasse. L'un d'eux était curé primitif de la paroisse, car l'église actuelle n'était qu'une chapelle de Saint-Jean. Ce n'est que plus tard qu'elle devint l'église de la paroisse. Nous ne savons trop que penser de cette tradition qu'aucun monument écrit ne vient appuyer.



NOTRE-DAME-DE-GRAVENCHON.

Encore un exemple de la vicissitude des choses humaines ! L'église de Notre-Dame, n'était dans le principe qu'une simple chapelle relevant de l'antique église de Saint-Georges de Gravenchon. Tel était l'état des choses même à la fin du XVe siècle ; mais dans le siècle suivant la chapelle de Notre-Dame fut émancipée par la protection royale et les deux églises devinrent des paroisses à la présentation du roi. Notre-Dame resta fidèle à son premier maître jusqu'à la révolution, mais Saint-Georges fut souvent balloté dans son patronage.

Notre-Dame est ancienne comme édifice, elle dut être construite avec une certaine magnificence au XIIe siècle ; ce qui en reste suffit pour l'attester. Nul doute qu'elle ne fût plus grande autrefois qu'aujourd'hui, les arcades rebouchées de la nef devaient communiquer avec des collatéraux qui ne sont plus. Il y eut déplacement dans cette église, car le clocher à présent sur une chapelle du midi, devait être autrefois sur les transepts. La voûte intérieure, le corps-carré et la partie basse de cette tour sont de la transition du XIIe siècle, mais le sommet et la flèche octogone en pierre qui le surmonte, sont du XVIIe siècle.

Le grand portail est une belle ogive primitive

ornée de tores et de colonnettes à feuillages. La muraille nord de l'église est une construction récente du siècle dernier.

Le chœur dans ses deux côtés a été reconstruit il y a 25 ans, mais le pignon qui le termine est ancien et possède une fenêtre terminale du XIIe siècle. L'autel en bois de chêne peut avoir cent ans. La contre-table qui le surmonte doit dater de 1700. Les deux paroisses, encore unies en 1275, portaient le nom de Cravenesum et possédaient 60 paroissiens. Divisées en 1738, elles comptaient en tout 94 feux. Réunies pour toujours depuis 1823, elles forment à présent une succursale de 757 ames.

SAINT-GEORGES-DE-GRAVENCHON.

L'ancienne église de Saint-Georges-de-Gravenchon a été démolie en 1825. A cette époque le chœur et la nef étaient tombés en ruine ; il ne restait plus que le clocher, tour carrée en silex avec contre-forts du XIIIe siècle. Une belle flèche de pierre, découpée en essente la surmontait : M. Lesage, de Caudebec, nous en a conservé un dessin très fidèle dans le manuscrit qu'il a légué à la bibliothèque publique de Rouen. D'après ce portrait, elle avait une grande analogie avec la pyramide octogone de l'abbaye de Montivilliers.





Eglise de Norville.

L'abbé de Saint-Wandrille et l'archevêque de Rouen se disputaient au XIII[e] siècle le patronage de cette église [1]. Plus tard, ils en furent dépouillés l'un et l'autre, et le roi de France était le seul et unique patron dans les derniers siècles. Sur la poussière de cette pauvre église, on ne se douterait pas de toutes les querelles que son humble existence a soulevées.



NORVILLE.

L'église de Norville est une des plus belles de l'arrondissement du Havre. Son clocher pourrait rivaliser avec ceux de Harfleur et de Lillebonne; c'est la troisième flèche de notre archidiaconé, et il ne lui a manqué, pour être plus appréciée, que le voisinage d'une grande route et un plus facile accès. Nous qui la publions aujourd'hui pour la première fois, nous sommes sûr d'étonner le public par cette révélation inattendue, et d'inspirer le désir de la mieux connaître.

Le clocher si remarquable est un corps carré en

[1] Pouillé d'Eudes Rigaut et Duplessis.

pierre, placé sur la croisée de l'église qui doit appartenir à la fin du XVe siècle. La tour est percée de quatre ogives à deux compartimens avec remplissage de flammes. Une balustrade de quatre-feuilles aigus entoure le sommet. Les contre-forts qui soutiennent les angles sont terminés par des clochetons malheureusement mutilés par les vents. Des arcs-boutans jaillissent de leur sein et vont soutenir la pyramide octogone dont la base est à jour. Cette base aërienne est d'un très bel effet. La flèche supportait deux couronnes de pierre comme à Caudebec. De cette tiare antique, il ne reste plus que quelques fleurons; les autres ont été emportés par les vents; mais ce pauvre débris suffit pour nous révéler l'ornement primitif et nous le faire regretter.

Ces clochers à couronnes paraissent particuliers aux bords de la Seine. On n'en connaissait autrefois qu'à Caudebec; en voilà maintenant à Norville et à Saint-Maurice; peut-être y en eût-il aussi à Lillebonne. Où cette pensée a-t-elle pris naissance? Nous ne saurions le dire. A-t-elle remonté le fleuve ou l'a-t-elle descendu. Nous sommes tentés de croire que son berceau est à Norville, car celle-ci est la plus ancienne.

Cette flèche est belle, et dès lors, comme à Caudebec, comme à Harfleur, la fatale tradition des Anglais s'y rattache. On dit : et rien ne vient confirmer cette assertion, que cette église de Norville a été bâtie par

les Anglais, tandis que le monument lui-même dément cette origine; car la nef est du XIIe siècle, le chœur du XIIIe, et le clocher de la fin du XVe.

Cette tradition qui nous révolte avait déjà indigné le savant Pommeraye. Voici comme il s'en explique dans sa préface des archevêques de Rouen : « Quelques-uns sachant confusément et comme par une espèce de tradition, que notre province a été sous la puissance des Anglais sont si simples et si peu éclairés que de leur attribuer la construction de tant de beaux ouvrages. Mais ils verront ici que ces étrangers n'ont nulle part à cette gloire, et qu'elle est toute dûe à la piété libérale de nos anciens normands qui, par un esprit bien opposé à celui du siècle présent, se sont montrés aussi somptueux et aussi magnifiques dans les édifices publics que modestes et retenus à l'égard de leurs maisons particulières. De sorte que nous ignorerions aujourd'hui qu'ils avaient été si intelligens et si hardis dans l'architecture, s'ils n'avaient été pieux, et si leur zèle pour l'ornement de l'église et de leur patrie ne les eût portés à nous en laisser des marques si éclatantes. »

C'était, il y a deux cents ans, et presque à l'origine des choses, que le bon religieux écrivait ces lignes patriotiques, et aujourd'hui nous ne parlerions pas autrement.

Achevons la visite extérieure de cette église. Le

chœur est ancien ; il possède un chevet et trois fenêtres rebouchées du XIII siècle. Celle du milieu était encore garnie de vitraux, il y a vingt-cinq ans. M. l'abbé Hamel la fit reboucher pour y placer une contretable.

Les transepts sont du XVI[e] siècle comme le clocher; mais la nef est de la fin du XVI[e] ou du commencement du XVII[e] siècle. C'est un beau vaisseau flanqué de deux collatéraux et soutenu par des contreforts destinés à recevoir des aiguilles qui ne furent jamais faites. De chacun d'eux devaient jaillir des arcs-boutans pour soutenir la grande nef. Les pierres d'attente seules en rendent témoignage.

Au côté du midi est une jolie porte latérale en anse de panier. L'ogive qui l'encadre est garnie de crochets ; elle était surmontée d'une accolade ; des statues et des vitraux en complètent la décoration.

Le grand portail de l'ouest s'appuie sur d'élégans contre-forts percés de niches vides dont les socles et les dais sont forts jolis. Malheureusement les pinacles qui les surmontent sont fort lourds. Nous les croyons ajoutés à une époque postérieure. La porte est une ogive partagée en deux anses de panier. Sur le pilier du milieu était l'image de Saint-Martin, patron de l'église ; au-dessous, un vitrail colorié que l'on a remplacé, il y a six ans, par une prosaïque fenêtre blanche : une grande rose surmonte le portail ; elle-même a perdu ses brillantes verrières.

Entrons maintenant dans cette église. L'intérieur, vraiment noble et grand, ne dément pas l'opinion qu'on s'en fait au-dehors. La grande nef, voûtée dans toute sa longueur, est soutenue par quatre arcades cintrées, légèrement arquées au sommet. Des colonnes rondes, à chapiteaux de la renaissance, supportent les arcades; les arceaux des voûtes ne descendent que sur de simples culs de lampes, tellement que la voûte paraît suspendue en l'air; aussi elle tient à peine, et les murailles ébranlées par les tempêtes ont eu besoin d'être rassurées par des barres de fer. Il a fallu aussi retoucher les fenêtres du haut de la nef, car elles affaiblissaient l'église; elles souffraient beaucoup, et leur entretien était une ruine pour la fabrique.

Les allées, aussi voûtées, sont percées de trois fenêtres flamboyantes à doubles compartimens.

Le clocher est d'un âge et d'une construction antérieurs à la nef; ce qui dénote suffisamment cette différence, ce sont les prismes anguleux dont les arcades sont ornées, tandis que celles de la nef ont des cordons ronds et obtus. Le clocher est posé sur quatre colonnes rondes avec chapiteaux de feuilles de chardon découpées avec précision.

Il communique avec deux chapelles contemporaines qui forment la croix. Celle du sud, dédiée à Saint-Martin, a une fenêtre à quatre compartimens, dont le remplissage est formé de neuf fleurs de lis rouges et

jaunes ; celle du nord, dédiée à la Sainte-Vierge, n'a que trois compartimens, mais le remplissage est également garni de verres de couleur.

De quelle pierre fut bâtie cette église et toutes celles de cette rive au XVI[e] siècle ? car à cette époque un grand mouvement se fit sur les deux bords de la Seine, et il enfanta plusieurs églises qui sont de vraies merveilles. La tradition du pays prétend que ce fut dans le banc de pierre blanche qui règne depuis Gravenchon jusqu'à Villequier, que fut prise la pierre dont toutes les églises de ce pays sont bâties. C'est de là aussi que proviennent les longues masses de calcaire qui encombrent les avenues du château d'Etelan.

Norville au XIII[e] siècle était une grande paroisse. Eudes Rigaut lui donne 160 paroissiens ; au XVIII[e] elle n'avait que 80 feux, et aujourd'hui c'est une succursale de 658 habitans.

Le seigneur patron, c'était autrefois l'abbé de Jumièges. En 1260, il présenta à Odon Rigaut le prêtre Godefroy qui fut accepté. Cet état de choses durait encore en 1648 ; mais en 1677, le seigneur du lieu se déclara patron de la cure [1], et en 1704 et en 1738, les pouillés lui confirment ce privilége ; aussi l'église est-elle entourée d'une litre et bariolée d'armoiries. Il est probable que

[1] Duplessis, t. 1er, p. 625.

l'abbaye de Jumièges avait vendu le droit de patronage avec le plein fief de Haubert.



PETITVILLE.

L'église de Saint-Martin-de-Petitville renferme des traces d'une haute antiquité. L'appareil de la nef, du côté nord, est un moellon disposé en feuilles de fougère ou en arête de poisson. Les seules ouvertures sont deux petites fenêtres cintrées du plus vieux XI[e] siècle. Le côté sud a des fenêtres du XIII[e] et même du XVI[e] siècle. A l'intérieur, on voit deux colonnes à chapiteaux romans qui servent de piédestaux à des statues.

Le chœur, également en pierre comme tout le reste de l'église, a été construit en 1611 ; c'est, du moins, ce qu'on lit sur les vitraux qui sont contemporains de l'édifice. Quatre fenêtres en possèdent encore. Dans la première sont deux évangélistes, Saint-Mathieu et Saint-Jean, dont l'aigle tient un encensoir. La troisième et la quatrième verrière sont consacrées aux docteurs de l'église, à Saint-Grégoire, pape, et à Saint-Augustin; les deux autres sont privées de légendes, mais j'ai cru y reconnaître Saint-Ambroise et Saint-Jérome. Partout le millésime de 1611.

Le clocher sur le portail est une lourde construction du dernier siècle. Une tradition prétend que l'ancien a été consumé par le feu, ainsi que la sacristie et les archives; un vieux registre cependant a échappé au naufrage; il est aujourd'hui déposé aux archives départementales. C'est là que nous avons appris que la tour actuelle avait été construite de 1727 à 1731 par Jacques Fournier, maçon, aux frais de M. Lemarquier, curé de la paroisse, et doyen de St-Georges. La fabrique de l'église ne contribua à cette réédification que pour une taxe annuelle de 2 livres 10 sous.

Ce monument se ressent du temps où il fut élevé; il est massif et terminé par un dôme de pierre d'une pesanteur énorme. Du reste, l'abbé Lemarquier fut très généreux envers son église; il lui donna une contre-table en bois où l'on voit les images d'Aaron et de Melchisedech; puis il l'orna d'une cène, composition gracieuse, où les douze apôtres sont assis autour d'une table ronde élégamment servie. C'est le cachet du temps de la Régence; on lit en bas :

Donné par M. Lemarquier, curé, en 1720.

On remarque encore dans cette église un joli tableau de la Sainte-Vierge peint par Hor. Rieg., anno 1615, et une toile assez originale représentant le Saint Nom de Jésus, au bas duquel sont agenouillés Saint-

Benoist et Sainte-Scolastique, donnée par M. Gille de Vauborel, prieur-curé.

Peu de temps avant la construction du clocher, avait eu lieu dans cette église une pompeuse cérémonie. Voici ce que nous lisons dans le registre des délibérations de la fabrique[1] : « Le dimanche 18 juillet 1706, translation des reliques des glorieux martyrs St-Prisce et Sainte-Claire, suivant l'attestation authentique de Rome du 13 juin 1702, laquelle a été faite par vénérable personne Jacques de Routier, prêtre chanoine, chancelier de l'église primatiale et métropolitaine de Rouen, assisté de plusieurs curés voisins, de l'église de Notre-Dame-de-Gravenchon, en celle de Petitville avec grand concours des paroisses voisines. »

Nous ne préjugeons rien; mais nous ferons remarquer que 1700 était l'époque où des milliers de reliques, extraites des catacombes de Rome, se répandaient avec profusion dans le monde chrétien. Ce fut à cause de cela que le pieux et savant Mabillon écrivit sa dissertation sur le culte des saints inconnus, véritable chef-d'œuvre de critique sacrée qui servira toujours de profession de foi à l'église en pareille matière.

Petitville, sous le patronage du roi, possédait 35

1 Arch. départ. Dépôt de la préfecture. — Section des trésors et fabriques.

feux en 1738; aujourd'hui c'est une commune de 390 habitans, annexée à la succursale de Saint-Maurice-d'Etelan.



SAINT-MAURICE-D'ÉTELAN.

L'ancienne église de Saint-Maurice-d'Etelan était autrefois placée dans le bois Vallois; c'est là qu'on en montre encore les restes. Ces vénérables débris, que la tradition révère encore, furent complètement abandonnés au XVIe siècle, lorsqu'on entreprit de reconstruire sur de nouveaux fondemens l'église actuelle.

Etelan, comme Villequier, comme Norville, comme Caudebec, comme Vatteville, vit s'agiter sur ses rivages une croisade de travailleurs, il y a trois cents ans. Le fleuve fut couvert de bateaux, et le littoral retentit du bruit du marteau et de la scie, car tous les édifices de ces contrées furent bâtis en pierre blanche des rives de la Seine.

Le plan de l'église fut bien simple; il porte d'ailleurs le cachet de son époque. Notre conviction profonde est que, dans l'arrondissement du Havre, on peut déjà préciser le temps de l'érection d'une église par la position de son clocher. Jusqu'à la fin du XVe

siècle, le clocher était généralement placé sur les transepts, entre le clocher et la nef; on citerait malaisément quelques exceptions. Dans toutes les églises postérieures au XVe siècle, le clocher est toujours au bas de l'église; Norville est une exception, mais elles sont rares.

Le plan de l'église de Saint-Maurice se compose donc du clocher, de la nef et du chœur; le tout en pierre et du XVe siècle.

Le clocher, au côté nord du portail, est un grand corps-carré soutenu par des contre-forts unis et surmonté d'une flèche en pierre à deux couronnes, dernier reflet de la tiare de Caudebec.

On entre dans l'église par une porte en accolade d'assez bon goût. La nef, pavée en larges dalles, est éclairée de chaque côté par quatre fenêtres à compartimens avec remplissage de flammes. Le côté nord n'avait primitivement que trois fenêtres; la quatrième a été percée cette année par Sémel, plâtrier de Lillebonne, et n'a coûté que 300 francs.

Au haut de la nef sont deux petits autels; l'un supporte le reliquaire de Saint-Maurice qui est fort joli, et qui a été donné par M. le marquis de Martainville, ancien maire de Rouen. Le pélerinage de Saint-Maurice est très fréquenté. On y a recours dans les douleurs rhumatismales.

Le chœur est voûté et percé de cinq ogives à deux

compartimens. Le remplissage flamboyant de chacune d'elles est encore garni de verrières. La plupart représentent les armoiries des seigneurs qui avaient si libéralement rempli la fenêtre de vitraux de couleur. L'un porte de gueule à deux fers de lance d'argent, surmonté d'un lambel d'or; le second, un damier d'or et d'argent.

Le tabernacle est une jolie boiserie à colonnes torses de la fin du XVIIe siècle. Le pavage se compose de plusieurs pierres tombales effacées.

Cette paroisse, appelée aujourd'hui Saint-Maurice-d'Etelan, parfois simplement St-Maurice, s'appelait au XVIIIe *Este-allant*, dans le pouillé d'Eudes Rigaut; *Esteiland*, dans les chartes du Valasse; *Estallant*, dans le pouillé de 1648, et *Etelan* dans la description géographique de Duplessis. Le pouillé de 1704 est le premier qui lui donne le nom de Saint-Maurice-d'Estellène ou d'Estelan; il a été suivi en cela par celui de 1738. Saint-Maurice-d'Etelan, à la présentation des abbés de St-Wandrille, possédait 69 paroissiens au XIIIe siècle et 34 feux seulement au XVIIIe. Aujourd'hui c'est une succursale de 317 âmes, à laquelle est annexée l'ancienne paroisse de Petitville.



CHAPELLE DU CHATEAU D'ÉTELAN.

Nous ne pouvons passer sous silence cette jolie chapelle que nous appellerons le bijou de l'arrondissement du Havre. Si l'abbaye de Fécamp en est la merveille, cette chapelle en est véritablement la perle. Tous les jours on entreprend de couteux voyages pour visiter sur les bords de la Loire des châteaux de la renaissance et de charmantes chapelles du XVIe siècle. Nous avons admiré avec un plaisir bien vif les chapelles des châteaux de Blois, d'Amboise et de Chenonceaux, et nous ignorions que dans notre propre patrie, sur les bords de cette Seine qui nous a vu naître, se trouvait une petite merveille digne en tout point de leur être comparée, digne peut-être de l'emporter sur elles. Les noms de Louis XII, de François Ier et de Henri II, ajoutent un grand prestige aux monumens de la Loire. Souvenirs de fêtes et de galanterie que ne peuvent offrir les bords de la Seine qui ne connurent guère que des rois vaillans, comme Guillaume, Charles VII et Henri IV; mais il n'y aura que plus de mérite à la chapelle d'Etelan d'attirer nos regards sans le prestige étranger de ces grands noms historiques. Toute sa valeur se tire d'elle-même, et tout son prix est dans ses beautés intrinsèques.

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de

parler du château, noble ruine du XVe siècle, digne d'attirer l'attention des antiquaires et des artistes. Ces vieilles gargouilles avec le collier de l'ordre de Saint-Michel; ces chiens de pierre, gardiens infatigables qui veillent éternellement sur les créneaux; ces élégantes lucarnes ogivales qui rappellent avec tant de bonheur celles du château de Blois, du Palais-de-Justice de Rouen ou de l'hôtel-de-ville de Louvain; ces riches tapisseries jetées avec tant de profusion dans les salons déserts, vaste collection de tableaux mythologiques, tout cela contribue à faire du manoir d'Ételan un des points les plus curieux de la Normandie.

Cependant, la chapelle seule attirera nos regards. C'est un joli petit édifice de la fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe. Ce qui me le fait croire, c'est le collier de l'ordre de Saint-Michel suspendu au cou d'une gargouille; les pèlerines sont liées entre elles par des aiguillettes, selon l'institution de Louis XI, et non par des cordelières, suivant la réforme de François Ier.

Ce qu'on doit le plus admirer dans cette chapelle, ce n'est ni l'appareil, ni les contre-forts, ni les fenêtres, ni les voûtes, ni les vitraux même, ailleurs on retrouve toutes ces choses; mais ce que l'on ne retrouve nulle part, c'est l'ameublement complet d'une chapelle au XVIe siècle. Les innovations du temps, les réformes des propriétaires, les améliorations intro-

duites par les chapelains, les ravages de la guerre et surtout la terrible révolution de 93, ont détruit dans nos églises tous les objets-meubles des anciens temps.

On sait combien de vases sacrés furent envoyés à la monnaie, combien de cloches furent transformées en canons, combien de pavages furent enlevés pour chercher du salpêtre, que l'on chauffait ensuite avec le bois des lambris et des contre-tables ; le catholicisme renaissant ne trouva dans ses temples que les quatre murs, et l'église de France, naguère si florissante, n'avait plus même un calice pour boire le sang de son maître.

Mais à Ételan, il n'y eut rien de semblable : le mobilier est intact, et l'on peut s'y faire une idée complète d'une chapelle catholique au XVI[e] siècle. Le pavage en terre cuite est composé de petits carrés couverts de différentes armoiries ; l'écusson le plus souvent répété est à trois piques, armes parlantes des picards d'Ételan. Le bénitier est une jolie cuve de la renaissance, recouverte de la plus fine dentelle de pierre. La piscine est également sculptée avec élégance ; l'autel est une table de pierre sous laquelle fut peut-être une peinture de Jésus au tombeau : le pourtour des murs jusqu'à deux mètres de hauteur est recouvert d'un lambris en bois de chêne, dont les panneaux séparés par des contre-forts à pinacle sont couronnés par une sculpture à jour de la plus grande délicatesse. Le même huchier aura sans doute œuvré le

banc seigneurial et le lutrin découpés dans la forme gothique. Le lutrin est un pupitre creux comme celui de Boileau, s'élevant ou s'abaissant à volonté à l'aide d'une vis d'une grande dimension.

Les murs de l'abside sont couverts de fresques altérées par l'humidité; l'une d'elles représente le jugement dernier; l'autre, les tours de la céleste Jérusalem vers laquelle s'avancent les élus. Dans le bas est une messe de la passion. Un prêtre, vêtu de la planète antique, célèbre la sainte messe devant un Christ dont les plaies sont rougies de sang. Des deux ministres qui le servent, l'un tient une mitre et l'autre une tiare. C'est une messe de Saint-Grégoire.

Sur les socles sont des statues en pierre; à gauche est la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus; à droite est un groupe entier; c'est la Madeleine cherchant le sauveur. J.-C. lui apparaît dans un jardin rempli d'arbres, sous la figure d'un jardinier; entr'eux s'établit le dialogue suivant écrit en lettres d'or sur les murs:

Maria. — Rabboni. — Noli me tangere. — Domine, si tu sustulisti eum dic mihi ubi posuisti et ego eum tollam.

Ces personnages de grande dimension ont le sentiment religieux au plus haut degré.

Je ne terminerai point cette description sans dire un mot des vitraux qui éclairent cette chapelle: il y

en a aux cinq fenêtres, mais déjà quelques-uns sont mutilés. Dans la première est un Saint-François-d'Assise recevant les stigmates ; dans la seconde est une Sainte-Madeleine et un Saint-Jean-Baptiste. Le chatelain est au bas de son saint patron, et la chatelaine agenouillée au pied de sa sainte patronne, fait l'offrande de son vitrail. La troisième, qui est celle du fond, est remplie par J.-C. crucifié, par Jésus descendu de la croix et par une mère de douleurs. La quatrième, en verre blanc, n'a qu'une Sainte-Anne dans son remplissage. La cinquième enfin présente un Saint-Christophe traversant un fleuve et portant l'enfant Jésus sur ses épaules, puis une Sainte-Barbe et un Saint-Sébastien.

Comme on le voit, ici tout est contemporain : pavage, autel, bénitier, fresque, statues, vitraux, pupitre, banc seigneurial. Ces choses sont belles et elles nous plaisent, malgré le temps qui les flétrit, malgré l'humidité qui les dévore ; mais combien devaient-elles être ravissantes lorsqu'elles brillaient de l'éclat de l'or dans leur fraîcheur native. Tous les jours les amis des arts s'efforcent de recueillir dans tous les coins du pays des fragmens échappés aux révolutions pour en faire une collection complète, et ici la collection est toute faite et aussi entière que l'on peut désirer. On connaît de riches personnages qui achètent à grands frais, pour meubler leur chapelle, des objets d'art imi-

tés du moyen-âge. Et ici, où l'on possède de vraies reliques, des pièces authentiques mille fois plus précieuses que les plus parfaites contrefaçons, on les laisserait périr !

Non, il n'en sera pas ainsi, et nous osons espérer que M. le marquis de Martainville, ancien maire de Rouen, ami des arts et des antiquités, ne laissera pas altérer plus long-temps le trésor qu'il possède. Ses lumières et sa piété nous sont un sûr garant qu'il ne négligera aucun sacrifice pour conserver et restaurer ce petit chef-d'œuvre de l'art chrétien au moyen-âge.



CANTON DE BOLBEC.

BOLBEC.

L'église de Bolbec est moderne comme la ville qui la possède. C'est un temple romain qui rappelle celui d'Yvetot, élevé au *Dieu vivant* par Camille d'Ablon en 1778. Le temple de Bolbec fut construit, vers le même temps, par la ville elle-même qui sortait de ses ruines; car l'histoire de cette cité se résume presque tout entière dans le terrible incendie de 1765, qui dévora 800 maisons.

La vieille église était un prieuré en titre sous l'invocation de Saint-Michel, et donné en 1061 à l'abbaye de Bernay, par Hugues, de Bolbec. Le rôle de cette communauté fut assez minime dans l'histoire; voici les différentes circonstances où nous voyons mention d'elle dans les annales de nos abbayes.

En 1218, Richard, abbé de Bolbec, est appelé comme juge à trancher une question qui s'était élevée entre Vital, abbé du Vallasse, et quelques seigneurs des environs. Vers 1260, Eudes Rigaut visita plusieurs fois le prieuré de Bolbec; les religieux de cette maison

intervinrent parfois dans les affaires de l'abbaye leur suzeraine. En 1422, N.-D. de Bernay était restée vacante depuis plusieurs années, par suite des guerres avec les Anglais. Guillaume de Belleaud, prieur de Bolbec, adressa à l'évêque de Lisieux une supplique à l'effet de pourvoir au gouvernement de ce monastère. En 1470, un moine de Fécamp et un moine de Bernay se disputèrent la possession du prieuré; tous deux avaient des droits à faire valoir; car on sait que N.-D. de Bernay était soumise à la crosse abbatiale de Sainte-Trinité de Fécamp. En 1474, la même difficulté se renouvela; elle fut tranchée par l'abbé du Vallasse.

Du prieuré de Saint-Michel et de la vieille église paroissiale, il ne nous est resté qu'un plan géométrique dressé après l'incendie, sur les ruines mêmes de l'édifice [1].

Le 14 juillet 1765, le feu consuma l'église et la ville entière. De son antique enceinte, de ses colonnes, de ses autels, de ses cloches, de ses ornemens, de ses vases sacrés, il ne resta qu'une masse informe de charbons et de cendres auxquels on n'osa pas même toucher; il fallut un ordre de la justice pour recueillir, dans ces débris, les métaux en fusion. Le 9 mars 1766,

[1] Ce plan se trouve aux archives de la mairie du lieu.

le parlement de Rouen *ordonna de ramasser l'argenterie fondue dans l'incendie pour en faire une croix de procession et des encensoirs, et le métail de la cloche pour le mettre dans la cave du presbytère* [1]. Chose étonnante, on retira de cette lave, à peine refroidie, 44 marcs d'argenterie, qui furent achetés par les orfèvres 2,058 livres.

Pendant bien long-temps, Bolbec resta sans église, chacun songea d'abord à rebâtir sa propre maison; celle de Dieu vint après. L'office paroissial se célébra le dimanche dans l'église du Val-aux-Grés [2]; seulement, dans l'enceinte de la ville, on avait élevé à la hâte une petite chapelle pour la messe de tous les jours; et ce modeste oratoire, on le devait à la bienfaisance

[1] Arch. de la fab. au presbytère du lieu.

[2] Le Val-aux-Grés, appelé aussi le Val-aux-Malades, est un ancien prieuré, situé sur le bord de la route de Goderville, au haut d'un vallon qui ressemble au cratère d'un volcan éteint. Cette antique léproserie fut fondée par Gauthier Maloiseau, lépreux lui-même. Elle fut long-temps desservie par des chanoines réguliers; mais la lèpre ayant cessé totalement ses ravages dans le pays, elle fut donnée en 1672 aux ordres militaires du Mont Carmel et de Saint-Lazare. Cette commanderie, créée par Louis XIV, ne dura que jusqu'en 1693. A cette époque, le Val-aux-Grès redevint un prieuré, sous la direction des chanoines réguliers de la réforme de Friardel ou du Bourg-Achard. Ce furent ces religieux qui construisirent, en 1754, la maison actuelle. La chapelle ne subsiste plus.

du duc de Charrost. Joseph et Jean Petit, charpentiers, firent un beffroi de chêne que l'on plaça dans l'ancien cimetière. On y suspendit une cloche pour appeler les fidèles. Lavillette la fondit pour 296 livres, et la marqua aux armes du duc de Charrost qui l'avait donnée. Quelques temps après, Amyot de Lorraine en fondit une autre pour 100 livres. On démolit les anciennes constructions, et les os des fidèles que l'on rencontra dans le vieux cimetière furent portés religieusement dans le nouveau.

Cet état provisoire se prolongea plusieurs années; ce ne fut guère qu'en 1772 que l'on parla pour la première fois de la reconstruction de l'église. Une assemblée de propriétaires eut lieu dans l'enceinte, et sur les ruines mêmes de l'ancienne. Ce fut le 14 juillet, jour anniversaire du fatal incendie, que l'on choisit pour convoquer cette solennelle réunion du peuple. De prime abord, on estima que les frais devaient s'élever à 59,762 livres; toutefois, avant de se séparer, on nomma des commissaires qui devaient pourvoir à toutes les exigences de l'entreprise. Ils furent chargés de désigner un architecte, et leur choix se fixa sur M. Patte.

En 1773, celui-ci apporta un premier plan dans lequel il essayait d'utiliser les anciennes constructions, entre autres les pignons qui étaient restés debout. Il demandait 1800 livres pour déblayer la place. Le devis

de la nouvelle construction s'élevait à 60,000 livres. Ce plan ne fut pas accepté [1].

M. Delaroche en présenta un autre, dans lequel il conservait les chapelles de l'église primitive. Il élevait une flèche sur le portail, au-dessus des piliers ; il plaçait des médaillons représentant les douze apôtres, nombre égal à celui des arches. En 1774, MM. de Mont-Louis et Ducrest, architectes du roi, furent appelés à Bolbec pour juger le plan de M. Delaroche; après examen, ils le rejetèrent [2]. Un second plan de M. Patte fut présenté et reçu.

Voici ce que nous lisons dans son devis qui a été imprimé, et que l'on conserve aux archives de la mairie du lieu :

La nouvelle église sera située sur l'emplacement de l'ancienne, dont le sol sera baissé de 6 pieds, de manière à avoir 11 pieds d'élévation au-dessus du pavé de la grande rue. L'édifice devra figurer une croix latine, avec bas-côtés régnant au pourtour de la nef et du chœur. Sa longueur totale est fixée à 165 pieds, sur une largeur variable de 70 à 77. La nef et le chœur seront percés, de part et d'autre, de chacun cinq arcades à plein-cintre avec archivolte. Il y aura deux chapelles placées à droite et à gauche de l'entrée de l'église; l'une pour les mariages, l'autre pour les baptêmes. Le portail aura 68 pieds de long sur 128 de haut jusqu'à la croix. On sculptera dessus les armes de M. le duc de Charrost. Le faîte de la nef aura 66 pieds d'élévation; celui des bas-côtés 39. La

[1] Archives de la mairie de Bolbec. [2] Ibid., id.

pierre d'appareil sera tirée des carrières de Bolbec; la pierre de taille, de celles de Caumont. Le carrelage de la nef, des chapelles et bas-côtés sera confectionné en terre cuite. Le sanctuaire et le chœur seront pavés en pierre de Caen. »

Tel fut en abrégé le cahier des charges.

Pierre Aubrée, maître maçon, de Saint-Romain-de-Colbosc, se rendit adjudicataire de l'entreprise pour une somme de 150,000 livres, qui devait être payée par la paroisse, par madame de Fontaine Martel, par les gros décimateurs et par M. le duc de Charrost. Ce dernier désigna le nommé Mouillard pour inspecter, en son nom, les travaux de l'église.

Dès 1775, *des troubles et des mutineries* se firent sentir dans le chantier de Pierre Aubrée; en 1778, l'argent lui manqua totalement : il ne put faire confectionner la charpente, malgré les sommations de la fabrique. Il y arriva, toutefois, au moyen d'une somme de 6,529 livres qui lui fut allouée, en 1781, en sus de son crédit principal. Néanmoins, malgré cette subvention, la tradition raconte que l'infortuné maçon se ruina complètement à cette entreprise.

En 1778, M. Mouillard acheta 160 toises de pierre à Charles Chevalier, carrieur, de Caumont. Jacques Beloncle fit la ferrure des vitraux en 1779. Louis Bocquet, charpentier, fit les bancs et le lambris pour 1,048 livres. Pierre Bocquet, son frère, entreprit les chaises et autres siéges pour 2,000 livres. En 1780,

le marché pour le beffroi fut passé avec Étienne Varin, charpentier, et une cloche fut fondue par Poisson, fondeur, à Rouen. Mais plus tard, Cavelier, fondeur, d'Aumale, fut chargé de couler quatre cloches, du poids total de 6,500 livres, pour la somme de 6,200 livres. La grosse pesait 2,350; la seconde, 1,700; la troisième, 1,200; la quatrième, 1,035.

La bénédiction en fut faite peu de temps après; voici ce que nous lisons à ce sujet dans les archives de la fabrique : « Ce jourd'hui, 15 février 1781, nous soussigné, doyen du Havre et curé d'Emalleville, par permission de S. E. le cardinal de Larochefoucauld, avons fait solennellement la bénédiction de deux cloches nommées, l'une, par M. le comte de Charrost et la duchesse de Béthune Sully; la seconde, par M. le cardinal de Larochefoucauld et la duchesse d'Avrai. »

Avant la bénédiction des cloches, le vénérable abbé Rosé, qui devint plus tard un confesseur de la foi, avait donné une nouvelle approbation aux statuts de la confrérie de Sainte-Trinité, N.-D. Saint-Michel, Saint-Sébastien, Saint-Nicolas, etc., déjà approuvés en 1608.

Enfin, tout étant prêt, la bénédiction solennelle de l'église eut lieu huit jours après avec une grande pompe et un immense concours de peuple. Les archives de la fabrique en ont gardé le souvenir, et voici le procès-verbal qui fut rédigé à la fin de la cérémonie :

« Ce jourd'hui, 24 février 1781, nous, archidiacre

du Grand-Caux et vicaire-général de S. E. monseigneur le cardinal de Larochefoucauld, archevêque de Rouen, après avoir visité l'église nouvellement construite de Bolbec, et l'avoir trouvée dans un état décent et convenable pour pouvoir y célébrer le Saint-Sacrifice de la messe et autres offices divins, et suffisamment garnie des choses les plus nécessaires à cet effet, en avons fait solennellement la bénédiction, suivant les cérémonies prescrites par le rituel du diocèse, en attendant qu'il plaise à S. E. d'en faire la consécration et dédicace. » *Signé* BORDIER, vicaire-général.

L'église une fois livrée au culte, on subhasta les bancs le dimanche des Rameaux de la même année.

Le cardinal de Larochefoucauld, qui avait été parrain d'une cloche, et l'abbé Bordier, qui avait béni l'église, payèrent ces honneurs par un cadeau de chacun vingt-cinq louis. Le vénérable archevêque ne cessa de protéger d'une manière spéciale l'église sa filleule. En 1783, il lui fit don d'un autel de marbre, travaillé à Paris sur les dessins de M. Patte. Il envoya également de la capitale, une belle chaire en chêne, ornée de sculptures, toujours d'après les dessins du même architecte. Cette chaire a été conservée, et c'est celle que l'on voit aujourd'hui.

Le 1er mai 1782 fut un jour fatal pour l'église de Bolbec : ce jour là elle perdit son respectable et vénéré pasteur, M. Etienne Salomon Telles de la Poterie. Il

exerçait dans cette ville le saint ministère depuis plus de quarante ans ; il avait partagé avec son troupeau les malheurs de l'incendie ; il avait vu renaître la ville, et avait relevé l'église de ses cendres ; aussi fut-il pleuré et regretté de tous les habitans, sans exception, qui le regardaient comme leur père commun [1].

La révolution, qui dépouilla et appauvrit tant d'églises, a orné et enrichi celle de Bolbec. En 1790, Robert Lemaître fit, pour 500 livres, une table de communion en fer dans le genre de celle du chœur des religieuses de Caudebec. En 1791, M. Ruffin, officier municipal, proposa d'obtenir, de l'administration départementale, un jeu d'orgues provenant d'une des églises supprimées de Rouen. On fixa les yeux sur celui de Saint-Herbland, qui passait pour un des meilleurs de la ville, et l'on en fit l'acquisition. On le mit sur le grand portail où il est encore aujourd'hui. Il a été réparé en 1840, par la maison Daublaine Callinet, de Paris, sous la direction de M. Danjou. Cette restauration a coûté 5,370 francs.

[1] Les curés de Bolbec à nous connus sont : M. Henry Suard, de 1702 à 1714. — M. de Sortembosc, de 1714 à 1724. — M. Hotot, de 1724 à 1734. — M. de Récusson, de 1734 à 1742. — M. Salomon Telles de la Poterie, de 1742 à 1782. — M. Cramoisan, de 1802 à 1830. — M. l'abbé Leclerc, de 1830 à 1836. — M. l'abbé Doudement. — Bolbec est une cure de 9,802 habitans et un doyenné depuis 1837.

Le même monsieur Ruffin procura encore, à l'église de sa patrie, des balustrades en fer pour fermer le chœur, et la grande contre-table à colonnes torses qui provient de l'abbaye de Jumièges.

Cette église de Bolbec fut profanée à la révolution, par la présence du schisme constitutionnel ; plus tard, elle devint un temple de la raison et une fabrique de salpêtre. Un des premiers actes de l'administration révolutionnaire, ce fut de lui enlever ces belles cloches dont nous avons raconté naguères la bénédiction. Il fallut trente ans pour réparer ce malheur; mais, en 1822, quatre cloches nouvelles furent fondues et ce fut là un des plus grands événemens de l'histoire de cette église. La première pesait 2,080 kilogrammes ; la deuxième, 1,530 ; la troisième, 1,050 ; la quatrième, 871. Voici le procès-verbal qui fut rédigé après la cérémonie.

« Ce jourd'hui 20 août 1822, nous Louis François-Cramoisan, prêtre, curé de la ville de Bolbec et du canton, soussigné, avons fait solennellement, et suivant la forme prescrite par le rituel de ce diocèse, la bénédiction des quatre cloches de cette église, lesquelles ont été nommées, savoir : la première, Louise Désirée, par nous curé de ladite ville de Bolbec et dame Désirée Hétard, épouse de M. Hanin, trésorier en exercice ; la seconde, Athanase Reine, par M. Nicolas Athanase-Marion, maire de cette ville et notaire royal,

et par dame Reine Lebled, épouse de M. Thierry, administrateur de la fabrique; la troisième, Caroline Adélaïde, par M. Charles Dominique Saint-Martin, notaire royal en cette ville et président de la fabrique, et par dame Marie Adélaïde-Piénoël, épouse de M. Tesnières, docteur en médecine et administrateur de la fabrique; la quatrième, Marie Françoise, par discrète personne, Mᵉ Guillaume François-Durosay, prêtre et ancien curé des Autels, et par demoiselle Marie Anne-Cramoisan, l'un et l'autre demeurant en la ville de Bolbec, en présence de MM. Longer, Hérouval, Hanin, Tesnières, Thierry, Dubosc et Basin, tous administrateurs de la fabrique, lesquels ont signé avec nous. »

En 1833, on fit les décorations du maître-autel. Vers 1840, on suspendit dans l'église une descente de croix, peinte par Jollivet en 1839. En 1842, M. l'abbé Doudement fit paver le chœur et le sanctuaire en marbre noir et blanc. Cette opération somptueuse, exécutée par Roger, marbrier à Yvetot, coûta à la fabrique 4,050 francs. Vers la même époque, on fit clore le chœur avec un grillage en fer battu et en fonte, exécuté par Lechevallier, serrurier à Rouen, pour la somme de 2,150 francs.

L'année dernière, cette église a eu encore une belle journée. Le 5 novembre 1845 restera mémorable dans les fastes de la ville de Bolbec; ce jour là, un de ses plus glorieux enfans lui était rendu, après un demi-

siècle d'absence. Exilée sur la terre étrangère, depuis 1811, la cendre du plus vaillant soldat de la Normandie revint enfin se mêler à la terre de sa patrie, dont elle ne sera plus désormais séparée. Les populations maritimes saluèrent avec transport le navire qui rapporta les *restes mortels du général* RUFFIN, *comte de l'empire, mort au champ d'honneur*. Son cercueil parcourut glorieusement nos campagnes, au milieu d'une double haie de paysans cauchois, accourus pour voir passer ce nouveau triomphateur. L'église, qui l'avait reçu enfant, fut heureuse de lui ouvrir ses portes et de bénir cette tombe qui lui manquait depuis si long-temps. Elle rendit à sa mémoire les plus pompeux honneurs, et, dans son enceinte, elle vit se presser, autour de la cendre du guerrier, toutes les notabilités de la ville et du département. Le souvenir de cette fête funèbre vivra dans le cœur des habitans de ce pays aussi long-temps que la gloire du héros lui-même.

Etranges vicissitudes des choses humaines! Aujourd'hui le monde a le culte des grands hommes; le siècle décerne ses plus grands honneurs aux héros, aux savans et aux bienfaiteurs de l'humanité; c'est à eux qu'il dresse des statues, qu'il élève des monumens, qu'il tresse des couronnes et qu'il consacre des médailles; ce sont leurs traits qu'il confie au marbre ou à l'airain; c'est leur nom qu'il inscrit sur ses colonnes de bronze; c'est leur mémoire qu'il célèbre dans ses

chants ; c'est leur plume ou leur épée qu'il entoure d'une couronne de laurier ; c'est leur dépouille enfin qu'il promène à travers les populations. Et tout cela c'est justice peut-être ; mais autrefois ces honneurs, presque divins, n'étaient accordés qu'aux saints et aux martyrs ; c'était à eux seuls que l'on dressait des statues et que l'on élevait des monumens ; c'était leurs cercueils que l'on visitait après leur mort, et que les peuples se disputaient entre eux. Châsses de Saint-Sever, de Sainte-Honorine, de Saint-Vulgain, de Saint-Romain et de Saint-Hildevert, c'est vous que l'on promenait autrefois sur les grands chemins de notre patrie ! Illustre St-Martin, Thaumaturge-des-Gaules, c'était votre tombeau que les villes de Tours et de Poitiers se disputaient, les armes à la main. Vous aviez détrôné les héros et les demi-dieux de l'antiquité, pourquoi faut-il que les héros et les demi-dieux de ce siècle vous aient détrôné à leur tour !

Complétons cette notice historique par un coup-d'œil rapide jeté sur le monument.

L'église de Bolbec, quoique très élevée au-dessus du sol, conserve cependant quelque chose de lourd et de prosaïque ; c'est un édifice carré dont rien ne vient poétiser la masse. Sa base repose sur une assise de grés, chose unique dans les églises de l'arrondissement du Havre. L'appareil général est formé avec des assises de brique rouge, entremêlées parfois de lignes de pierre

blanche ; de lourds contre-forts supportent le poids de l'édifice.

Le frontispice seul rompt légèrement cette uniformité monotone, au moyen de quelques pilastres d'ordre dorique. Des pierres saillantes attendent encore les armoiries du duc de Charrost, qui devaient y être sculptées. Le clocher, qui surmonte le portail, est un carré long en forme de dôme et orné de colonnes corinthiennes. Les vases qui l'accompagnent ont été exécutés avec de la pierre tirée des carrières de Saint-Vigor.

L'intérieur de l'église présente trois nefs avec des cintres supportés par des piliers carrés des plus disgracieux. On a voulu donner à l'église la figure d'une croix, mais les bras en sont imperceptibles. Il est évident qu'ici les traditions de l'art chrétien sont complètement perdues. En 1780, on ne savait plus faire d'églises catholiques ; les architectes de cette époque ne produisaient plus que des temples païens ; c'est l'ère la plus funeste à nos monumens religieux. On mutilait nos anciennes églises, et quand une nouvelle demandait à s'élever, on ne savait plus comment la bâtir. Pour puiser des règles d'art chrétien, on allait interroger les débris des temples de la Grèce mythologique ; on cherchait des inspirations sur la terre ; on ne savait plus rien demander au ciel. Il fallait bien qu'une révolution vint réveiller cette masse d'esprits profondément endormis dans la poussière classique ; l'excès du mal devait

enfanter le retour vers le bien; c'est ce que nous sommes appelés à voir aujourd'hui.



LE PARC-D'ANXTOT.

L'église du Parc-d'Anxtot fut une conception assez hardie du XVIe siècle, mais elle n'a pas été achevée. La tour surtout, placée entre le chœur et la nef, avait été commencée sur une grande échelle; mais elle est restée un tronçon court et épais qui ressemble à une ruine. L'intérieur est soutenu par deux arcades dont les pilastres sont ornés dans le style de la renaissance. Ce clocher incomplet fut long-temps couvert de paille; ce ne fut qu'en 1788 que Berson, de Bolbec, lui donna son toît d'ardoise.

En 1657, Nicolas Buret fondit une cloche pour 39 livres. Jouvin, fondeur, en fit une, en 1677, pour 128 livres, et Maistrot une troisième, en 1744, pour 53 livres. Deux de ses cloches furent enlevées à la révolution; elles pesaient 440 livres. On vola de plus 134 livres de fer, 65 livres de cuivre et 53 livres de plomb; mais une nouvelle cloche fut fondue, en 1811, par François Maire, pour 360 francs, et une seconde

fut donnée, en 1830, par M. Trémauville, curé de la paroisse [1].

La nef en pierre blanche comme tout le reste de l'église est éclairée par quatre fenêtres dont une seule au nord. On dit que la pierre de l'appareil vient de Caumont; d'autres prétendent qu'elle fut tirée de la carrière appelée la *Fosse du Parc*. Le berceau en planche qui la recouvre a été fait, il y a trois siècles, comme le prouve l'inscription; mais il a été raccommodé en 1742 et en 1770 par Antoine Lachèvre, charpentier. A cette époque, on restaura l'église, et l'on y employa plus de 219 pieds pierre de de taille, fournis par M. de Romé.

Du reste, l'ancien lambris subsiste encore, et on peut lire, autour de sa bordure, le Salve regina cœlorum et tout l'Ave regina qui se termine par ces mots :

En l'an Vc XLI, au mois de juillet, fut cy mise par ceux de ce lieu en commun; Dieu leur donne des biens la franchise. Amen.

Le chœur est assez joli; il se termine par un abside polygone à cinq fenêtres ogivales du XVIe siècle.

[1] Estienne Trémauville, décédé en 1861, fit par ses vertus l'édification de sa paroisse; pendant trente ans, il fut la consolation des affligés et le père des pauvres.

Les deux compartimens de voûte sont prismatiques et du même temps. Dans le sanctuaire sont deux socles de statue, en style renaissance, pour recevoir les images de Saint-Blaise et de Saint-Adrien, patrons de l'église. C'était l'abbaye de Valmont, comme patronne du bénéfice, qui était chargée de l'entretien de ce chancel. On voit qu'elle n'avait pas négligé ses obligations.

La sacristie a été construite, en 1839, par Pierre Bouet, maçon, pour 674 francs.

Cette paroisse, appelée autrefois le Parc *Parcus*, a ajouté à son nom celui d'*Anxtot*, *Ansoltot*, à cause de la réunion de cette ancienne paroisse. Cette fusion, opérée il y a vingt ans, fut funeste à l'église de Saint-Leger-d'Ansetot; abandonnée alors, elle tomba en ruine, et le 27 mars 1831, on en vendit la charpente et la maçonnerie pour 210 francs. Le terrain fut acheté 300 francs. C'est ainsi que disparut pour toujours cette propriété de l'abbaye de Saint-Georges, confirmée par Guillaume-le-Conquérant et par le pape Innocent II.

Au XIII[e] siècle, il y avait à Anxtot 50 paroissiens, et au Parc 56. En 1738, Anxtot ne possédait plus que 11 feux, et le Parc 69. Aujourd'hui c'est une succursale de 578 habitans.



BEUZEVILLETTE.

L'église de Beuzevillette a conservé quelques traces de son ancienne architecture. Par exemple, le clocher est placé entre le chœur et la nef, comme dans les premiers temps; c'est un corps-carré roman, percé de fenêtres cintrées et surmonté d'une corniche à têtes grimaçantes. A l'intérieur, il est supporté par des arcades ogivales, ce qui indique la transition du XIIe siècle. Il est donc évident que, dans ce pays, la grande croisade monumentale de 1145 a agité presque toutes les populations des villes et des campagnes; c'est ainsi que les monumens viennent confirmer le témoignage de l'histoire.

En 1776, par suite d'une délibération du conseil de fabrique, Jacques Heinard, maçon, refit un des piliers de ce clocher qui menaçait ruine, c'est celui du nord-ouest; il coûta 300 livres.

Le chœur en pierre blanche a dû être refait à la fin du XVIe siècle, ou au commencement du XVIIe. Dans toute sa partie nord, il est accompagné d'une ancienne chapelle seigneuriale qui sert aujourd'hui de sacristie. Cette chapelle avait été commencée aux frais de la fabrique; mais comme le trésor se trouvait dans l'impossibilité de la faire clore, vitrer, plâtrer, et d'y mettre un autel, il fut convenu par contrat passé au no-

tariat de Bolbec, le 3 septembre 1630, entre les seigneurs, curé et habitans de Beuzevillette, que Adrien de Brilly, écuyer, ferait *perachever, bâtir, construire et édifier la chapelle qui est à côté de l'autel vers Lanquetot* [1]. En récompense de cela, le sieur de Brilly et Perrine Lemasson, son épouse, avaient le droit d'être inhumés dans la chapelle qu'ils faisaient bâtir [2].

Le chœur ne fut guère achevé qu'en 1682. A cette époque, nous voyons André Lemautonnois, maître menuisier de Caudebec, venir faire l'énorme plafond et le lambris de bois qui enveloppent complètement cette église. Il fit également la contre-table de la chapelle de la Sainte-Vierge; le tout pour 486 livres. Massif, couvreur, couvrit le chœur pour 101 livres, et il carrela la nef pour 45 livres.

La contre-table à colonnes ioniques est du XVIIIe siècle; on y voit deux tableaux dont un, donné en 1823 par madame veuve Marguerite Blondel, et l'autre par M. Langlois, curé de la paroisse en 1833. Saint-Aubin est patron de l'église. Duplessis y adjoint Saint-Etienne.

La nef, quoique souvent remaniée, garde encore au midi dix modillons du XIIe siècle. Les reconstructions de fenêtres, faites au siècle dernier par Jacques Heinard, s'y reconnaissent encore. Le portail nous paraît aussi de ce temps.

[1] Déclaration du 5 mai 1639. — Arch. de la fabrique. [2] Id. ibid.

L'église est toute bariolée d'armoiries; cependant le seigneur patron du lieu fut toujours le prieur du Mont-aux-Malades. Beuzevillette, appelée *Beuzevilletta* par Eudes Rigaut, possédait 90 paroissiens de son temps; 90 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une succursale de 669 habitans.



TROUVILLE-EN-CAUX.

L'église de Notre-Dame de Trouville-en-Caux est précieuse sous plusieurs rapports; d'abord, parce qu'elle est monumentale; ensuite, parce qu'elle a une date certaine. Le sept des calendes de mai 1252, deux jours après la dédicace de l'église de Lillebonne, Eudes Rigaut consacra et dédia l'église de Trouville à la triomphante assomption de Marie. De l'édifice consacré par le grand pontife, il ne reste plus que le clocher, le chœur et les fonts baptismaux.

La nef a été tellement retouchée, qu'elle n'a plus de l'époque primitive que ses contre-forts; le portail en brique et en silex doit avoir moins de cent ans. Le clocher est un corps-carré en caillou, flanqué de contreforts de pierre. Dans la partie haute de la tour, la pierre domine complètement; chaque pan est percé de

deux fenestrelles ogivales, garnies de colonnettes. A l'intérieur, la voûte primitive subsiste encore avec deux fenêtres XIII[e] siècle de chaque côté. Avant la révolution, ce clocher possédait trois cloches; il n'en a plus qu'une aujourd'hui.

Le chœur est aussi très bien conservé avec sa physionomie ancienne. La corniche au-dehors est faite avec des consoles en dents de scie, comme celles que l'on rencontre à la nef de Saint-Jean-d'Abbetot et au chœur de Bretteville. Les voûtes au-dedans sont restées intactes, ainsi que les quatre ogives des fenêtres.

Dans l'église sont quelques tableaux : une descente de croix, qui est assez bonne; une assomption par M. de Bermonville et une Sainte-Cécile par Pilleur, en 1725. Nicolas Leduc, prêtre respectable, auteur de divers ouvrages, mort vicaire de l'église Saint-Paul de Paris, en 1744, a été curé de cette paroisse.

Dans le cimetière est une croix en pierre du XVII[e] siècle, et un double tombeau avec ces inscriptions sur marbre :

Cy gist Antoine-Pierre Caillot, baron de Coquereaumont, président à la cour des comptes, aides et finances de Normandie, décédé en son château de Trouville le 6 janvier 1795. Cy gist Amable Madeleine Caillot de Coquereaumont, épouse de Adrien Derouen, marquis de Bermonville, président à la cour des comptes, aides et finances de Normandie, décédée en son château de Trouville le 21 novembre 1815.

Le seigneur du lieu fut toujours patron de l'église de Trouville. En 1240, c'était Robert Parquet qui présenta à l'archevêque Maurice, le prêtre Robert; en 1260, c'était Guillaume de Languelon qui présentait à Odon Rigaut un prêtre du nom de Pierre. A cette époque les noms de famille ne subsistaient guères que pour les classes élevées de la société. Au XIIIe siècle il y avait à *Tourouville* 70 paroissiens; 78 feux au XVIIIe et aujourd'hui, avec la réunion d'Aliquervillle, c'est une succursale de 660 habitans.



ALIQUERVILLE.

L'ancienne église d'Aliquerville était plus connue dans le pays sous le nom d'*Arquéville*. En 1131, le pape Innocent II confirma aux religieux de Saint-Georges-de-Bocherville le patronage et les dîmes de cette église, qu'ils possédèrent jusqu'à la révolution.

L'église qui reste n'est pas ancienne. Elle serait aujourd'hui démolie sans la persévérante protection dont l'a couverte M. l'abbé Cauvin, alors curé de Trouville, et mort à la Vieux-Rue, en 1841. Puisse ce tardif hommage, rendu à la mémoire de ce bon pasteur, engager nos confrères à défendre courageusement nos

églises de campagne contre les spéculations des hommes de ce siècle !

La nef, pleine de retouches modernes, garde quelques traces de l'architecture romane. Le chœur en pierre blanche est du XVIe siècle ; on dit que la pierre vient des carrières de Caumont. La sacristie, élevée quelque temps avant la révolution, est toute couverte d'armoiries. Le clocher a été refait par M. l'abbé Cauvin.

Duplessis donne à cette paroisse Saint-Pierre pour patron. Quand nous l'avons visitée, on nous a dit que c'était Saint-Lubin, lequel y était l'objet d'un pèlerinage très fréquenté contre les douleurs rhumatismales. Dans le cimetière est une croix en pierre assez bien sculptée.

En 1275 il y avait 50 paroissiens à Aliquerville, et 50 feux en 1738 ; ce qui est tout-à-fait la même chose. En 1823 il y avait 250 habitans, ce fut alors qu'elle fut réunie définitivement à Trouville.



LINTOT.

L'église de Lintot est véritablement remarquable dans son clocher qui est une tour carrée de la transi-

tion du XIIe siècle. Ce corps-carré a ceci de singulier que les côtés du Nord et de l'Est ont chacun deux fenêtres garnies de colonnettes, tandis que les côtés du Sud et de l'Ouest n'en ont qu'une seule ; le morceau était-il ainsi diversifié dès l'origine, ou bien a-t-il été modifié dans la suite ? Voilà ce que nous ne saurions décider. Une corniche de têtes grimaçantes couronne cette construction.

La flèche d'ardoise qui la surmonte a été frappée de la foudre le 30 janvier 1836. Des réparations y furent faites immédiatement, sous la direction de M. Lemarcis, architecte de l'arrondissement : le devis s'éleva à 2,785 francs. La cloche fondue en 1809 par Lemaire frères n'a rien éprouvé dans cette catastrophe.

Les arcades intérieures du clocher ont été mutilées en 1830. La voûte est restée comme au XIIe siècle ; il en est de même des deux petites chapelles voutées qui forment transept. Celle du Sud, consacrée à la passion du Sauveur, a été décorée au XVIIe siècle de tous les attributs du Calvaire. Cette dévotion à la croix du Sauveur était très commune dans ce siècle, elle succédait aux saints sépulcres du XVIe siècle et elle précédait les chemins de la croix de notre temps.

La nef, au milieu de toutes les réparations qu'elle a endurées, conserve des souvenirs de l'architecture romane ; je citerai entr'autres le portail, qui est un

assez beau cintre de transition, et au Midi, quelques pierres tuffeuses perdues au milieu de fenêtres du XVIe et du XVIIe siècle.

Le chœur garde aussi des réminiscences antiques au milieu de retouches modernes; le tuf se montre dans l'appareil de deux fenestrelles rebouchées, l'une est cintrée, l'autre est ogivale; nouvelle preuve de la lutte architecturale de l'époque. Les voûtes sont un peu lourdes et écrasent le chœur. Au chevet est une fenêtre terminale, garnie d'une verrière servant de contre-table; c'est Jésus-Christ sur la croix dont Madeleine embrasse les pieds, le style annonce le XVIIe siècle. On voit au bas le donateur à genoux, vêtu d'un surplis et portant l'aumusse avec cette inscription:

Me Pierre.... (conseiller) du roy au parlement de Rouen, chanoine et archidiacre.... de ceste paroisse.

A droite et à gauche de la fenêtre sont les images de Saint-Samson et de Saint-Maur, patrons de l'église; dans la nef sont trois médaillons coloriés représentant Saint-Samson, Saint-Maur et Saint-Sébastien, les trois protecteurs de la paroisse. Une bande noire armoriée indique que le seigneur du lieu en était le patron sur la terre. En 1245 Richard de Lintot présenta le prêtre Roger à Pierre de Colmieu, qui l'accepta. Il y avait alors 80 paroissiens; 140 feux en 1738, et aujourd'hui, c'est une succursale de 676 habitans.

LANQUETOT.

L'église de Saint-Aubin de Lanquetot, est ancienne dans sa forme et dans une partie de son appareil. Le clocher, entre le chœur et la nef, est en pierre tuffeuse d'une structure rustique et grossière; les fenêtres cintrées ont des colonnettes et la corniche des modillons ébauchés. Une flèche octogone d'ardoise surmonte cette tour du XIe siècle.

En 1785 une cloche fut fondue par Lemaire, et en 1825 le fils de ce maître fondeur en coula une nouvelle du poids de 2,300 livres pour 500 francs.

La nef dut être refaite au XVIe siècle, le grès employé dans le pignon de l'Ouest le démontre assez; on y trouve cependant des traces de tuf, débris de ce grand siècle qui reconstruisit tant d'églises. Le plafond fut fait en 1838, par Bredel, maçon du lieu.

Le chœur possède aussi des restes d'architecture romane, mais les fenêtres furent refaites en 1769, époque où cette partie de l'édifice subit d'importantes modifications. Le plafond a été fait par Bredel en 1839; la sacristie construite en 1776. La contre-table en bois est du XVIIe siècle, les pierres tombales ne sont plus reconnaissables.

Seulement, une très longue inscription quasi-sépulcrale se lit à l'entrée de la porte latérale; c'est une

fondation faite en 1455 par un sire de Lanquetot, seigneur patron du lieu. Il est évident que cette église fut toujours sous le patronage des seigneurs; car, outre les pouillés, les armoiries et la *litre* féodale sont là pour attester cette vérité.

Lanquetot avait 80 paroissiens en 1275; 120 feux en 1738, et aujourd'hui, c'est une succursale de 770 habitans.



BIELLEVILLE.

L'ancienne paroisse de Bielleville a porté différens noms. Elle est appelée *Bileville* par Odon Rigaut, *Bielleville* dans le pouillé de 1648, *Bierville* dans ceux de 1704 et 1738, et *Bierville-la-Palleterie* par Duplessis, qui cite encore d'autres variantes. Ce dernier auteur ajoute, avec raison, que Bielleville ne fut autrefois qu'une seule et même paroisse avec Equimbosc-le-Val; c'est ce qui ressort du pouillé d'Eudes Rigaut qui les réunit toutes deux, et les soumet au patronage du chambellan de Tancarville. En effet, nous croyons très fermement que les sires de Tancarville furent toujours seigneurs patrons de ces deux cures, à cause de leur baronie d'Hallebosc.

Il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de parler de cette baronie qui s'appuyait sur ces fameuses mottes, connues anciennement sous le nom de *Parc d'Hallebosc.* C'est bien le terrassement le plus extraordinaire que nous ayons vu dans la Normandie; plusieurs de ces buttes ont déjà disparu, les deux qui restent sont d'inégale hauteur, elles forment une espèce de camp hexagone de 321 pas de circonférence, entouré de fossés de 7 mètres de profondeur. Au Sud-Ouest de l'enceinte fossoyée, s'élève la butte principale qui a 35 mètres de hauteur, et qui joue le rôle du donjon dans le château. Pas de trace de murs à la surface, seulement quelque débris de tuile et de poterie. Ces mottes sont assises en pleine campagne; une absolument semblable se voit à Bretteville-la-Chaussée; nous sommes tentés d'attribuer ce système de fortification à l'époque gallo-romaine.

L'église de Bielleville fut donc toujours féodale et elle en porte les marques au dedans et au dehors, car elle est doublement entourée d'une *litre* seigneuriale. Le chœur et la sacristie sont du XVIIIe siècle, il en est de même de la contre-table qui possède un assez bon tableau de la naissance de la Sainte-Vierge, patronne de la paroisse [1].

La partie la plus curieuse de l'église, c'est la

1 Duplessis lui donne à tort Saint-Pierre.

nef qui est en tuf avec contre-forts plats et modillons grossiers du XIe siècle; les fenêtres seulement ont été refaites.

Le clocher, sur le portail, fut commencé avec de la pierre au XVIIe siècle; mais il n'a été achevé qu'au XVIIIe. La cloche qu'il renferme a été fondue par Dormoy en 1820. Les fonts baptismaux sont du XIIe siècle; c'est une cuve en pierre incrustée de trèfles et soutenue par quatre colonnettes à chapiteaux de crosses ou de têtes d'hommes.

Bielleville et Equimbosc avaient au XIIIe siècle 90 paroissiens; les deux réunis n'avaient plus que 45 feux au XVIIIe. En 1823 il n'y avait plus à l'un que 156 habitans, à l'autre 101, quand ils furent réunis, Bielleville à Rouville et Equimbosc à Hattenville.



SAINT-JEAN-DE-LA-NEUVILLE.

Eudes Rigaut donne à cette paroisse le nom de *Nova Villa*, sans dire à quel saint patron elle est dédiée. Des titres de l'abbaye de Valmont l'appelaient Sancti Joannis de *Hostouraria*, et un aveu du 19 juin 1684, la désigne sous le nom de *Hauspierrière*, peut-

être à cause des extractions de chaux et de calcaire des environs [1].

L'église de Saint-Jean n'a rien d'antérieur au XVI[e] siècle; le clocher en pierre, qui est la plus belle partie de l'église, rappelle beaucoup le style renaissance de la nef de Beuzeville et de la tour du Parc-d'Anxtot. Ce corps carré dénotait une certaine magnificence, mais il n'a pas été achevé. Une flèche d'ardoise le termine et remplace sans doute une pyramide en pierre projetée.

A l'entrée de ce clocher, ont été placés, dernièrement, deux petits autels faits par Salomon Gand, menuisier du lieu : ils cachent deux jolies niches malheureusement mutilées à la révolution. A cette époque on enleva la contre-table, richement décorée de quatre colonnes d'ordre corinthien [2]. L'église fut profanée comme tant d'autres; on y fit du salpêtre et on la consacra à des divinités étrangères, car on lit encore à l'entrée latérale cette inscription dem-effacée :

TEMPLE DE LA RAISON.

La révolution cependant n'a pas toujours détruit

1 Archives de l'église de Montivilliers et de Beuzeville. Dépôt départemental. — Duplessis, t. 1. p. 546.

2 Archiv. dép. — Trésors et fabrique.

dans cette église, car elle y a apporté huit stalles en bois, sculptées dans le genre renaissance, qui proviennent de l'abbaye de Montivilliers. Nous ignorons si ce sont celles que fit construire, en 1518, Jehanne Mustel, abbesse de ce puissant monastère.

Le chœur en pierre doit dater de 1600. La nef a subi des remaniemens; le côté du Midi est en pierre blanche et possède une jolie porte latérale; le côté du Nord est en brique et en silex moderne. Le grand portail, en anse de panier surmonté d'une accolade, est assez remarquable. Le berceau de la nef a été fait par Nicolas Gouel, menuisier, en 1756.

Autrefois la cure de Saint-Jean-de-la-Neuville était un bénéfice régulier. Au XIII[e] siècle, elle était desservie par deux religieux du prieuré de Beaulieu; ibi deserviunt duo monachi de Belloloco. Aussi dans les derniers pouillés du diocèse, le prieur de l'abbaye de Beaulieu est-il désigné comme le seigneur-patron du lieu. Duplessis prétend pourtant que l'abbaye de Valmont avait quelque part dans les dîmes paroissiales.

En 1738 on y comptait 99 feux; aujourd'hui c'est une succursale de 635 habitans.

Dans le cimetière j'ai remarqué deux tombeaux, l'un de M. Lahaye-Lebouis, consul-général d'Autriche au Havre, mort en 1828; l'autre de M. Lebailly, ex-capucin du grand couvent de Brest, décédé curé de Saint-Jean en 1836, avec le titre de missionnaire apostolique.

GRUCHET-LE-VALLASSE.

L'Eglise de Gruchet n'a pas de clocher. Le chœur, en pierre blanche, est un travail assez somptueux de la fin du XVI[e] siècle. A cette époque, on avait conçu un plan d'église que l'on n'a pu achever, sans doute à cause des troubles de religion. Les murs de la nef, au côté nord, n'ont été élevés qu'à hauteur d'appui; ceux du midi n'ont pas même été commencés, on reconnaît encore, au milieu des modifications qu'ils ont subies, le cintre et la pierre tuffeuse du XI[e] siècle.

La boiserie qui tapisse le sanctuaire, ainsi que les stalles du chœur, proviennent de l'abbaye du Vallasse. Ce superbe lambris a été acheté 530 francs en 1810, lors de la destruction de l'église abbatiale[1]. Le maître-autel, tout en marbre, provient également du même monastère. Ce beau morceau a été donné par M. Begouen, du Havre, propriétaire de l'abbaye.

Cette paroisse, qui unit à son nom celui d'un puissant monastère, fut pendant plusieurs siècles son humble vassale. Dès le commencement, elle lui avait été donnée par son magnifique fondateur. En 1203, elle lui fut confirmée par Gauthier de Coutances, ar-

[1] Quittance de M. Leplay. — Arch. de la fabrique.

chevêque de Rouen au XIII[e] siècle, lorsqu'Odon Rigaut rédigeait le registre de ses paroisses, il y trouva 80 paroissiens. En 1738 il y avait 208 feux et aujourd'hui c'est une succursale de 1,416 habitans, dont quelques-uns sont protestans.

Située sur le bord d'une voie romaine, cette église est dédiée à Saint-Thomas de Cantorbéry. Disons un mot des variations qu'elle a subies à la révolution :

Le premier curé constitutionnel fut M. Letourneur élu en 1791. Joseph Frébourg, vicaire de cette paroisse, prêta d'abord le serment exigé par l'État, mais il le rétracta publiquement le 20 mai de la même année.

Le 9 janvier 1792 on força les sœurs d'Ernemont à quitter leur couvent fondé par l'abbaye pour l'instruction des pauvres enfans du village. La raison que l'on donna de cette expulsion violente, c'est que *lesdites sœurs ne voulaient pas assister au service divin dans l'église de Gruchet*.

Le 22 octobre, le citoyen Comont, porta au district de Caudebec les lampes, les encensoirs et toute l'argenterie de l'église. Le paquet pesait 9 livres et fut envoyé à la Monnaie de Rouen.

Un schisme inquiétait l'administration révolutionnaire. Elle voulait empêcher les fidèles de se réunir dans leurs nouvelles catacombes. Le 17 janvier 1793, le citoyen Beaulard *déclara qu'une société de catholiques*

se réunissait chez lui les fêtes et dimanches pour prier Dieu, aux fins d'empêcher toute personne qui voudrait porter du trouble.

Le 26 frimaire, la commission municipale arrêta que les croix existantes dans la commune seraient démolies ainsi que les statues qui ont rapport au culte catholique, et cela dans le délai de trois jours. « Nous » avons arrêté, ajoutent-ils, que l'ancien drapeau, por- » tant les fleurs de lys, sera brûlé aujourd'hui, 2 nivôse; » en présence du peuple et sera livré aux flammes par » le citoyen maire. »

Enfin *la raison publique* faisant toujours des progrès, on planta le 30 pluviose *l'Arbre de la Réunion*, sur lequel on écrivit ces mots : l'*Amitié et l'Union fait notre Force*. Sur l'*Arbre de la Liberté* on attacha cette devise : *La Société populaire a enfanté la Municipalité et le Comité de surveillance. Guerre aux tyrans ! Vive la République !*

Le 13 ventôse, d'une voix unanime, on arrêta *que les temples des cultes seront fermés sous le délai de trois jours*. A ce moment le malheureux abbé Letourneur donna sa démission, remit ses lettres de prêtrise qui furent brûlées le 16 ventôse sur la place publique en présence de tout le peuple.

Le 19 du même mois, on inscrivit sur l'ancien temple catholique ce résumé de toutes les folies de l'époque : *Temple de la Raison*. Plus tard on y fit du salpêtre et ce fut le comble de la profanation.

Le 14 thermidor an IX, le temple fut ouvert de nouveau par permission du sous-préfet. *Le citoyen Duval, artisan, étant devenu ministre du culte catholique*, les clefs du temple fui furent remises. Le 5 prairial, il fut autorisé à sonner ce qu'on appelle l'*Angelus*.

Le 25 messidor an VIII, on avait célébré dans cette église une fête nationale, à l'occasion de la bataille de Marengo ; on chanta des hymnes et le maire fit un discours qui fut suivi des cris de : vive Bonaparte, vive la République ! on se rendit ensuite au pied de l'Arbre de la Liberté où l'on chanta les *hymnes n°* 2. L'adjoint prononça un discours et de nouvelles acclamations se firent entendre. « Enfin les citoyens se sont rendus au » Champ-de-Mars et remplis d'union ont fédéré pour ter- » miner la fête au milieu des chants et des cris de joie, » et de vive la République, vive le 1er consul Bonaparte ! »



BEUZEVILLE-LA-GRENIER.

Cette église a été rebâtie sur une ancienne construction dont on n'a laissé subsister que le clocher roman, entre le chœur et la nef. Ce clocher en tuf et en silex, avec cintres du XIe siècle, a été réparé

en 1652 par Commare, maître maçon. Trois cloches y furent montées en 1684; Buret les avait fondues sous un hangard, voisin de l'église, pour une somme de 392 livres; Deschamps, maréchal, fit les battans et les ferrures. La voûte intérieure fut refaite, en 1608, par Pierre Commare, maçon, avec de la pierre que lui fournissait Jean Leroussin, carrieur de Saint-Gilles.

Le chœur et la nef ont été reconstruits à la fin du XVI[e] siècle. La grande nef en pierre blanche du pays est d'une assez belle architecture. Les fenêtres à compartimens possèdent des restes de vitraux. Sur le portail est une rose qui dut être autrefois garnie de verrières; Cauchois, vitrier de Bolbec, la raccommoda en 1743. Le plafond de la nef a été exécuté, en 1776, par Lemonnier, menuisier du lieu.

Au bas de l'église est un joli bénitier en pierre, dont le pied ressemble au fût d'une colonne cannelée; la cuve est creusée dans un chapiteau ionique, orné d'écussons dans le style de la renaissance.,

Le chœur, aussi en pierre, dut être élevé vers la fin du XVI[e] siècle, ainsi que la sacristie qui est une ancienne chapelle seigneuriale. Les fenêtres du chancel ont été refaites dans le siècle dernier, et le lambris exécuté en 1834, par Alleaume, plafonneur.

La contre-table en bois est du XVII[e] siècle. L'autel a été fait, en 1810, par Dubosc, menuisier, pour 238

francs. En 1811, Palfray, peintre, dora les autels de l'église pour 150 francs ; en 1826, M. l'abbé Surgis, alors curé de Beuzeville et aujourd'hui vicaire-général du diocèse, fit construire les stalles par le sieur Lange, menuisier de Bolbec. Ce travail important coûta à la fabrique 1,150 francs.

Cette paroisse se montra très ardente à la révolution. En 1792, elle envoya au district ses fonts baptismaux en plomb qui pesaient 77 livres [1]. Les tombeaux furent fouillés, mais on laissa subsister les pierres tombales qui gardent encore quelques traces d'incrustation.

St-Martin est patron de Beuzeville ; aussi voit-on son image à cheval dans l'église. Les chanoines du Mont-aux-Malades étaient seigneur-patrons de ce bénéfice qui leur fut confirmé, en 1162, par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen [2]. Cette cure possédait 70 paroissiens au temps d'Eude Rigaut et 155 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 854 habitans.

Dans le cimetière de Beuzeville est une croix de pierre du XVII[e] siècle qui mérite quelque attention ; mais la chose la plus curieuse de ce champ des morts, c'est le cercueil d'une pauvre et sainte fille qui y fut déposé, il y a plus de 50 ans, et qui s'est conservé

[1] Arch. Départ. District de Montivilliers. Dépouilles des églises.
[2] Duplessis, t. 1er.

intact jusqu'à nos jours. La vertueuse personne qu'il renferme, nommée Marie Bataille, vivait dans la seconde moitié du siècle dernier; elle était journalière de son état et n'avait pour exister que le travail de ses mains. Sa grande charité pour les pauvres la portait particulièrement à soigner les malades et à ensevelir les morts. Quoique obligée d'aller dans le monde pour y gagner sa vie, elle avait su rendre sa piété aimable à tous et elle répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Elle ne communiait guères que le dimanche, mais elle se faisait surtout remarquer par son horreur pour la médisance. Chaque fois que le prochain était attaqué en sa présence, elle essayait de détourner la conversation, et elle éprouvait une certaine satisfaction lorsque, quittant les défauts d'autrui, on tombait sur le chapitre des siens.

Cette pieuse servante du Sauveur, mourut en odeur de sainteté, vers 1790. Dix-neuf ans après sa mort, lorsque l'on vint à creuser la terre à l'endroit où elle était inhumée, on trouva son cercueil encore intact. On le recouvrit aussitôt; mais un bruit sourd n'en circula pas moins dans la contrée. Dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire vers 1828, le fossoyeur était de retour au même endroit; en creusant une nouvelle fosse, il retrouve une seconde fois le cercueil toujours entier. Effrayé de cette persistance, il le recouvre promptement et creuse à côté une autre tombe. Mais cette fois le bruit s'en

répandit plus fort que jamais dans le pays et il n'y eut plus moyen de l'étouffer. M. l'abbé Surgis, alors curé de Beuzeville, ne crut pas pouvoir mépriser plus longtemps cette rumeur publique qui paraissait comme une expression de la voix de Dieu.

La veille de la Toussaint, au soir, il se mit avec son clerc à creuser la terre à l'endroit indiqué par le fossoyeur. Ils rencontrèrent en effet les pieds d'un cercueil, demeuré sans corruption après 38 ans de séjour en terre; les planches étaient restées telles qu'on eût pu s'en servir pour faire des lambris, les cordes mêmes et les bilboquets n'avaient pas souffert d'altération.

On rompit les planches supérieures, on examina le cadavre qui fut trouvé comme le premier jour. Le suaire seul avait éprouvé quelque changement; il était tombé sur la chair en forme de duvet de coton. Les chairs étaient restées fraîches et vermeilles, le corps était couché sur le côté dans l'attitude d'une personne qui sommeille. On remarqua avec étonnement qu'un des pieds n'avait pas de doigts, on crut qu'ils étaient consumés. On mit des planches neuves au cercueil et on le couvrit de terre.

A quelque temps de là un habitant de Beuzeville, se trouvant à Bolbec, parlait de cette étonnante histoire à une des parentes de Marie Bataille: « Si c'est » notre cousine, dit cette personne, il sera bien facile » de la reconnaître, elle avait un pied qui n'avait pas

» de doigts. » Cette révélation inattendue expliquait le mystère et constatait de plus en plus l'identité de la personne; identité, du reste, sur laquelle l'opinion publique n'a jamais varié.

Ces détails nous ont été communiqués par deux anciens curés de Beuzeville, hommes graves et bien dignes de foi. Nous ne préjugeons rien des desseins de Dieu sur cette humble fille; nous ne voulons qu'appeler sur elle l'attention publique, et surtout celle de M. le Curé de Beuzeville qui pourra, au retour du fossoyeur dans cette partie du cimetière, vérifier de nouveau le fait dont nous venons de rendre compte.



NOINTOT.

L'ancienne église de Nointot était dans un hameau voisin. L'église actuelle est moderne, et elle a été transférée dans le village vers 1740; car en 1757, nous voyons Mutel, maçon, transporter les fonts baptismaux de l'ancienne église dans la nouvelle. La même année Bocquet, menuisier, fait les bancs et la contretable; tout cela indique une église nouvellement habitée.

L'édifice a la forme d'une croix avec clocher sur

le portail. On dirait une cage en charpente jetée sur un toît; la brique et le caillou ont fait en grande partie les frais de la construction. En 1770 elle fut lambrissée en planche par Jean Louvel, charpentier. La chaire en bois de chêne a été faite par Jourel, menuisier de Rouville, et elle lui fait honneur.

Dans la sacristie est un calice en argent du temps de Louis XIII, au pied duquel on lit : *M. A. Duval, p. de V.* Dans le cimetière est un pied de croix en pierre du XVII[e] siècle.

Cette église sous l'invocation de Saint-Sauveur fut donnée, vers 1170, par Jean Delamarre et son épouse, au prieuré du Mont-aux-Malades, et dans un aveu du 26 octobre 1419, le monastère déclare avoir le droit de présenter à la cure à cause du fief de la Houssaye. Il y a plus, c'était même un chanoine du prieuré qui venait y exercer les fonctions curiales, et ce bénéfice est resté régulier jusqu'à la révolution. Du temps d'Eudes Rigaut, deux religieux y faisaient leur résidence. Nointot in quâ deserviunt duo fratres de Monte Leprosorum Rothomagensi.

En 1738, il y avait 104 feux à Nointot, et aujourd'hui c'est une succursale de 800 habitans.

Vers la fin du siècle dernier, l'église neuve de Nointot fut le théâtre d'un événement bien extraordinaire. C'est un des derniers abus de ce pouvoir féodal, détruit par la révolution et qui, depuis longtemps, minait

dans l'esprit des peuples l'existence même de la noblesse. Racontons le fait avec toute la simplicité des vieillards qui en ont été les témoins et les narrateurs.

Depuis plusieurs années, le comte de St-Jullien, seigneur de Nointot, persécutait de toutes sortes de manières le prieur-curé de la paroisse que les pauvres aimaient et vénéraient comme un père. Outré de colère de ne pouvoir dompter ce défenseur intrépide des libertés de son église, il poussa la violence jusqu'à l'attaquer en pleine assemblée du peuple, à l'issue des offices. Le curé, en homme sage et prudent, se retira dans l'église, espérant que la sainteté du lieu le mettrait à couvert des brutalités de son aggresseur. Cet asile sacré, longtemps réputé inviolable, même pour les grands criminels, n'arrêta pas le féroce chevalier, il poussa l'audace et le mépris du saint lieu jusqu'à y entrer à cheval, la tête couverte et l'épée nue au poing. A cette vue, le pauvre curé qui tenait l'autel embrassé se sauva dans la sacristie et s'y barricada avec son clergé Le seigneur en fit le siége en forme. Ses gens apportèrent des haches et l'on enfonça les portes. Le pasteur alors brisa la fenêtre et prit la clef des champs.

Tandis que le seigneur, jouissant de son premier triomphe, s'apprêtait à poursuivre son ennemi, désormais à découvert, une réaction s'opéra parmi le peuple; la multitude des fidèles, indignée de voir ainsi son temple violé et son pasteur en fuite, prit le parti de

réagir contre le féroce gentilhomme. A son tour, on l'enferma dans la sacristie, et on le tint en étroite captivité; il était menacé d'y demeurer longtemps en butte aux railleries de la foule, quand il demanda lâchement à capituler.

Le premier article du traité de paix, négocié par le peuple vainqueur, fut qu'à l'avenir il laisserait le curé parfaitement tranquille. Le second fut de verser une somme d'argent pour les pauvres de la paroisse. Le troisième enfin fut d'effacer son écusson et ses armoiries des murs de l'église qu'il venait de souiller.

Tout fut accordé, et on a lieu de croire qu'il tint parole car on remarque encore sur les écussons armoriés de l'église des bandes noires destinées à effacer le souvenir du seigneur et de sa faute.



BOLLEVILLE.

Le 16 août 1248, Eudes Rigaut consacra l'église de Bolleville en l'honneur de Saint-Pierre et de Saint-Paul. XIV Kalendas augusti dedicavimus ecclesiam de Bo lvillâ, dit le registre de ses visites. De ce monument du règne de Saint-Louis, il ne reste plus que le chœur

qui montre dans ses voûtes des ogives primitives. Les remaniemens qu'il a subis l'ont grandement défiguré au dehors. Une sacristie y fut accolée en 1730 par les moines de Fécamp, et une chapelle latérale y fut inoculée en 1737.

L'ancien clocher devait être entre le chœur et la nef; il en reste encore quelques traces à l'intérieur. La tour actuelle, placée à l'entrée de l'église, est un corps-carré en brique du XVIIIe siècle.

La nef en pierre blanche appartient à la dernière période du style ogival; on y voit six fenêtres à deux compartiments, avec remplissage de flammes. Quelques débris de vitraux indiquent que des verrières enrichissaient autrefois cette église. On s'est imaginé de les remplacer au moyen de ces flots de peinture à l'huile qui inondent l'arcade du crucifix.

Une bande seigneuriale entoure cette église qui fut toujours à la présentation de l'abbé de Fécamp.

Le grand portail est une arcade ornée de deux pilastres de la renaissance. Les stalles en chêne sont anciennes et elles ont dû posséder Richard Simon. Deux d'entr'elles viennent de Guillerville, église vendue et démolie en 1825. Le cimetière en fut aliéné en 1834 et acheté 822 francs par M. Osmont.

Bolleville avait 66 paroissiens au XIIIe siècle, 100 feux au XVIIIe, et aujourd'hui, avec la section de Guillerville, c'est une succursale de 771 habitants.

La grande gloire de l'église de Bolleville, c'est d'avoir possédé Richard Simon. Ce prêtre célèbre naquit à Dieppe le 17 mai 1638, et mourut dans cette ville, le 11 avril 1712. Après avoir été prêtre de l'Oratoire, il entra dans le clergé séculier de son diocèse et devint curé de Bolleville en 1681. Nous trouvons mention de lui, pour la première fois, à la fin du registre de cette même année dont il fit ainsi la clôture : « Je soussigné, prêtre curé de Bolleville, » certifie le présent registre estre véritable. Fait à » Bolleville le 24 janvier 1682. R. Simon. »

Cette formule se retrouve encore à la fin du registre de l'année 1688 et de celui de l'année 1690; sa dernière signature est à la date du 14 janvier 1691. Il fut donc titulaire de la cure de Bolleville pendant une douzaine d'années environ, mais il n'y résida pas toujours; car en 1683, l'abbé de la Rêne y exerce les fonctions de *curé par commission de déport.* Du reste Richard Simon s'occupait assez peu du service de sa paroisse. Tous les actes sont écrits et signés par le vicaire; nous n'avons trouvé qu'un acte de mariage qui soit fait et signé par lui. Deux autres actes sont écrits de sa main, mais non signés; c'est un baptême et une inhumation. La tradition du village prétend qu'il ne disait la messe que le dimanche. Sur la semaine on ne le voyait jamais dans les rues de sa paroisse; on dit qu'il restait toute la journée renfermé dans sa chambre pour y travailler.

En effet nous pensons que c'est à Bolleville qu'il écrivit une réponse au célèbre M. Leclerc, savant de Hollande; il la fit imprimer en 1686, sous le nom de *Prieur de Bolleville*. M. Leclerc y répondit par un autre volume que M. Simon refuté en en 1687, toujours sous le nom de *Prieur de Bolleville*.

On sait que Richard Simon avant de mourir brûla ses propres manuscrits ; ses livres, que la ville de Dieppe ne voulut pas recevoir, furent légués à la bibliothèque du chapitre de la métropole de Rouen. M. Delaroque-Hue, doyen de l'église métropolitaine de Rouen et son meilleur ami, sauva du naufrage ses manuscrits Hébreux, Arabes, Syriaques et Chaldaïques. L'abbé Térisse, héritier des dignités de M. Delaroque et de son amour pour les sciences, fit dresser, en 1746, un catalogue de cette bibliothèque du chapitre, que les voyageurs regardaient comme une des plus belles du royaume. L'abbé Saas, curé de Saint-Jacques-sur-Darnétal et membre de l'académie de Rouen, rédigea cet inventaire aujourd'hui devenu rare. On y trouve de curieux détails sur les ouvrages de M. Simon, sur sa vie, sur sa personne, sur ses manuscrits et surtout le plus pompeux éloge de ses immenses travaux. Dans cet opuscule, l'abbé Saas venge noblement la mémoire du savant prêtre dieppois, il relève jusqu'aux plus petites particularités de sa vie; car, ajoute-t-il « tout ce qui regarde ce grand homme ne peut nous être indiffé-

rent ; il est notre compatriote et notre bienfaiteur. »

Pour nous qui avons rencontré la trace de cette illustre existence dans un humble village de notre patrie, nous avons été heureux de cette découverte, et cette journée sera comptée pour nous comme une des plus belles de notre pèlerinage aux *Églises de l'Arrondissement du Havre.*



ROUVILLE.

Le patron de l'église de Ronville est Saint-Hermès, saint peu connu et unique dans nos contrées. L'église garde quelques traces de l'architecture tuffeuse du XI[e] siècle ; mais ce n'est plus que dans quelques contre-forts du chœur et de la nef. Les fenêtres ont presque toutes été refaites au siècle dernier ; l'entrée de l'église est toute neuve, elle a été construite en brique et en silex, en 1837, et elle a coûté 4,300 francs. On espère continuer ainsi toute l'église ; dans ce cas il est temps de prendre acte de ce qui reste de débris antiques.

Le clocher, placé entre le chœur et la nef, est un corps-carré en silex du XVI[e] siècle, surmonté d'une flèche octogone en pierre du XVII[e]. Quatre clochetons

carrés l'accompagnent : la principale pyramide est légèrement penchée. La raison que donne le peuple de cette inclinaison ne soutient pas la gravité de l'histoire.

Les deux objets les plus remarquables que renferme cette église, sont une belle contre-table, en bois, à colonnes torses, avec un joli tabernacle du XVII[e] siècle, puis des fonts baptismaux de la renaissance ; le pied du baptistère est recouvert de huit petites statues et la cuve est ornée d'arabesques.

Le seigneur du lieu a toujours présenté à la cure de Rouville qui comptait 100 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 683 habitans, avec l'ancienne paroisse de Bielleville.



BERNIÈRES.

L'ancien nom de ce village était Beuzemouchel ou Beusemoncel, Bozonis Moncellus, comme l'interprète Duplessis. Ce nom antique fut changé au mois d'août 1678, par lettres patentes du roi Louis XIV, qui réunit le plein fief de Haubert de Beusemouchel, avec ceux de Rouville et d'Yèbleron, sous le titre de marquisat de Bernières, créé en faveur d'Etienne Maignart, sieur de

Bernières et conseiller au parlement de Paris. Malgré cette mutation officielle, l'ancien nom persévéra encore longtemps. Sur les registres de 1690 on trouve encore Beusemouchel. En 1700 on disait Beuzemouchel dit Bernières; et ce ne fut qu'en 1710 que le nom de Bernières prévalut complètement.

La première église de ce village n'existe plus depuis longtemps. On sait seulement qu'elle était placée au hameau du *Vau Roger*, dans une cour occupée aujourd'hui par le nommé Grout. C'est chose assez commune dans ce pays que ces déplacements d'église dont nous ignorons la cause; nous retrouvons cette particularité historique à Mirville, à Nointot, à Manneville-la-Goupil et à Saint-Maclou-la-Brière.

L'église actuelle est une ancienne chapelle de léproserie. Les bâtimens de l'hospice étaient attenans à l'église vers le Nord là où est aujourd'hui une fenêtre neuve. Il y a environ 60 ans que l'on acheva de démolir les restes de cette maladrerie. Le terrain appartient aujourd'hui à M. le marquis de Lillers.

Près de l'église est un vivier rempli de roseaux qui rappelle les anciennes *mares aux galeux*, si communes au moyen-âge autour des ladreries. On dit même que l'if du cimetière est planté sur la *source au malade*.

L'aspect de l'église de Bernières a quelque chose d'âpre et de rude; on sent que c'est une construction

rustique du XI[e] siècle. Le tuf fait à peu près tous les frais de l'appareil. La nef possède deux anciennes fenêtres rebouchées; deux nouvelles ont été percées il y a 200 ans. Le portail a dû être refait sous Louis XIV; c'est peut-être à cette époque qu'on a jugé à propos de déserter l'ancienne église, pour habiter celle-ci.

Le clocher, entre le chœur et la nef, est une tour carrée en pierre tuffeuse, avec des arcades simulées au premier ordre et des fenêtres cintrées au second. La corniche, comme celle de la nef, se compose de corbeaux en tuf. D'importantes réparations ont été faites à ce clocher en 1840.

Le chœur, terminé en abside, a été modifié dans ses voûtes et ses ouvertures. La voûte est retravaillée dans le style du XVI[e] siècle. Il renferme quatre stalles en chêne du siècle dernier, qui sont d'un assez bon style, un autel aussi en chêne et une contre-table en bois du XVII[e] siècle. A cette contre-table sont les saints patrons Saint-Jean-Baptiste et Saint-Quentin. Autrefois, en l'honneur du premier, on allait allumer des feux dans le carrefour. Cet usage a été supprimé en 1839.

Mais le plus bel ornement du chœur consiste dans un tableau sur toile, donné par M. Lemazurier de Durdent ; c'est vraisemblablement le mariage de la Sainte-Vierge. Le dessin en est riche, quoique l'exécution en soit incorrecte. Au fond du tableau est le temple de Jérusalem au haut duquel est le grand prêtre, sous

un baldaquin. La Vierge, les cheveux déployés, le diadême sur la tête, le cierge à la main, en monte les degrés qui sont couverts de roses. Des filles de Juda, les cheveux tressés, l'accompagnent; elles portent des corbeilles de fleurs, des couronnes de roses, des coupes d'or et des boîtes de présens. Sainte-Anne est au pied des marches avec un vieillard qui tient un bâton noueux et un chapeau de breton; c'est sans doute Saint-Joseph. L'assemblée est dans le recueillement et la Sainte-Trinité contemple ce spectacle.

Le tombeau du donateur de cette belle toile est dans le cimetière, on lit sur sa pierre l'inscription suivante :

Ici gît de Saint-Louis un brave chevalier
De Durdent, au devoir, sachant tout sacrifier,
Malgré tous les dangers, au souverain fidèle,
Du meilleur des sujets fut le parfait modèle.
Maire de sa commune et zélé pour le bien,
Du temple et de l'autel il fut le vrai soutien.
A son cœur généreux, à sa magnificence,
Ils doivent de nouveau l'honneur de l'existence.
Décédé le 22 novembre 1811.

Le seigneur du lieu fut toujours patron de la cure qui, au XIII[e] siècle, comptait 60 paroissiens; 110 feux au XVIII[e], et aujourd'hui c'est une succursale de 763 habitans.

Il dut y avoir des tombes seigneuriales dans cette paroisse, car le 22 Prairial an II, la commune de Bernières envoya au district de Brutus-Villiers 102 livres de plomb.



L'ABBAYE DU VALLASSE.



L'HISTOIRE.

C'était à la plus belle époque de notre histoire monastique et chevaleresque; les comtes, les barons, les hommes d'armes, se croisaient en foule sur les places publiques [1] et marchaient à la conquête de la Terre Sainte, pendant que, croisés d'une autre sorte, les hommes du peuple, les femmes, les enfans s'attelaient à des chars et voituraient la pierre pour la construction de nos églises et de nos abbayes.

[1] Le 18 mars 1267, Eudes Rigaut, archevêque de Rouen, prêcha la croisade dans les halles de la Vieille-Tour. (Lib. visit., Bibliothèque royale.)

Valeran, comte de Meulan, héritier des conquérans de l'Angleterre, toujours animé du zèle pour la défense de la foi et la construction des églises[1], partit aussi pour le pèlerinage des saints lieux. Déjà il revenait vers sa patrie, quand il fut assailli par une furieuse tempête, qui ne lui laissa guère d'alternative entre la crainte et l'espérance. Saisi de frayeur, et d'après le conseil de Regnault de Gerponville, il fait vœu, s'il échappe au péril, de fonder en l'honneur de Marie, une abbaye de moines blancs dans son bois appelé *la Haye de Lintot*. La mer, cependant, ne se calma pas de suite, mais redoublant sa fureur, elle le précipita sur les rochers. Le navire fut brisé, et les pèlerins, saisissant une planche, abordèrent heureusement au rivage[2]. Lorsque le noble comte voulut accomplir son vœu, il se trouva presque prévenu par les moines de Mortemer, qui, suivant une ancienne tradition, étaient venus d'eux-mêmes fonder la maison conventuelle du Vallasse. D'autres disent qu'il fit venir des moines de Bourdeille, monastère fondé par lui en Angleterre. Mais ces étrangers ne tardèrent pas à retourner dans leur patrie, les liens qui unissaient la Grande-Bretagne à la Normandie, menaçant déjà de se rompre.

Une autre tradition donne à l'abbaye du Vœu une

[1] Struendarum ecclesiarum amator. (Neustria pia., p. 850.)
[2] Neustria pia., p. 850.

origine royale. L'impératrice Mathilde, assiégée dans Oxford, aurait fait vœu, si elle était délivrée, de bâtir une abbaye. La noble fondatrice se serait associée au comte de Meulan, et, par une seule fondation, ils auraient satisfait à une double promesse[1]. Quelque légende que l'on adopte, toujours sera-t-il certain que l'abbaye du Valasse aura justement mérité d'être nommée l'*Abbaye du Vœu* : Abbatia de Voto.

Il paraît, toutefois, que les deux fondateurs s'accordèrent en faveur des moines de Mortemer. Un chroniqueur contemporain raconte ainsi leur arrivée à Saint-Marcel, chapelle qui est maintenant renfermée dans l'enclos de l'abbaye :

L'abbé Richard, de Blosseville, voulut lui-même conduire ses religieux. Le mardi 12 juin de l'année 1157, ils quittèrent la puissante abbaye de Mortemer; germe béni d'une moisson future, les voilà qui s'avancent vers une terre déserte et solitaire. Les abbés d'Urscamp et de Briostel les accompagnèrent jusqu'à Rouen. Là, on fit une sainte agape chez le vénérable archidiacre Laurent, l'hôte ordinaire des frères de Mortemer. Après ce repas, le couvent descendit dans une barque, et fit voile pour le Valasse. Les habitans des bords de la Seine virent naviguer sur le fleuve cette pieuse colonie. Sur la rive, étaient à les attendre, les deux Mathilde,

[1] Neustria pia, p. 852.

l'une impératrice, l'autre abbesse de Montivilliers. Au milieu des clercs et des hommes d'armes accourus en foule pour voir un spectacle si nouveau, on entendit les deux royales sœurs s'écrier : « Voilà des hommes » bénis de Dieu, des anges envoyés du ciel ! » Puis elles les introduisirent elles-mêmes dans la terre du Valasse, le 13 juin 1157.

L'impératrice Mathilde délivra la charte de Fondation en présence de Hugues, archevêque de Rouen, et des évêques de Bayeux, de Lisieux et d'Évreux[1]. Elle donne aux religieux des biens immenses : toute la Haye de Lintot, toute la vallée, depuis Lillebonne jusqu'à Bolbec, une partie de la forêt situé entre les chaussées romaines de Harfleur et d'Étretat, et, surtout, dans la forêt de Fécamp, 800 acres de terre qui, cultivées par les moines, formèrent plus tard les belles fermes de Fongueusemare.

Dans ce dernier endroit, les religieux bâtirent une église et établirent un prieuré qui a subsisté jusqu'à la révolution[2]. On voit encore les magnifiques *granges dixmeresses* qu'ils firent construire, et les cellules qu'oc-

1 Monasticum anglic., t. II. — Les archives départementales possèdent l'original. — On trouve aux archives départementales un cartulaire du XVIe siècle, où l'histoire et les chartes du Valasse sont consignées.

2 Les fermes, vendues comme bien national, étaient possédées naguère par M. Bataille, propriétaire de l'abbaye de Valmont.

cupaient les Frères lorsqu'ils venaient y faire l'office.

Le roi Henri II les couvrit d'une protection spéciale; il confirma tous les priviléges accordés par sa mère, et y ajouta la permission de prendre, dans ses forêts, du bois pour la construction et le chauffage. Les particuliers ne restèrent pas en arrière: Valeran de Meulan donna, pour chaque année, 6,000 harengs à Pont-Audemer; Gautier Giffard, une pesée de sel à Leure; Robert de Bénouville, trois masures et une franche nef à Étretat; et Godard des Vaux, le péage du marché de Goderville[1]. Nous remarquerons aussi qu'il y est question de vignobles dans l'enclos même de l'abbaye. Une vieille tradition, confirmée d'ailleurs par le cadastre[2], donne à un coin de terre situé sur le bord de la voie publique, le nom de *Clos des Vignes*. Tous ces priviléges furent confirmés par Richard Cœur-de-Lion, en 1199[3]. Rotrou, l'archevêque[4], vers 1168, et le maire de Rouen, en 1235, y apposèrent le sceau de leur approbation[5].

1 Cartulaire du Vallasse du XVIe siècle, aux arch. départ.

2 Plan cadastral de la commune de Gruchet-le-Valasse, dressé en 1822, à la mairie du lieu.

3 Neustria pia. 4 Id. ibid.

5 Charte du maire de Rouen, en 1235, adressée aux maires de Fécamp, de Montivilliers et de toutes les communes du pays de Caux. (Neustria pia.)

Une charte de Philippe III, en 1281, confirma aux moines le droit de haute, moyenne et basse justice. Chose étonnante! les tristes restes de ce pouvoir temporel de notre abbaye subsistent encore dans la tradition et dans les monuments. La ferme de Saint-Marcel est désignée comme une des prisons; et, parmi toutes ces tourelles pointues qui embellissent aujourd'hui le parc, la plus belle est aussi la plus odieuse par sa destination. Cette charmante aiguille, qui domine le paysage, ce fut une oubliette dont on voit encore la trappe; ce fut un cachot dont la porte est encore béante; et cette tour, par ses ogives, par ses assises tuffeuses, doit remonter au XII[e] siècle. L'église, sanctuaire de vie, fut détruite plusieurs fois, tandis que le monument de la mort n'a pas souffert d'altération.

La haute justice du Vallasse s'est conservée, avec un grand appareil de puissance féodale, jusque dans ces derniers temps; elle a possédé ses baillis, ses sergents, ses greffiers, ses lieutenants, ses receveurs, ses avocats et ses procureurs; tous les noms de ces gens de robe et d'épée remplissent, au XVII[e] siècle, les registres de la paroisse. Les prisons même n'ont été complètement évacuées qu'en 1790.

Cette abbaye, de l'ordre de Citeaux, subsista 635 ans, pendant lesquels elle a compté quarante-deux abbés, dont trente réguliers, et douze commendataires. Au moment de sa destruction, elle comptait environ six reli-

gieux et possédait 12,000 livres de rentes. Cinq églises étaient soumises à son patronage : Fongueusemare, Gruchet, le Vallasse, Auberville-la-Campagne et St-Vincent-d'Aubemare[1]. La bibliothèque renfermait un bon nombre de livres et de manuscrits; Richard de Blosseville, premier abbé, en avait commencé la collection : divinos codices collegit[2]. Le chartrier possédait beaucoup de pièces originales fort curieuses; transportées d'abord au district de *Brutus-Villiers*, elles furent, en grande partie, pillées par les épiciers de la ville[3]. Ce qui fut épargné se voit maintenant au dépôt de nos archives départementales.

LE MONUMENT.

L'église du Vallasse fut fondée à la plus belle époque de notre architecture monumentale. Richard de

[1] Duplessis, t. 1er. — Pouillé de 1738.

[2] Rerum gallic. et francic. scriptores, t. XIV, p. 513. — Cinq manuscrits du Valasse se voient encore à la bibliothèque publique de Rouen.

[3] Il paraît bien que le district de Brutus-Villiers se montra un des plus destructeurs à l'époque de la révolution. L'abbé Grégoire s'en plaint dans un rapport à la Convention nationale, le 14 fructidor an III; il cite encore ceux de Neufchâtel et de Gournay parmi les plus vandales de toute la France : « Là, dit-il, les livres et les » tableaux ont été vendus à l'abbaye d'Aunay (illustrée par le sé- » jour de Huet), les livres furent déposés dans des tonneaux. » (*Journal des Débats* du 31 octobre 1843.)

Blosseville, son premier abbé, dut être aussi son fondateur. C'était, disent les chroniqueurs, un homme d'une rare industrie et un grand bâtisseur [1]. Cette première basilique fut consacrée, le 5 mars de l'année 1181, par Henry, évêque de Bayeux, qui présida à cette cérémonie, sur l'invitation de notre archevêque de Rouen [2]. Les autres assistants étaient Richard, évêque d'Avranches; Renault, évêque de Bath; le roi Henry II et l'impératrice Mathilde.

Cette belle église, bâtie par des mains anglo-normandes, fut ruinée, vers 1435, par ces mêmes insulaires qui détruisirent jusqu'au sol l'œuvre de leurs rois [3]. De cet antique monument il ne reste plus qu'un fragment de pierre tombale, qui sert de seuil à la maison du portier. Je me trompe, il existe encore au Musée des Antiquités de notre département une fort belle croix du XIIe siècle, que l'on croit un don de l'impératrice Mathilde elle-même. Cette croix, haute de 47 c. et large de 33 c., n'a pas de Christ, ce qui prouve sa grande antiquité. Elle est en bois d'ébène revêtu d'une feuille d'argent doré, et enrichie de pierres

[1] Virum industrium. Neustria pia. — Domos pulchras pregrandes ædificavit. — Historiens des Gaules, t. XIV, p. 513.

[2] Neustria pia. La date de consécration se voit dans un calendrier du Valasse du XIVe ou du XVe siècle, sous cette rubrique : « Dedicatio Basilicæ, S. M. de voto. »

[3] Ecclesiam solo pœnitus adæquarunt.

précieuses et de cristaux colorés. Le fond de la feuille d'argent est entièrement couvert de filigranes d'une délicatesse admirable. Une petite croix, placée au centre, est garnie d'une feuille d'or. Au-dessous d'elle est une très petite double croix réservée en creux dans laquelle devait être du bois de la vraie croix. Elle en a conservé quelques parcelles[1].

La tradition ne dit pas à quel usage était consacrée cette croix, si elle était exposée sur un autel, ou si elle servait aux processions. Nous pencherions pour ce dernier emploi, parce que les deux faces sont ornées avec une égale richesse, tandis que pour l'autel, un seul côté suffit, à moins qu'il ne soit disposé à la romaine.

Quoiqu'il en soit, cette croix était en grande vénération au Vallasse, et il faut bien qu'il en ait été ainsi, puisqu'elle a échappé aux Anglais, aux huguenots et aux révolutionnaires, c'est-à-dire aux trois grands ravages qu'ait eu à subir l'abbaye[2].

C'est donc véritablement une croix miraculeuse!

Guillaume David, 26e abbé, de retour de l'exil en 1450, essaya de relever l'église de ses ruines,

[1] Nous devons cette note à l'obligeance de notre savant confrère M. A. Deville, conservateur du musée.

[2] Elle a été sauvée à la révolution de 93, par M. Bégouen, et conservée ensuite par cette honorable famille.

mais le malheur des temps était tel qu'il fallut presqu'un siècle pour la réédifier. Pierre Boutren, 30e abbé, y mit la dernière main, vers 1540 [1]. Il était temps, car, quelques années plus tard, en 1562, les calvinistes furieux pillèrent le monastère et le réduisirent à la nudité et à la misère.

Pierre Boutren, mort en 1546, fut inhumé dans le chœur de l'église, et on consacra à cet homme vénérable, le dernier des abbés réguliers, une pierre tombale qui est parvenue jusqu'à nous. On le voit couché sur le dos, les mains jointes, couvert d'une magnifique chasuble. Sur son bras droit s'appuie le bâton pastoral dont la crosse manque, ainsi que la tête du personnage; l'encadrement qui le renferme, appartient au style très avancé de la renaissance. On lit au bas cette inscription:

Hic jacet piæ memoriæ dom Petrus Boutren, religiosus, doctor theologus, hujus monasterii abbas XXX qui hanc ecclesiam XXXIIIbus, annis laudabiliter rexit, obiit autem XIII kal Junii anno domini M. Vo XLVI.

Cette pierre sciée en deux à l'époque de la révolution, était consacrée à des usages profanes [2], lorsqu'en

[1] Ecclesiæ stucturam absolvit.

[2] Une partie était cachée sous des poutres de bois, et une autre servait de chantier à futailles. Elle était large d'un mètre, et longue d'un mètre soixante centimètres.

1842 elle fut sauvée par M. l'abbé Avenel, curé de Gruchet, qui la conserve religieusement.

L'église commencée par Guillaume David, et achevée par Pierre Boutren, était placée au nord des bâtiments claustraux, elle formait, avec le monastère, un carré parfait. Il paraît qu'elle était fort belle. Les anciens qui l'ont vue disent qu'elle avait trois nefs et un superbe clocher de pierre. Ses principales fenêtres étaient garnies de vitraux. On peut en juger par l'effet qu'elle produisit au XVIIIe siècle, sur un témoin oculaire : « L'église abbatiale du Vallasse, dit dom Beaunier, bâtie en croix, est grande, belle et achevée dans son dessin. Sa nef est accompagnée de bas côtés, et dans chaque croisillon, sont trois chapelles tournées à l'orient, de même que le grand autel. Il y a un fort beau et gros clocher de pierre porté sur une tour ouverte en manière de lanterne élevée sur le milieu de la croisée de cette église. Deux hautes tourelles servent d'ornement au grand portail, où l'on voit une vitre en forme de rose assez bien ouvragée [1]. »

De ce grand édifice, admiré par trois siècles, il ne reste plus pierre sur pierre; et, si les gens du pays n'étaient là pour en indiquer la place, on la chercherait en vain.

[1] Recueil historique des évêchés et Abbayes de France, t. 1er p. 696 et 697.

Délaissée en 1790 par les enfants de Saint-Bruno, cette église fut transformée en paroisse sous le nom de *Vallasse-les-Bois*, dont le moine Bonnel fut le premier curé. Fermée en 93, elle devint une caserne pour les soldats *de la première réquisition* et pour *les volontaires du bataillon de Neuville*. Vers 1810, elle fut vendue à M. Lepley, de Fécamp, pour une si faible somme, qu'il put la payer avec le plomb de la toîture. Ce fut cet industriel qui consomma la démolition de l'édifice d'après toutes les règles posées depuis par la bande noire. Une cloche fut vendue à l'église de Lillebonne ainsi que les stalles. Le chœur de Gruchet s'embellit des lambris de chêne et de l'autel de marbre de l'abbaye. Une quittance de M. Lepley prouve que cette boiserie fut vendue 530 fr [1]. Maintenant, lorsqu'on se promène dans le parc du Vallasse, on n'aperçoit plus, de toute l'église, que de grandes balustrades de pierre, découpées en feuilles de fougère dans le style du XVIe siècle, qui servent de clôture aux jardins. Il faut citer encore le plus bel ornement du jardin, une jolie pyramide de pierre sculptée dans le style du XVIe siècle; c'est une délicieuse aiguille dentelée de crochets et ornée d'aigles et de rats d'eau dans le goût le plus capricieux et le plus élégant, tout à la fois.

[1] Archives de la fabrique de Gruchet-le-Vallasse.

L'ancienne habitation des moines a été plus heureuse que l'église; vendue le 29 mars 1791 à M. J.-F. Bégouen, négociant au Havre, pour la somme de 143,800 fr.[1], elle a été achetée, vers 1831, par M. Fauquet, de Bolbec, l'un des plus riches industriels du département. On la convertit alors en une habitation châtelaine et en une usine où les pauvres gagnent le pain qu'on leur donnait jadis. Ici, c'est le travail qui a succédé à l'aumône.

Le jour où je traversai, pour la première fois, les fraîches avenues du Vallasse, je ne me doutais pas que j'allais y faire une découverte. Personne ne m'avait dit qu'il y avait là un des restes les plus curieux de l'architecture monastique du XII[e] siècle. Grâce à une ordonnance de Louis XIV, nos anciens édifices claustraux ont presque tous disparu du sol de la patrie. La révolution de 93 acheva de purger la France de ces constructions gothiques et monacales, comme on disait alors: voilà pourquoi ces saintes reliques sont si rares aujourd'hui. Notre abbaye, à nous, cachée sous un vêtement à la moderne, a pu échapper à la proscription générale; aussi est-ce avec le plus rare bonheur que nous avons retrouvé en elle le style d'une abbaye romane. Ce plaisir était d'autant plus grand qu'il était plus inattendu.

[1] Domaines nationaux. — District de Montivilliers, arch. départ.

C'est dans les ailes que l'on retrouve la physionomie antique dont nous parlons; elles sont partagées en deux allées, grandes et belles comme des nefs d'église. Les voûtes en pierre sont soutenues par des arceaux qui s'appuient sur des chapiteaux romans. Le milieu est supporté par un superbe rang de colonnes courtes, cylindriques, couronnées de chapiteaux du XIIe siècle.

Au côté de l'est, est une belle salle, longue de 10 mètres 60 cent. et large de 9 mètres 50 cent. Les colonnes rondes qui la supportent sont tellement cantonnées de colonnettes qu'elles prennent la forme presque carrée. Les chapiteaux présentent tantôt des cônes, tantôt des larges feuilles de la transition; j'ai été souvent tenté de croire que cette belle salle était celle du Chapitre. En 1837, en y creusant pour faire un lavoir, on y découvrit un tombeau en pierre et divers ossements épars.

Dans cette partie voisine du chœur, on montre encore la sacristie des moines et l'escalier qui mettait le monastère en communication avec l'église.

L'aile du levant est plus belle encore et mieux conservée. C'est aussi une double galerie, mais infiniment plus longue. Les murs ont 2 mètres d'épaisseur, la largeur des allées est de 9 mètres 50 cent., la longueur est de plus de 40 mètres; les colonnes sont rondes, mais sans cantonnements; le fût est de 2 mètres 30 cent. de

hauteur, le chapiteau a 70 cent. de carré. On y voit des cônes, des feuillages et déjà les crossettes du XIIIe siècle. Les traces de la transition se font également remarquer dans plusieurs cintres arqués en forme d'ogive.

Dans la partie de l'édifice où est aujourd'hui une remise, on voit une belle cheminée en pierre du XVIe siècle.

Au-dehors, on ne soupçonne rien de tout cela : le bâtiment tout entier paraît neuf, on dirait une maison blanche bâtie sous Louis XIV ; pourtant, dans cette partie, trois frontons sont encore dignes de fixer l'attention des visiteurs.

Celui du milieu est un grand écusson entouré de superbes branches d'arbres ; là, devaient être les armoiries de l'abbaye qui ont disparu.

Les deux autres sont beaucoup plus riches, ils représentent, au moyen d'emblêmes, la double puissance spirituelle et temporelle que possédait le monastère. C'est tout un poème que cette conception.

Au sud-est est le pouvoir temporel, représenté par un soleil qui brille sur un globe; par un glaive, symbole de la force ; par un rameau de chêne, signe de la victoire ; par une balance, symbole de la loi et de la justice ; par un sceptre et une main de justice, emblême de la royauté ; enfin par la foudre qui menace toujours le coupable. Mais au milieu de cet

appareil de puissance et de terreur, est une corne, signe de l'abondance, qui prospère à l'ombre de la force et de la justice, et un livre ouvert où on lit ces consolantes paroles qui tempèrent tout ce que la justice a d'amer : « *aime ton prochain comme toi-même.* »

Le fronton du sud-ouest est consacré à la puissancc spirituelle. On lit dans un beau livre ouvert comme celui des évangiles, le mot *pax;* la paix qui est aussi signifiée par un rameau de laurier : un bel encensoir enlace dans ses chaînes d'argent un candelabre d'autel, une torche d'église et un lutrin de chœur ; tout ce faisceau est surmonté d'une couronne.

Transformée depuis cinquante ans en une propriété particulière, l'abbaye du Vallasse est devenue un parc magnifique. On admire le parti qu'ont su tirer de cette clôture monastique les hommes de goût qui l'ont possédée. La rivière, captive comme autrefois, se prête encore à toutes les combinaisons de l'art. On ne la force plus à s'épancher en un immense étang au bord duquel saint Julien, l'hospitalier, portait le lépreux sur ses épaules, mais après l'avoir fait serpenter dans une verte prairie couverte de troupeaux, on la condamne à tourner la roue de l'industrie. La *Fontaine mûrée* s'est renfermée de nouveau dans des canaux de plomb, et vient jaillir devant le pavillon en une gerbe d'eau qui rappelle celles de Saint-Cloud et de Versailles. Les avenues de tilleuls, les clairières de

hêtres, ont été respectées. Les collines boisées ont été découpées en terrasses et en *labyrinthes*, et tandis que le jardin étale les plus belles fleurs indigènes et les plus jolis arbustes du pays, la serre chaude, vaste palais de verre, se prépare à recevoir les plantes exotiques et les arbres étrangers. Toutefois, au milieu de ces splendeurs modernes, l'antiquité n'a pas été négligée. Elle revit toute entière dans ces statues de saints et de saintes que la bêche découvre à chaque pas. Elle revit dans ces balustres et ces aiguilles de pierre qui se dressent au milieu des bosquets; elle revit surtout avec sa physionomie la mieux caractérisée dans ces blanches tourelles tapissées de lierre, qui sont restées là comme des vieillards destinés à raconter l'histoire de l'abbaye. Ces jalons du passé sont encore le plus bel ornement du présent.



RAFFETOT.

L'église Notre-Dame de Raffetot est située dans une des plus belles plaines du Pays-de-Caux : elle touche presque aux grandes avenues de ce fameux château de Baclair, dans lequel furent incarcérés, pen-

dant la terreur, plusieurs notables habitans de la ville du Havre. Cette église a conservé quelque chose de châtelain dans sa structure et dans ses décorations ; elle ne manque ni de grandeur dans son ensemble ni de richesse dans ses détails.

Le chœur en pierre du XVIe siècle, est un travail remarquable qui n'a pas été continué. Ce chœur a trois compartiments de voûte ornés de pendentifs un peu lourds. Les belles fenêtres du midi furent autrefois garnies de verrières. La fenêtre qui termine est magnifique : elle a quatre compartiments et un remplissage de flammes ; elle a conservé presque toutes ses verrières qui sont un peu ternies : On y voit un Saint-Jean-Baptiste au bas duquel est agenouillé un châtelain avec ses trois fils ; une Sainte-Anne au pied de laquelle est agenouillée une châtelaine avec ses quatre filles. Les écussons de ces donateurs remplissent les roses. Nous croyons ce vitrail de 1600. La contre-table qui encadre cette verrière est du siècle dernier. Au côté du midi est une jolie piscine du même temps que le chancel. On trouve aussi dans le chœur plusieurs tombeaux des seigneurs du lieu. On remarquera une belle pierre tombale décorée dans le style de la renaissance et qui couvre les restes d'un gentilhomme du XVIe siècle. La plus récente est la tombe de marbre d'un seigneur de Raffetot, conseiller du roi, en son conseil, décédé le 23 septembre 1750.

La chapelle seigneuriale était à côté; c'est elle qui sert aujourd'hui de sacristie. La voûte indique le temps de Louis XIII. Au-dessous du sol est un long caveau sépulcral creusé en 1608. Le morceau le plus remarquable est le vitrail qui termine. On y voit Jésus à la colonne entouré de tous les instruments de la passion. Au pied est un prêtre agenouillé sur un prie-dieu, avec écusson d'azur à trois étoiles d'or. On lit au bas :

« L'an 1607 Me Charles de la Roveryc prestre curé de ce lieu a fait faire ceste vistre. Priez Dieu pour luy. »

En sortant du chœur, lisons cette curieuse inscription latine placée au bas de l'image d'un prêtre agenouillé devant un livre avec surplis à grandes manches, mais sans rabat :

« Hic jacet vir nobilis et circonspectus dominus magister guillemas de Kanouvillà , presbyter, curatus de Beuzevillà-la-Guerard et de ecclesiâ de Lintoto (Lintot) qui dùm viveret in his duabus ecclesüs octavarum sacro sanctæ eucharisti in perpetuum ordinavit celebrandum et terras ac reditus ad hoc faciendum concessit et obiit annò domini 1510 die 24 janvarii. »

Le clocher, entre le chœur et la nef, est un morceau de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle. Les chapiteaux sont bien reconnaissables.

On fit à la charpente de grandes réparations en 1707. Huet, couvreur de Bolbec, en remit la toiture à neuf pour 120 livres. En 1719 Ducray, fondeur, fit la grosse cloche pour 50 livres.

La nef est moderne en grande partie. En 1766, Pierre Royer, maçon de Lanquetot, en fit le pignon ainsi que la croix du cimetière. Lequeux, briquetier de Saint-Jean-de-la-Neuville, avait déjà fourni des briques pour des réparations en 1707. Il y a cependant au midi des fenêtres du XVI[e] siècle.

On remarquera encore dans cette église, un tableau représentant Saint-Jean-Baptiste, donné en 1829 par M. le marquis de Montaut; un vitrail de Saint-Antoine; des médaillons sculptés sur bois dans le style de la renaissance. Il y en a quatorze, dont douze représentent les douze apôtres; puis, un homme et une femme qui sont peut-être les donateurs. Tout cela est surmonté par les vertus théologales.

Enfin les fonts baptismaux, jolie cuve de pierre sur laquelle sont sculptés plusieurs mystères de la vie de Notre-Seigneur. J'y ai reconnu : l'Annonciation, la Naissance dans l'étable, la Circoncision, l'Adoration des Mages, l'Adoration des Bergers et le Baptême de Jésus-Christ. Puis l'écusson du donateur, le bienfaisant abbé de la Roverye, qui portait trois étoiles dans ses armes. Il a fait ce don à son église en 1607. Dieu lui en donne maintenant la récompense!

Au dehors j'ai noté quelques tombes dans le cimetière. D'abord une pierre tombale du XIVe siècle de forme curieuse ; puis le tombeau du vénérable abbé Manoury, curé de la paroisse, mort en 1833, qui a tenu dans cette commune un pensionnat d'où sont sortis des hommes honorables. Enfin j'y ai lu cette inscription :

Cy gist Charles Deschamps de Bois-Hébert, né à Quebec en Canada en 1729, mort à Raffetot en 1797. Il fut commandeur pour le roi dans sa province et chevalier de Saint-Louis.

Raffetot, sous le patronage du prieur de Saint-Lô de Rouen, avait 80 paroissiens en 1275; en 1738, quand l'abbé Saas rédigea le dernier pouillé de ce diocèse, il lui trouva 90 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 643 habitants, érigée en 1826 seulement.



CANTON DE SAINT-ROMAIN.

SAINT-ROMAIN.

ÉGLISE DE SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSC.

L'ancienne église de Saint-Romain n'était rien moins que remarquable par son architecture. C'étaient des lambeaux que différents siècles avaient réunis ensemble pour en former le corps d'ouvrage le plus incohérent que l'on puisse imaginer. Le clocher moderne avec sa flèche d'ardoise, présente une des aiguilles les plus sveltes de l'archidiaconé du Havre. De son sommet le point de vue est immense : l'œil embrasse tout à la fois les bords de la Seine et les rivages de l'Océan. Le corps carré fut fini par Pierre Aubrée, en 1780. Ce Pierre Aubrée était le constructeur de l'église de Bolbec et l'un des plus célèbres bâtisseurs du pays. La charpente est l'œuvre d'un nommé Varin, charpentier de Saint-Romain. Le clocher a été conservé et il fait partie de la nouvelle église.

L'ancienne nef qui n'avait qu'une aile latérale, était sans fenêtre du côté du Nord. Les arcades de l'intérieur et la fenêtre rayonnante du milieu devaient

appartenir à la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle. Cet édifice était si délabré et si chancelant qu'en 1841 il menaça de s'écrouler. On résolut dès lors de bâtir une église neuve. En 1842, on fit venir M. Dumas, architecte de Bolbec, qui traça un plan et dressa un devis montant à 49,397 francs.

Pour réaliser cette somme, la fabrique vota 5,000 francs ; la commune s'imposa pour 24,000 et contracta un emprunt de 21,000. Le ministre de l'intérieur leur vint en aide pour 12,000 francs.

L'adjudication en fut passée le 8 mai 1843 au profit du sieur Labbé, entrepreneur de travaux à Ingouville. Il était cautionné par le sieur Capelle, mennisier du Havre, qui a pris la suite des affaires.

Cette église a 45 mètres de longueur, 12 de largeur, et autant de hauteur. Elle se compose de trois nefs séparées par des pilliers carrés et recouvertes par des plafonds. L'appareil est en brique rouge avec quelques pierres de taille. La forme de cet édifice est lourde et carrée. On y remarque l'oubli le plus complet des règles de la liturgie catholique. On est étonné de rencontrer de nos jours des constructions semblables. Cela se comprendrait au temps de l'empire, mais aujourd'hui après tant d'études consciencieuses sur l'art chrétien, avec l'intelligence que nous avons des monumens religieux, bâtir ainsi une église c'est vouloir faire reculer le siècle, c'est se placer soi-même à la

queue de la civilisation. La postérité aura peine à croire que l'église de Saint-Romain est contemporaine de celle de Bon-Secours[1].

Cette nouvelle église a été dédiée à Saint-Romain, archevêque de Rouen, au mois de juillet 1845, par M. l'abbé Juste, vicaire-général de Rouen et ancien curé du Havre.

Il ne reste plus rien de cette église de Saint-Romain, qui fut donnée par Guillaume Lejeune, chambellan de Tancarville à l'abbaye de Saint-Georges. Cette donation avait été confirmée en 1114 par Henri Ier, roi d'Angleterre, elle le fut encore en 1131, par l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, et le pape Innocent II. Cependant, malgré tant d'assurances données, les chanoines ne restèrent pas paisibles possesseurs du bénéfice. Au milieu du XIIIe siècle, Roger de Colbec leur en disputa la possession, mais il y renonça par un acte de 1251. Aussi, au temps d'Odon Rigaut, l'abbé de Saint-Georges était-il tranquille propriétaire de la cure, ce qui a duré jusqu'à la révolution.

Saint-Romain qui, selon toutes les apparences, doit son nom à une de ces missions que fit le Saint-

[1] Qu'on ne dise pas que c'est ici une question d'argent. Nous répèterons une fois de plus que l'architecte chrétien de Bon Secours se chargera quand on voudra, les matériaux étant donnés, de faire une église romane ou ogivale pour le même prix qu'une église grecque.

Évêque de Rouen dans les parties reculées du pays de Caux, fut toujours un point ecclésiastique très important. Au XIIIe siècle, au temps d'Odon Rigaut, il était un des trois doyennés de l'archidiaconé du grand Caux. Il comprenait alors 98 paroisses, mais ce doyenné ayant été fractionné en 1697, on forma avec ses débris le doyenné du Havre. Celui de Saint-Romain ne compta plus alors que 42 paroisses.

La révolution ayant détruit les doyennés, Saint-Romain devint une cure à l'époque du concordat. Mais en 1837 lorsque Monseigneur le prince de Croy, archevêque de Rouen, renouant la chaîne des siècles, rétablit les anciennes institutions ecclésiastiques, Saint-Romain devint le centre d'un doyenné qui compte 11 succursales et quatre chapelles.

La population de Saint-Romain fut toujours importante. En 1275 elle était de 180 paroissiens, de 112 feux en 1738, et aujourd'hui elle compte 1660 habitans. Il est vrai qu'elle renferme dans son enceinte les anciennes paroisses de Grosménil et de Saint-Michel-du-Haisel.

Dans le cimetière est une croix de pierre offrant d'un côté l'image du Christ et de l'autre l'image de la Vierge. Cette croix, dans le style du XVI siècle, est d'un si joli travail qu'il est peu d'artistes qui se refusent le plaisir d'en enrichir leur album. Elle provient de l'ancienne paroisse de Grosménil.



SAINT-AUBIN-ROUTOT.

Le nom de cette paroisse a subi bien des transformations. Le pouillé d'Eudes Rigaut, au XIIIe siècle, l'appela Sanctus Albinus de Sarquelet ; au XIVe on l'appelle Saint-Aubin-des-Sarqueux ; au XVIe les registres de l'archevêché de Rouen l'appelaient Saint-Aubin-de-Sarcophagny, vraisemblablment pour Sarcophagi, enfin au XVIIe, c'était Saint-Aubin-des-Cercueils. Tous ces surnoms, différens pour la forme, sont les mêmes pour le fond, tous proviennent de nombreux sarcophages ou cercueils en auge qui ont été trouvés, dans tous les temps, dans le cimetière de cette église. L'abbé Belley a entretenu de ces cercueils l'académie des inscriptions et belles lettres en 1744, et M. Pinel, du Havre, qui a visité Saint-Aubin, il y a trente ans, nous assure qu'on en trouvait encore. Le fossoyeur du village lui raconta qu'il n'ouvrait jamais la terre sans en trouver quelques uns, mais qu'il les brisait aussitôt à coups de pic. Ils étaient à la profondeur d'environ 2 mètres et avaient 1 mètre 90 centimètres de longueur. M. Pinel qui en a vu extraire un entier, dit qu'ils avaient les pieds tournés vers l'Orient, mais qu'aucune trace d'inscription ne venait éclairer ce mystère ; des tailleurs de pierre auxquels l'antiquaire, dont nous parlons, fit voir un morceau de sarcophage, reconnurent par le grain

et par les petits coquillages qui le composaient, qu'il provenait des carrières des environs de Paris. Dans le pays on affirme que ce sont les tombeaux des soldats romains dont l'armée était campée à la motte de Beaucamp. Ce qu'il y a de certain, c'est que le cimetière antique est placé sur le bord de la voie romaine qui allait de Julio Bona à Caracotimum.

Enfin, au Siècle dernier, Saint-Aubin reçut le surnom de la Botte à cause d'une hôtellerie établie dans le village, laquelle avait pour enseigne une botte de postillon. De nos jours on dit Saint-Aubin-Routot à cause de la réunion à cette commune de l'ancienne paroisse de Routot, dont l'église est démolie[1].

L'église de Saint-Aubin, dont le portail est ombragé par un if séculaire, est sans intérêt, si ce n'est quelques traces d'ogives du XVI[e] siècle, elle serait complètement neuve. Dans la sacristie nous avons remarqué un coffre en bois où l'on voit réunis, d'une manière très originale, le trésor de la fabrique et les troncs des pauvres, de la Sainte-Vierge et des trépassés. Les différents compartiments étaient désignés au dehors, celui de la fabrique par la représentation de

[1] Routot, à la présentation de l'abbaye de Montivilliers, avait 22 feux en 1738. Il est probable qu'il fit partie de l'exemption de cette abbaye, car Odon Rigaut n'en fait pas mention. La révolution enleva à l'église de Saint-Martin-de-Routot une cloche de 150 livres. (Archives départ., district de Montivilliers.)

l'église du village; celui de la Sainte-Vierge par l'image d'une mère tenant son enfant dans ses bras; elle est couronnée comme une reine du jeu de cartes. Le quartier des pauvres est désigné par un pèlerin couvert de coquilles, ayant son bâton à la main et sa besace au côté; enfin une tête de mort soutenue par deux fémurs en sautoir représente les trépassés.

Au XIIIe siècle, l'archevêque de Rouen présentait à la cure de cette paroisse qui ne comptait, selon le pouillé, que six paroissiens. Mais nous pensons qu'il y a erreur de copiste, car en 1738 il y avait 37 feux et aujourd'hui c'est une succursale de 644 habitans.

Au XIVe siècle, le patronage fut contesté par les seigneurs du lieu qui obtinrent, en 1382, une sentence d'arbitrage par laquelle il fut déclaré que ce droit serait alternatif entre eux et l'archevêque de Rouen. Les choses sont restées sur ce pied jusqu'à la révolution.



BEAUCAMP.

La petite église de Saint-Etienne-de-Beaucamp est toute neuve, et a été refaite en entier au XVIIIe siècle. Pillée en 1793, elle a fourni à la monnaie 5 marcs d'argenterie. Cette église à peu près abandonnée est

voisine d'une motte circulaire, couverte de débris romains, que quelques antiquaires prennent pour un camp du peuple-roi. Une vieille tradition prétend aussi qu'autrefois les soldats de César étaient campés à Beaucamp et que ceux qui mouraient étaient inhumés dans le cimetière de Saint-Aubin-des-Cercueils.

Duplessis prétend avoir lu dans les archives de Saint-Georges-de-Bocherville, que l'église de Beaucamp avait été donnée par trois seigneurs nommés Raoul, Nèle et Guilleaume, tous enfants de Richard, fils de Gosselin, à la collégiale de Saint-Georges-de-Bocherville avant qu'elle fut érigée en abbaye, donation qui avait été confirmée par Guillaume-le-Conquérant et par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen en 1131. Nous doutons de cette version car en 1240, au temps d'Eudes Rigaut, c'était Godefroy Patenostre, seigneur du lieu, qui était patron et qui a présenté à la cure le prêtre Mathieu qui fut reçu par l'archevêque Maurice. Depuis ce temps le seigneur a toujours donné au bénéfice.

Beaucamp, appelé au XIII[e] siècle Bellus Campus, possédait à cette époque 22 paroissiens, 24 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une simple section de Saint-Aubin.



SAINT-VINCENT-CRASMÉNIL.

Saint-Vincent était appelé autrefois Aubermare ou Saint-Vincent-d'Aubermare. Aujourd'hui on lui donne le surnom de Crasménil, à cause de l'ancienne commune de Crasménil qui lui a été réunie en 1823.

L'église de Saint-Vincent nous arrêterait peu comme monument, si nous n'eussions retrouvé aux archives municipales d'anciens comptes de fabriques qui donnent la raison de l'édifice et du mobilier.

Le portail est peut-être du XIIe siècle, mais, à coup sûr, dans le mur septentrional de la nef, il y a une fenêtre du XIIIe. Toutefois cette nef, ainsi que le chœur, a été complètement refaite dans les deux derniers siècles; ainsi, nous savons que Mahaut et Chevalier, maçons, réparèrent l'église en 1680; qu'en 1735, Houet, entrepreneur, fit pour 300 livres de réédifications à la nef, par l'ordre de l'archidiacre; qu'en 1740 Jean Gouel, charpentier à Angerville-l'Orcher, répara le clocher pour 525 livres; qu'en 1760 les vitres du chœur furent faites pour 350 livres et qu'enfin la sacristie fut construite en 1767, par l'abbé Pimare pour 450 livres En 1778, Pierre Geffray tirait encore des pierres de la carrière de Saint-Vigor, pour les réparations de l'église.

Dans l'église on voit encore un autel et une contre-table en pierre, qui doivent avoir été construits vers 1605, car nous trouvons en 1606 : « Payé à » Daniel Petit, sculpteur du Havre, pour avoir fait » l'image de Monsieur Saint-Vincent et racousté celle de » Notre-Dame, de Sainte-Barbe et de Saint-Léonard, » 20 livres 5 sous. » Ce sont les statues que nous voyons encore aujourd'hui dans l'église.

Peu de temps après, on faisait l'acquisition de deux images « l'une de Saint-Cosme et l'autre de Saint-Damien pour 39 livres 19 sous ». Ce sont les mêmes que l'on voit aujourd'hui en costume de docteurs de la Faculté de médecine.

En 1770, un cintre et une croix en fer furent faits pour le chœur, par Jacques Ferey, maréchal du lieu. Il fit également la croix du cimetière, le tout pour 226 livres.

Enfin, en 1747, Cavillier, fondeur, fondait deux cloches pour 250 livres ; la grosse pesait 219 livres, a petite 167 livres. Jean Durand fit la charpente et Jean Roger les ferrures. Au XIIIe siècle, le seigneur du lieu présentait à la cure de Saint-Vincent, mais au XVIIe et après, ce fut l'abbé du Vallasse. En 1738, il y avait 58 feux, et aujourd'hui, avec la section de Crasménil, c'est une succursale de 411 habitans.

L'ancienne paroisse de Saint-Martin-de-Crasménil possédait 73 paroissiens en 1275 et 17 feux seulement

en 1738. Il n'y avait plus que 88 habitans quand elle fut effacée de la liste des communes, et déjà elle ne figurait plus sur le catalogue des paroisses, car l'église avait été démolie en 1810.



SAINT-VIGOR-D'IMONVILLE.

Le surnom de ce village a beaucoup varié. Le pouillé d'Eudes Rigaut ne lui en donne aucun, ni celui de Raoul Roussel (XIVe siècle), ni même celui de M. de Harlay rédigé en 1648, mais le pouillé de 1738 l'appelle Saint-Vigor-d'Imoville. Duplessis, en 1740, dit Saint-Vigor-de-Vimerville ; il assure que cette double dénomination remonte jusqu'au XIIe siècle ; puis il ajoute que si l'on a dit parfois Saint-Vigor-le-Vicomte, on a dit aussi communément Saint-Vigor-d'Imoville. Pour nous, nous nous en tiendrons à l'orthographe administrative qui écrit Saint-Vigor-d'Imonville.

L'église de Saint-Vigor est intéressante. La nef a été presque entièrement reconstruite au XVIe siècle et cela avec une certaine magnificence. On lui a donné trois nefs soutenues par cinq arcades à colonnes rondes, on devait lui donner des voûtes, les arceaux sont

commencés partout, mais elles n'ont été achevées que dans l'allée méridionale. Les fenêtres de ce côté ne manquent pas non plus d'une certaine magnificence, la porte latérale mérite également d'être remarquée. La seule relique ancienne de cette nef, c'est le grand portail formé avec un cintre roman, soutenu par deux colonnettes dont les chapiteaux sont à crossette et à damier.

Le clocher entre le chœur et la nef est soutenu par quatre cintres romans du XIe ou du XIIe siècle. Les chapiteaux des colonnettes sont très-variés, l'un est tout uni, l'autre à volutes et à bandelettes, un troisième est piqué en filet ou troué comme une morille; enfin un quatrième a sous ses volutes des animaux fantastiques. Dans un bois est une espèce de lapin à longues oreilles, un lézard volant et un autre animal. La tour carrée est terminée par un toît en battière.

Le transept sud est très-simple et renferme de l'architecture du XIe et du XIIIe siècle. La contre-table est un grand tableau sur bois, peint par Patrouilleau, en 1734. On y voit réunis Sainte-Éliburge, abbesse; Saint-Nicolas, évêque; Saint-Etienne, diacre; et Saint-Sébastien, martyr.

Le transept nord est plus compliqué. Au-dehors les modillons de la corniche s'appuient sur un beau câble. Au-dedans règne, au second ordre, un rang d'arcades romanes aveugles qui portent sur de petites colonnes dont les chapiteaux sont à crossettes.

La contre-table de cette chapelle est une sculpture en pierre du XVII[e] siècle.

Enfin le chœur terminé par une abside circulaire, est également un morceau du XI[e] ou du XII[e] siècle. Il a perdu sa physionomie au-dedans, mais il la conserve au-dehors dans ses contre-forts plats, ses modillons grimaçans et son architrave ornée de billettes.

Saint-Vigor fut donné à l'abbaye de Valmont par Robert d'Estoutteville, le fils du fondateur. Vers 1200, Gauthier de Coutances, archevêque de Rouen, confirma cette donation. Au XIII[e] siècle c'était une paroisse considérable, car Eudes Rigaut y compta 200 paroissiens. En 1738 il y avait 122 feux et aujourd'hui c'est une succursale de 728 habitans.

Sur cette paroisse, à la descente de la Seine, près de la fameuse carrière d'où sont sorties une grande partie des églises du pays, fut autrefois le prieuré de Saint-Jacques-du-Val-Hullin, bénéfice simple à la collation de l'abbé de Valmont ; c'est à présent un poste de douaniers.



SAINT-LAURENT-DE-BRÈVEDENT.

La nef de Saint-Laurent est neuve dans son pourtour extérieur, une bande seigneuriale armoriée règne tout-

autour ; mais lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on reconnaît vite un curieux fragment de la transition du XII[e] siècle. La lutte entre les deux architectures est si frappante ici, que les quatre arcades qui mettent la nef en communication avec le collatéral du midi, sont des ogives primitives supportées par de gros piliers romans à chapiteaux de cônes. Puis, au second ordre, règnent trois fenêtres romanes rebouchées comme à Graville, à Manéglise, à Sainneville-sur-Seine et au Mont-aux-Malades.

Le chœur de l'église est neuf et ne renferme qu'une pierre tombale presque fruste.

Mais un morceau fort curieux du style de transition, c'est le clocher. Les quatre ogives qui le soutiennent s'appuient sur des colonnes romanes, ornées de feuilles plates, de têtes et de coffins. Le chapiteau le plus remarquable est celui de l'arcade du crucifix qui est fort joli.

Mais c'est par dehors qu'il faut voir ce clocher, car c'est de loin qu'il présente le coup-d'œil le plus gracieux. Corps-carré roman, comme tous ceux du pays de Caux, il se termine par une corniche à têtes grimaçantes et par une flèche en ardoise. Mais ici les cintres s'allongent d'une manière si élégante, les colonnettes sont distribuées avec tant d'art et de richesse, que cette tour peut bien passer pour une des plus curieuses du diocèse. Chaque pan de mur est orné de deux fenêtres, et chacune d'elles est partagée en deux

compartiments, par une colonne plus ogivale que romane. Les tores de la voussure ont ceci de remarquable, que leurs chapiteaux présentent des cornes et des volutes comme dans le style ogival primitif. Nous pensons que cette église, où la transition domine, où les deux architectures semblent lutter entr'elles, comme dans un champ clos, aura été construite par Galeran, curé de Saint-Laurent-de-Brèvedent et doyen de la cathédrale de Rouen, sous l'archevêque Hugues d'Amiens. On sait que ce fut sous le règne de ce prélat que se manifesta, en Normandie, cette grande croisade monumentale que lui-même nous signale dans une de ses lettres. Les plus petits villages alors enfantèrent des merveilles et l'on dut voir s'élever de concert dans ce pays les églises de Saint-Laurent-de-Brèvedent, de Manéglise, de Sainneville-sur-Seine, d'Epouville, etc.

Galeran, curé de Saint-Laurent, ayant quitté sa cure, se retira dans l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville. Il porta avec lui le revenu de son bénéfice dont il fit don au monastère, mais il paraît que les chanoines ne le possédèrent pas longtemps, car en 1275, c'était le seigneur du lieu qui présentait au bénéfice. Cet état de choses dura jusqu'à la révolution, malgré les protestations de l'abbaye de Saint-Georges.

Au XIIIe siècle Saint-Laurent comptait 106 paroissiens; 76 feux au XVIIIe siècle, et aujourd'hui c'est une succursale de 665 habitans.

EPRÈTOT.

Le chœur d'Eprètot est un morceau appartenant à la transition du XII[e] siècle. La voûte, traversée par des arceaux à doubles tores, est soutenue par quatre piliers romans dont les chapiteaux sont ornés de cônes renversés. Dans le sanctuaire est une fort jolie piscine du style ogival primitif. La fenêtre terminale est étroite comme une fenestrelle romane et l'appareil extérieur est en vieux silex.

Dans la nef il ne reste plus qu'un seul morceau d'architecture de cette époque, c'est la muraille de l'ouest et surtout les deux fenêtres qui surmontent le portail. L'arc de ces fenêtres est un cintre légèrement brisé. Le reste de la nef est bâti avec des silex et du moellon moderne.

Le clocher, au milieu de l'église, est un corps-carré en pierre blanche du XVI[e] ou du XVII[e] siècle. La renaissance éclate surtout dans sa partie supérieure. La voûte intérieure est supportée par quatre ogives des derniers temps. L'arcade du crucifix est ornée de feuilles de chardon. Les chapelles des transepts sont grêles et misérables.

Cette église, dédiée à Saint-Pierre, fut donnée à l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville, le jour même de sa fondation, par le sire de Tancarville. En 1131

le pape Innocent II, confirma cette donation, mais en 1234, les chanoines rendirent cette église aux comtes de Tancarville; aussi, au temps d'Odon Rigaut, c'étaient les chambellans qui étaient patrons de la cure et ils l'ont gardée jusqu'à la révolution.

En 1275 Eprètot comptait 102 paroissiens et 76 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une chapelle communale de 470 habitans.



SANDOUVILLE.

L'église de Sandouville appartenait aux templiers au XIII[e] siècle; au XVII[e] elle était sous le patronage du grand prieur de France et au XVIII[e] elle relevait de la commanderie de Saint-Vaubourg. A quoi donc attribuer la propriété toute militaire de ce bénéfice ? le voisinage du fameux camp de Constance Chlore, entrerait-il pour quelque chose dans cette origine chevaleresque ?

L'église, dédiée à Saint-Aubin, est presque neuve. Elle se compose d'assises de briques, de pierre et de silex. Le chœur a été construit en 1766 par Antoine Lachèvre, du Hartelay, qui se chargea de la charpente, de la menuiserie, de la vitrerie et de la maçonnerie; mais à condition qu'on lui abandonnerait les matériaux

de l'ancien chœur, les démolitions d'une *ancienne chapelle*, placée au midi, et les pierres provenant d'une arcade entre le chœur et la nef. Le chœur neuf devait avoir 28 pieds de long sur 19 de large [1]. Le côté du midi a gardé quelques traces du XVIe siècle, mais la seule partie ancienne c'est le pignon de l'ouest. On y voit une fenêtre ogivale et un portail cintré avec dents de scie. Je crois ce fragment du XIIe siècle; le XVIIe a repris en sous-œuvre cet antique portail et y a laissé une marque de son passage.

Sandouville, appelé *Sandoville* par Odon Rigaut [2], possédait 65 paroissiens en 1275 et 65 feux en 1738. C'est aujourd'hui une commune de 325 habitans, annexée à Saint-Vigor.



ROGERVILLE.

Le clocher, entre le chœur et la nef, est du XVIIe siècle. Un commencement de voûte s'appuie sur des têtes

[1] Devis et marché du chœur de Sandouville, aux arch. départ., dépôt de la préfecture.

[2] M. David, du Havre, dit que Sandouville s'appelait autrefois Saint-Aubin-du-Cormier. (Arch. du Havre, février 1840.) La révolution a pris à l'église de Sandouville une cloche de 300 livres.

et des diablotins que l'on prendrait volontiers pour une production romane.

Le chœur, tout en pierre, est du XVI[e] siècle; il renferme une pierre tombale du XIV[e].

La nef est restée inachevée ou bien a subi quelque ruine. Les murs modernes cachent des arcades en ogive comme à Guesneville. Sur celle du nord on lit cette inscription :

L'an mil V[ce] et XVI XIII[e] jour de Juillet, fut ceste église de Rogerville dédiée par maistre Toussaint Varin, évêque.[1]

Sur les murs extérieurs sont des armoiries et une bande noire seigneuriale règne à l'intérieur. Cependant, avant la révolution, cette église ne dépendait pas des seigneurs du lieu, elle était sous le patronage des abbés de Saint-Wandrille qui la possédaient à titre d'échange depuis 1285. Auparavant, cette cure relevait du prieuré de Burnestot, au diocèse de Salisbury, en Angleterre. Guillaume de Coutances, archevêque de Rouen, l'avait donnée à ce monastère à la prière de Guillaume-Longue-Épée, comte de Salisbury et frère du roi. Mais les chanoines Anglais trouvèrent sans

[1] Toussaint Varin, le consécrateur des églises de Rogerville, Guesneville, Lillebonne et Montivilliers, était un religieux Augustin de Rouen, qui, sous le titre d'archevêque de Thessalonique, était suffragant et pour ainsi dire vicaire-général du cardinal d'Amboise.

doute cette possession incommode, surtout quand l'Angleterre et la Normandie eurent cessé d'appartenir à la même couronne. Les moines de Saint-Wandrille éprouvant la même difficulté pour un bénéfice qu'ils possédaient en Angleterre, ils s'accordèrent, firent un échange, et depuis ce temps Saint-Michel-de-Rogerville est resté une propriété française. La révolution lui a volé une cloche de 200 livres.

L'importance de cette paroisse, au point de vue de la population, a varié selon les temps. Au XIII[e] siècle, nous trouvons 80 paroissiens et 52 feux seulement en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 300 ames, mais elle a pour annexe Oudales, commune de 280 habitants.

« Lorsque nous avons visité Rogerville, dit M. Ch. David, une seule chose nous a frappés, c'est le soin que la fabrique prend de son église, qu'elle entretient propre à l'intérieur et sèche à l'extérieur. Les cimetières qui ceignent d'ordinaire les églises, accumulent rapidement les terres contre les murs, l'humidité gagne, la pierre se délite et pourrit, il serait bien simple de déchausser, comme on l'a fait à Rogerville, le pourtour des bâtiments, et de donner ainsi un cours à l'air et aux eaux pluviales.[1] »

[1] Rapport de M. le sous-préfet du Havre, en 1838. — Archives du Havre, 1840, p. 26.

Pour mon compte, j'ai remarqué dans l'église de Rogerville, un grand nombre de tableaux dont plusieurs sont fort intéressants. Je citerai une Annonciation, servant de contre-table, donnée par un seigneur; une Vierge à la Rose et un petit Saint-Jean; les Noces de Cana; un Saint-Augustin; une Assomption, une Descente de Croix; un Crucifix en relief; un Couronnement de la Sainte-Vierge, un peu raide peut-être; et enfin un Saint-Sébastien, peint par Bonvoisin, (de Montivilliers) en 1834. Cette église est si riche en peinture, qu'elle pourrait passer pour un musée de campagne.



OUDALES.

L'ancienne église d'Oudales était dans la vallée avec la majeure partie du village; mais plus tard, la population s'étant déplacée, on songea à transférer l'église, devenue incommode pour le service de la paroisse. L'édifice d'ailleurs était vieux et en mauvais état. En 1770, les experts ne demandèrent pas moins de 4,386 livres pour réparer ce chancelant édifice. Ce fut alors que M. l'abbé de Saint-Aubin, curé de la

paroisse, proposa de transporter l'église au haut de la côte, dans une pièce de terre appelée l'*Aumône*, qui appartenait à la cure [1]. La proposition fut approuvée par tous les habitants et M. de Saint-Aubin devait en commencer la construction avant Pâques 1771. Ce bon curé mourut avant de voir son œuvre terminée; M. le curé de Sandouville, son frère, fit continuer le travail.

C'est un édifice en croix, bâti en brique, avec assises de pierre blanche. Devant le portail est un jeune if planté en 1816. 1793 enleva à Oudales une belle cloche du poids de 1,000 livres.

Oudales est appelé *Bruquedalle* par Eudes Rigaut et *Hulvedala* par le duc Richard, en 1027, qui en donnait les salines à des abbayes. Le seigneur du lieu fut toujours patron de la cure. La paroisse de Saint-Pierre-d'Oudales comptait environ 80 paroissiens au XIII[e] siècle; 52 feux au XVIII[e], et aujourd'hui c'est une commune de 280 habitans, annexée à Rogerville.

Sur la route d'Oudales à Beaucamp, est une jolie croix de pierre sculptée au XVI[e] siècle, et miraculeusement conservée à la révolution. D'un côté est la Sainte-Vierge, de l'autre le Christ. A ses pieds sont

[1] De l'ancienne église, ainsi transférée, il ne reste plus, sur l'emplacement même, qu'une pierre tombale, respectueusement conservée, mais l'inscription en est illisible.

agenouillés des pèlerins couverts de coquilles. Ils prient avec tant de ferveur et de recueillement!



SAINNEVILLE-SUR-SEINE.

Cette église fort intéressante peut se diviser en deux parties : l'extérieur qui est pauvre et l'intérieur qui est riche.

En effet, cette église n'annonce pas au dehors tous les trésors d'architecture qu'elle renferme au-dedans. Ses murs ont été souvent remaniés. Au premier coup-d'œil le chœur paraît neuf, seulement une fenêtre rebouchée du XVIe siècle le termine au chevet. Parmi les chapelles, une seule est vieille, cela se reconnaît à l'appareil en bizet et en pierre tuffeuse, et à une fenêtre ornée d'une frète crénelée.

Le clocher, dans sa partie haute, est une tour carrée en pierre blanche du XVIIe siècle, avec des ogives et des pilastres grecs. Mais dans la partie basse est une porte latérale, ornée d'un double rang de zigzags, de têtes de clous, et de mille petits motifs romans tels que damiers, étoiles, racines, etc. Une fenêtre cintrée la surmonte et au-dessus règne une corniche à consoles plates, d'où pendent des têtes grimaçantes.

Les murs de la nef sont modernes, excepté le pignon du portail et le cintre abaissé de la grande porte, lequel est orné de deux rangs de zigzags en creux et d'un beau câble en relief.

Mais la plus belle partie de l'église, c'est l'intérieur. La nef est formée, de chaque côté, avec trois arcades cintrées dont les chapiteaux des colonnes sont fort curieux. La plupart présentent de belles et larges feuilles épanouies, dont la pointe, chez quelques unes semble se rouler pour former la corne du XII[e] siècle; espèce de volute unie que je ne puis m'empêcher de comparer au bouton des plantes.

Au XIII[e] siècle cet embryon se pince légèrement comme pour s'ouvrir et pour donner passage à un germe qu'il contient. En effet, à la fin de ce siècle, la fleur se dessine et laisse entrevoir une germination pleine de sève et de vie. Au commencement du XIV[e] la floraison est complète, et les feuilles, arrivées à leur entière croissance, se déroulent en deux rangs de feuilles entablées. Voilà, selon moi, la marche de l'architecture depuis le XI[e] siècle jusqu'au XV[e], c'est-à-dire pendant les trois cents ans où l'architecture a eu le plus d'ordre et de vie.

D'autres chapiteaux présentent des symboles ou des caprices bizarres : sur l'un, c'est une tête de la bouche de laquelle sortent deux petites branches ; sur l'autre, c'est une seconde tête d'homme avec des oreilles très

prononcées et une longue barbe qui descend en deux faisceaux jusqu'au menton. Enfin une troisième tête tient dans sa bouche la queue de deux oiseaux qu'elle semble croquer ; tandis que ceux-ci se retournent en arrière et frappent à coups de bec l'ennemi qui les dévore.

Dans cette nef, comme dans celle de Graville et de Montivilliers, des colonnettes montent comme pour supporter des voûtes qui n'existent pas. Un cordon fait le tour de la nef, et au second ordre s'ouvre un rang de fenestrelles romanes.

Le clocher, supporté par quatre arcades romanes, a une clef de voûte qui ressemble à un soleil. Les cintres des allées latérales sont décorés les uns d'un double rang de dents de scie, les autres de frètes crénelées, d'autres enfin, de zigzags contre-zigzagués ou de doubles zigzags en creux.

La contre-table renferme une Annonciation, faite par Duval, du Havre, en 1772.

Cette église dédiée à Saint-Maclou, évêque d'Alet, était à la présentation du roi au XIII[e] siècle[1]. Toutefois, le 2 décembre 1374, elle fut unie au collége des clercs étudians en théologie à Paris, appelé alors le collège des *illuminés* et depuis le collége de *Maître*

[1] Sanavilla rex patronus, valet 30 livres. Rogerus percipit inde 50 livres. Radulfus vicarius percipit inde 40 livres. Dominus Thibaldus contulit ei autoritate concilii Lateranensis.

Gervais [1]. On pense que ce fut Nicolas Orême, doyen de l'église de Rouen, qui unit cette cure au collége de Maître Gervais, au nom d'Aimeric, évêque de Paris, commissionné par le pape Grégoire XI. Il fut convenu que, pour compenser le droit de déport, l'archevêque de Rouen, prélèverait sur le bénéfice, six livres par an et l'archidiacre du grand Caux, soixante sols. Mais il paraît bien que dans la suite les choses changèrent, car dans un aveu du XVIIe siècle, le fief de Senneville est déclaré avoir droit de présenter à la cure, et, en effet, le seigneur seul y présentait dans les derniers temps.

Sainneville avait 100 paroissiens au XIIIe siècle, et 98 feux au XVIIIe. Aujourd'hui c'est une succursale de 615 habitans.

ETAINHUS.

L'extérieur de cette église a été refait presque en entier. Aussi, il serait difficile, au premier coup-d'œil,

[1] Situé alors dans la rue Érembourg de Brie : (in vico Érembargis de Briâ) au XVIIIe siècle on l'appelait rue Bout de Brie. C'était près de la rue Saint-Jacques, dit Duplessis.

d'en saisir les caractères bien distincts. Toutefois le style roman du XIIe siècle paraît avoir présidé à la construction de l'édifice. Le portail est un cintre semblable à ceux de Yainville et d'Houquetot. Les corbeaux sont très grossiers et les formes rappellent la tour barbare de Sanvic.

A l'intérieur, les trois parties de l'église, la nef, le clocher et le chœur n'ont subi aucune altération, et présentent le phénomène d'une église homogène. Une abside à ogives romanes termine cette intéressante église qu'un vieil if ombrage.

L'église d'Etainhus, dédiée à Saint-Jacques, fut toujours à la présentation de son seigneur dont la maison de pierre aura sans doute donné son nom au village; car on dit que Stein-heus signifie dans la langue saxonne la *Maison de pierre*, *petrosa domus*. La révolution enleva à Etainhus une cloche de 674 livres.

Au XIIIe siècle cette paroisse comptait 80 chefs de maison et au XVIIIe 51 feux seulement. Aujourd'hui c'est une commune de 442 habitants [1] annexée à la succursale de Sainneville.

[1] En 1823, on a réuni à cette commune l'ancienne paroisse de Prétot dont l'église tombe aujourd'hui en ruine. Saint-Pierre-de-Prétot, appelé *Peltot* par Odon Rigaut, avait 40 paroissiens au XIIIe siècle et 19 feux au XVIIe. En 1792 on enleva à l'église de Prétot, deux cloches pesant 360 livres.

GOMMERVILLE.

Le chœur à la moderne, a été bâti par Turquetille, maçon, en 1825. La nef et le revêtement extérieur du clocher sont du XVIII[e] siècle. Mais à l'intérieur le clocher a une voûte et des cintres du XII[e] siècle. Le transept sud, qui sert de sacristie, est du style ogival primitif.

L'église de Saint-Martin-de-Gommerville fut donnée à l'abbaye de Valmont par Robert d'Etoutteville, fils du fondateur. Ce fut vers l'an 1180 que cette donation fut faite, car elle fut confirmée par une bulle de l'année suivante. Nous pensons que ce fut peu de temps après sa construction que cette église aura été octroyée, et que par là même, elle daterait du commencement du XII[e] siècle.

Il paraît bien que cette église de Gommerville fut autrefois importante, puisqu'elle a été le siège d'un doyenné avant le XIII[e] siècle; titre qui, vers cette époque, fut transféré à Saint-Romain-de-Colbosc [1]. L'importance de la population dans ce temps était grande, car on y comptait 140 paroissiens, ce qui fait 1000 à 1200 âmes. En 1738 on n'y comptait plus que 95 feux

[1] Dans le pouillé d'Eudes Rigaut, on lit : Decanatus Sancti-Romani, alias de Gommervilla.

(500 âmes). Enfin, de nos jours, c'est une succursale de 615 habitans.

La châtellenie de *Rammes*, qui fut toujours très puissante, était assise à Gommerville près l'église. Au XVII[e] siècle les seigneurs se prétendaient patrons de la cure, mais en vain, car jusqu'à la révolution ce fut toujours l'abbaye de Valmont qui présenta.

Le 8 juillet 1343, Raoul d'Estoutteville, seigneur du lieu, fonda, dans le manoir de *Rammes*, une chapellenie de la valeur de 20 livres qu'il dota lui-même : le vicaire-général de l'archevêque de Rouen, neveu du pape Clément VI, lui conféra, à perpétuité, le droit de patronage.

GRAIMBOUVILLE.

La petite église de Saint-Pierre-de-Graimbouville est une des plus intéressantes églises rurales de l'arrondissement du Havre. La nef du XI[e] siècle a des contre-forts et des corbeaux tuffeux, mais des remaniemens modernes l'ont grandement altérée. Pour se faire une idée de toutes les modifications qu'a subies cette nef, il suffira de savoir qu'on y voit des fenêtres du XI[e] et

du XIVe siècle. Le clocher, également refait en silex moderne, est un corps-carré terminé par une vieille corniche grimaçante. En 1792, les révolutionnaires lui ont enlevé deux cloches du poids de 1,500. A l'intérieur il est soutenu par quatre cintres dont les lancettes ont des chapiteaux à collerettes et à têtes humaines. Il est accompagné de deux chapelles de fraîche date; mais la partie la plus curieuse, c'est le chœur et surtout l'abside circulaire qui le termine. L'appareil en tuf est soutenu par des colonnettes doubles dont les chapiteaux ont des personnages. La corniche compte quatorze modillons de la plus parfaite conservation. Nous y avons distingué, très clairement, trois musiciens, l'un tient un violon, l'autre une musette et le troisième un psaltérion; c'est un véritable orchestre de pierre.

Graimbouville, appelé *Gribouville* par Odon Rigaut, fut toujours un bénéfice à la présentation du seigneur. Aussi trouve-t-on la litre seigneuriale à l'intérieur de l'église, et les armoiries au dehors. Sous Saint-Louis, Geoffroy-Martel, écuyer, était patron de cette paroisse. En 1738, Graimbouville comptait 77 feux; aujourd'hui, c'est une commune de 575 habitans, annexée à Saint-Gilles-de-la-Neuville.

Dans le cimetière est le tombeau de M. Canevaro, noble génois, maire de la commune, membre du conseil d'arrondissement, chef de bataillon des gardes nationales, époux de Madame Baudry de Goustimesnil, décédé au

château de Goustimesnil, le 19 février 1832. L'histoire de ce M. Canevaro est assez piquante, voici en quels termes elle m'a été racontée :

Pendant la révolution, M. de Goustimesnil, fut mis en état d'arrestation avec sa femme et sa fille dans les prisons de la république. De là à l'échafaud il n'y avait qu'un pas qu'il lui fallut franchir. Sa femme demanda à un représentant du peuple comment elle pourrait sauver sa vie, celle de sa fille et leurs belles terres de Normandie. Je ne connais qu'un moyen, répondit l'agent populaire, c'est de donner votre fille en mariage à mon secrétaire. Or, ce secrétaire, c'était M. Canevaro qui partit pour s'installer dans le château de Goustimesnil et prendre possession de la châtellenie de Graimbouville.



SAINT-GILLES-DE-LA-NEUVILLE.

On raconte, dans le pays, que les paroisses de Saint-Gilles et de Saint-Jean-de-la-Neuville n'en formaient autrefois qu'une seule, et n'avaient aussi qu'une unique église. On montre encore sur la limite des deux communes l'emplacement de cette église, depuis longtemps disparue. Nous ne savons jusqu'à quel point cette tradition est vraie, mais ce qui est certain pour nous,

c'est que cette contrée était couverte de bois. Ces deux villages ont dû être construits sur des terres nouvellement cultivées.

L'église de Saint-Gilles renferme des traces du XII[e] siècle. Le portail principal est une ogive ornée de tores, d'un rang de feuillages et de colonnettes à crosses. Cette porte est surmontée d'une lancette géminée de cet âge. On retrouve encore au côté sud de la nef plus de trente têtes grimaçantes de la même époque; il est vrai que les fenêtres ont été refaites au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Le côté nord a aussi des corbeaux et des arcades ogivales rebouchées, qui indiquent une plus grande étendue de la nef de ce côté.

Le chœur a été refait en 1741, comme le prouvent les inscriptions suivantes : *Me fecit Ludovicus Soyer, anno Domini*, 1741.

Pourquoi vante-tu tant ma valeur et mon prix
Croy moi je ne suis que l'ouvrage de deux Louis [1].

La sacristie fut faite en même temps, mais au côté septentrional du chœur est une chapelle voûtée en pierre de la fin du XVI[e] ou du commencement du XVII[e] siècle.

La contre-table du maître-autel est un assez joli

[1] De Louis Soyer, maçon et de Louis Letellier, curé.

travail du temps de Louis XIV. Nous avons été assez heureux pour en retrouver l'acte de naissance : dans les registres de l'état-civil on lit : « Le 25 mars 1695 » a esté célébrée la Sainte-Messe au grand autel donné » avec la contre-table, par discrète personne M. Nicolas » Yon, prêtre-curé de ladite paroisse de Saint-Jean-de- » la-Neuville. »

Cette contre-table est ornée des images de Saint-Gilles et de Saint-Leu, patrons de la paroisse, et l'objet d'un pèlerinage célèbre et très fréquenté de tous les points de l'arrondissement du Havre. C'est pour les enfants attaqués de convulsions que l'on invoque la protection de ces bienheureux.

L'église de Saint-Gilles n'a pas de clocher. La cloche est logée dans le cimetière sous un hangar. Il y avait autrefois un beau clocher placé entre le chœur et la nef, il fut renversé par la foudre, en 1786 : mais laissons raconter cet événement par le bon curé de Saint-Gilles, qui a écrit l'acte de décès son clocher sur les registres de sépultures de la paroisse :

« Mémoire à passer à la postérité.

« Le 10 juillet de la présente année (1786), entre midi » et une heure après, s'éleva un orage accompagné de ton- » nerre qui d'un coup effroyable vint frapper la flèche de » l'église de ce lieu exactement sous le plomb qui renfermait » le pied de la croisée et y mit le feu sans qu'il put être arrêté » ni éteint par la difficulté d'y monter, de façon qu'elle

» fut totalement consumée en peu de temps. Cette flèche » était le plus bel ouvrage en charpente du canton et » on aurait pu l'appeler un chef-d'œuvre. Elle était fort » légère et de cent trois ou quatre pieds de hauteur. » Elle renfermait deux belles cloches qui furent totale- » ment fondues, dont la grosse pesait 1,800 et la moindre » proportionnée. En attendant le rétablissement de ce » désastre on appelle le peuple à l'office divin au son » du tambour. Chose étonnante, le chœur et la nef » n'ont rien souffert de cet incendie.

» Je certifie le présent véritable en tout ce qu'il » contient. Le 11 janvier 1787.

» LETELLIER, curé de Saint-Gilles. »

Deux ans après la cloche fut refondue, mais la révolution empêcha de relever le clocher. Voici l'inscription qui se lit sur la cloche actuelle :

J'ai été faite des débris des anciennes cloches de cette église, qui furent fondues dans l'incendie arrivé par le tonnerre en juillet 1786, et j'ai été bénite et nommée LOUISE par M. Louis Letellier, curé de cette paroisse, et par Béatrix Legouey, femme de M. Thomas Levasseur, syndic, en juin 1789. Dubois et Charton, fondeurs.

Au bout du chœur, dans une ferme appartenant à M. Foache, médecin, sont les restes d'une léproserie qui était contiguë à l'église. On parle aussi d'anciennes murailles qui allaient du cimetière dans une ferme possédée autrefois par les moines de Valmont, seigneurs-patrons de l'église dudit lieu.

Saint-Gilles, au XIII[e] siècle, possédait 140 paroissiens; au XVIII[e] 77 feux et aujourd'hui c'est une succursale de 785 habitans.



SAINT-EUSTACHE-LA-FORÊT.

Cette église est une des plus intéressantes du doyenné de Saint-Romain. L'aspect intérieur a quelque chose de coquet, on dirait d'abord une vaste mosaïque noire et blanche, formée avec des carrés et des losanges de calcaire et de silex. La pierre de l'appareil vient, dit-on, des carrières de la *Vallée de misère.* Toute cette église, au dehors, a été refaite au XVI[e] siècle et c'est une des plus élégantes constructions rustiques de cet âge.

Le grand portail est en anse de panier, surmonté d'une jolie rose à laquelle il ne manque que d'être coloriée. Au-dessus est un bas-relief en pierre représentant la crèche et le Calvaire; c'est l'abrégé de la vie de Jésus-Christ et de toute la religion chrétienne. Le pignon est accompagné de deux clochetons à crochets malheureusement bien mutilés. Sur la porte en bois on lit ces deux vers d'une hymne du carême: *Oculi sumnum capiant, cor ad te semper vigilet.*

La nef possède un berceau en bois soutenu par des bossets à figures d'anges, une vigne le parcourt dans toute sa longueur. Au-dessous est cette inscription en prose rimée :

L'an mil cinq cents trente-cinq en octobre, je fus levée et assise en ce lieu : ceux par qui c'est de mal et opprobre soient préservés nous le prions à Dieu (suit le Salve Regina tout entier).... Le Tout puissant soit loué de cette œuvre et à ceulx là qui y ont du bien fait, par sa bonté son Paradis leur ouvre et leur veuille pardonner leurs malfaits.

Au côté du midi est la chapelle de Saint-Martin, appelée du *Val d'Arques*, dans les archives de l'église, parcequ'elle était occupée par les seigneurs châtelains du hameau du *Val d'Arques*. Elle aura, sans doute, été construite par eux au XVIe siècle, car on voit leurs armoiries sur une poutre sculptée où sont des rayons, des ceps, des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Le sanctuaire est aussi du XVIe siècle : on y remarque une jolie piscine finement découpée dans le style de ce temps.

Le clocher seul est ancien. L'arcade de la nef et celle du chœur sont de belles ogives du XIIIe siècle. Les chapiteaux du crucifix sont ornés de feuilles, de coquillages, de reptiles et de poissons. L'escalier a été refait en 1562, mais la voûte est ancienne, ainsi que le corps-carré qui la surmonte. Les fenêtres et la corniche à dents de scie le révèlent assez.

La flèche frappée de la foudre, le 26 février 1844, a été réparée pour 1,090 fr. par Coisy, charpentier, et Huraut, maçon, de Bolbec.

Le saint patron de cette église, qui était un guerrier romain, est l'objet d'un pèlerinage très fréquenté contre la peur.

Le patronage de cette église a passé de la maison des comtes de Boulogne, qui en jouissait vers le milieu du XIIIe siècle, dans celle de Rouci. Marie de Rouci le céda à Guillaume Renard, sire d'Esquimbosc; celui-ci le donna au prieuré du Val-aux-Grais et le roi confirma cette donation en 1331. En 1387, l'archevêque de Rouen unit cette cure à perpétuité au même monastère, en sorte que dorénavant elle serait toujours desservie par un religieux du prieuré. Aussi trouvons-nous dans les archives de l'église qu'en 1591 Domp Michel Desnoyers, religieux du Val-aux-Grais, était curé-prieur de cette paroisse. Le bénéfice est resté régulier jusqu'à la révolution.

Saint-Eustache possédait 75 paroissiens en 1275; 114 feux en 1738. C'est aujourd'hui une succursale de 701 habitans.



LES TROIS PIERRES.

Dans le cimetière des Trois Pierres est un vieil if qui a, dit-on, plus de 8 mètres de circonférence, c'est le patriarche des arbres de l'arrondissement du Havre. Il a vu souvent remanier l'église qu'il abrite ; il a vu tomber l'ancien clocher, placé jadis entre le chœur et la nef, comme l'indiquent la voûte et les arcades qui restent encore ; il a vu aussi, au siècle dernier, s'élever le clocher neuf au-devant du portail. Le mur de la nef, du côté Sud, a des contre-forts du XIII[e] siècle, mais l'appareil et les fenêtres sont du XVII[e]. La basse du mur Nord est du XVI[e], cependant il a été relevé au XIX[e]. A l'intérieur apparaissent quatre arcades ogivales que je crois du XIII[e].

Le chœur tout entier est de cette dernière époque. Sa corniche à dents de scie, sa fenêtre terminale, ses voûtes mutilées le proclament assez, mais plusieurs fenêtres ont été refaites en 1684. Près le chœur est une chapelle seigneuriale de la même année.

Au côté septentrional de l'ancien clocher est une chapelle de la Sainte-Vierge laquelle possède une belle ogive du XIII[e] siècle. Somme toute, l'église des Trois Pierres appartient, pour le fonds, au temps de Saint-Louis ; mais à coup sûr elle n'en est pas la plus belle production.

Le seigneur du lieu a toujours présenté à la cure. Du temps d'Eudes Rigaut, c'était le comte de Boulogne, le sire de Harcourt, qui était patron de droit, mais alors le roi qui avait confisqué cette terre y présenta le prêtre Guillaume.

Cette paroisse, dédiée à Saint-Pierre, possédait 87 feux en 1738 ; c'est aujourd'hui une succursale de 800 habitans. Nos anciens titres donnent à cette paroisse le nom de *Très Petræ*, ce qui rappelle tout-à-la-fois des pierres druidiques et des bornes romaines.



LA REMUÉE.

L'église de Notre-Dame-de-la-Remuée, que quelques titres latins appelaient *Remota*, était placée sur le bord de la voie romaine qui allait de Lillebonne à Harfleur. Le pouillé d'Odon Rigaut donne pour patron à cette église le comte de Boulogne, sans doute comme seigneur du lieu ; car le fief de la Remuée étant devenu plus tard la propriété de la maison d'Etoutteville, les seigneurs de cette famille y présentèrent. En 1738, le droit de patronage appartenait au duc d'Étoutteville, comme baron du lieu.

L'église actuelle a été complètement réformée. Les

archives nous disent qu'en 1767 le clocher était placé entre le chœur et la nef, mais comme il menaçait d'écraser l'un et l'autre, on proposa de l'établir au portail sur de plus solides fondemens. Pour en faire le plan, on fit venir Michel Dubois, maçon du Havre; Pierre Aubrée, maçon de Saint-Romain, et Deshayes, charpentier de l'abbaye de Montivilliers. Dans le plan que l'on dressa il fut résolu que l'on démolirait l'ancien clocher jusqu'au niveau du toît et que l'on ferait au bas de l'église un clocher sur quatre piliers. Aubrée avait fait le devis, il en devint l'entrepreneur pour 4,600 livres. Il raccommoda aussi le mur de la nef, en 1769. Jean Fleury, charpentier à Tancarville, et Pierre Roger, maître maçon audit lieu, firent la visite pour le jugé parfait de la nef et du clocher.

Dès 1771 un ébranlement se fit sentir, mais Jean Fleury y porta remède.

La nef a conservé ses épaisses murailles qui montrent encore des débris du XIIIe siècle. Le chœur est en pierre blanche du XVIe siècle, mais à l'intérieur on a fait des pilastres doriques qui en changent complètement la forme.

La contre-table est assez curieuse, c'est une peinture imitant des colonnes, des niches et des boiseries; l'œil s'y trompe volontiers. Un tableau d'Assomption a été peint par Chevaux, en 1784. Tout cela a été donné, ainsi que les disciples d'Emaüs et le sacrifice d'Abraham, par Madame d'Ectot, châtelaine de Maréfosse.

La boiserie en chêne et l'autel ont été sculptés par Hauchar, menuisier à Saint-Antoine-la-Forêt et donnés par M. de L'Oustel, curé de la paroisse.

A l'entrée de l'église est un sépulcre élevé par les soins de M. l'abbé Rivet, curé de la Remuée, en souvenir de la confirmation du 19 mai 1843.

Dans le cimetière est une jolie croix de pierre du XVIIe siècle.

N'oublions pas non plus la tombe de la vénérable Madame d'Ectot, dont le souvenir est encore en bénédiction chez les pauvres de la paroisse. On lit sur sa pierre :

Noble dame Anne Delamarre, dame de Maréfosse, veuve de M. Demoy, conseiller au parlement de Normandie, singulièrement recommandable et chère à cette paroisse par ses bienfaits, à l'église par la fondation de l'école chrétienne, par son amour pour les pauvres en tout temps, ses aumônes, et ses charités redoublées dans les jours de calamité qui ont précédé sa mort, arrivée le 7 avril 1789.

C'était la tante du fameux Duval-d'Epréménil que l'on vint chercher à son château de Maréfosse, pour le conduire à la guillotine.

La Remuée possédait 100 paroissiens au XIIIe siècle et 119 feux au XVIIIe. Aujourd'hui c'est une succursale de 725 habitans.



L'OISELIÈRE.

L'ancienne paroisse de l'Oiselière est réunie depuis longtemps à celle de la Remuée. L'église, dédiée à Saint-Thomas de Cantorbéry, appartenait autrefois à l'abbaye de Valmont. Elle a été vendue depuis quelques années et achetée par M. G. Dégenétais qui en a fait un tombeau de famille. Il a fait abattre le chœur en 1842 ; c'était la partie la plus ancienne de l'église. Le vieil autel qui reste debout sur une maçonnerie en pierre tuffeuse, indiquerait assez le XIe siècle. La nef seule a été conservée ; la réconciliation en a été faite, en 1843, par M. l'abbé Bossel, curé de Harfleur. C'est une pensée touchante que d'avoir placé cette église sous la protection des tombeaux, et les tombeaux sous la protection de l'église.



LA CERLANGUE.

L'église de la Cerlangue est remarquable par la flèche en pierre de son clocher, fort belle à voir de loin, mais qui de près perd la plus grande partie de ses charmes : car alors la masse pyramidale paraît lourde

et légèrement enflée par le milieu. Ce qui fait le plus de plaisir à voir, ce sont les gargouilles, la balustrade et les quatre clochetons qui renferment des niches.

Le corps-carré qui forme portail est en pierre et en silex, avec des contre-forts pour appuis.

Ce monument est du XVIe siècle, ainsi que la nef en pierre blanche qui possède six fenêtres flamboyantes, et deux jolies portes latérales dont celle du midi est ornée avec beaucoup de goût.

Le chœur est plus ancien ; c'est un travail en bizet du XIIIe siècle. Ce qu'il renferme de mieux de ce temps est une piscine à double lancette, au côté de l'épître. Le pavage en marbre noir et blanc est moderne et la contre-table en bois est du XVIIIe siècle. J'ai remarqué dans cette église un bon tableau du *Trépassement* de la Sainte-Vierge ; Saint-Léonard, patron de la paroisse, est l'objet d'un pèlerinage très fréquenté par les mères de famille qui ont des enfans malades.

La révolution a dépouillé le clocher de la Cerlangue ; elle lui a pris une cloche de 900 livres.

Cette paroisse, appelée Bacellangue, par Eudes Rigaut, fût toujours sous le patronage des sires de Tancarville. Elle comptait 122 feux en 1728 ; aujourd'hui c'est une succursale de 912 habitans, avec les réunions de Saint-Jean-d'Abbetot et de Saint-Jean des-Essarts.

TANCARVILLE.

L'église de Saint-Michel-de-Tancarville est toute neuve, bâtie en silex et en brique. Le clocher, jeté sur la nef, est découpé en assente. Dans la cour du presbytère, qui est aujourd'hui une auberge, on trouve beaucoup d'ossemens et de cadavres, ce qui prouverait peut-être que, par suite des guerres, l'église a changé de place. On n'y reconnaît plus rien du vieil édifice dans lequel Eudes Rigaut confirma et prêcha le 9 janvier 1260. Il passa la nuit suivante au château de Tancarville et en 1267 il fit la dédicace de la chapelle de Saint-Michel.

Selon les pouillés, le chambellan de Tancarville fut toujours seigneur-patron de cette église ; cependant l'abbaye de Saint-Georges lui contesta ce privilége en 1680, mais ce fut en vain.

Tancarville, pays de pêcheurs, avait 40 paroissiens en 1275 et 60 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une annexe de la Cerlangue qui ne compte pas moins de 400 habitans.



SAINT-JEAN-D'ABBETOT.

L'église de Saint-Jean-d'Abbetot, est la plus remarquable du canton de Saint-Romain, l'une des plus curieuses de l'arrondissement du Havre par son architecture, et certainement la plus riche de la Normandie pour les peintures murales. Nous avons vu cette église il y a dix ans lorsqu'elle tombait en ruine. Les murs alors croulaient sous les coups des tempêtes, les tuiles avaient été emportées par les vents, et les poutres dardaient au soleil comme des ossemens d'une carcasse abandonnée. Les vitres étaient cassées, la porte ne s'ouvrait plus, et ce fut par une fenêtre qu'il nous fallut pénétrer dans le temple désert.

Quel spectacle alors s'offrit à notre vue ! On irait loin avant de rencontrer une semblable scène. Les murailles romanes étaient verdies par l'humidité : Des crevasses profondes, d'horribles lézardes balafraient les murs du clocher : on n'entendait que le cri des hiboux qui voltigeaient en plein jour, et qui, semblables aux harpies, avaient laissé partout des traces de leur immonde passage.

Je regrettai de n'être pas peintre. J'aurais esquissé à grands traits ce tableau de désolation. J'aurais montré cette chaire demi penchée sur des bancs déserts ; ces lambeaux de bannière rouge négligemment tombés sur un autel

gothique ; ce tabernacle en pièces, ces candelabres épars çà et là, parmi les feuillets déchirés des livres de prières ! Ici, un bénitier de cuivre couvert de vert de gris comme d'une lèpre hideuse; là, un soleil de fer blanc dont la rouille avait rongé les rayons ; des statues de bois renversées de leurs niches de pierre, et pour couronner ce désolant tableau, seule restée debout sur les ruines, l'image de Jésus en croix laissée là par les bourreaux, comme pour voir passer les funérailles de son culte.

Voilà dans quel état se trouvait alors un de nos plus jolis monuments de la première moitié du XIe siècle ; car l'église d'Abbetot a ceci de particulier, parmi toutes les autres, c'est qu'elle se présente avec sa date précise. Nous savons d'une manière certaine qu'elle est antérieure à Saint-Georges-de-Boscherville, construit en 1050. C'est Guillaume-le-Conquérant qui nous révèle cette particularité[1], dans la charte qu'il a donnée pour cette abbaye fondée par Raoul de Tancarville. Voici en quels termes s'exprime cet acte mémorable :

« Raoul, mon gouverneur et mon grand chambellan, guidé par la grâce d'en haut, a entrepris de réédifier à partir des fondations, voulant l'asseoir sur le vrai sol, l'église de Saint-Georges le martyr, qui était petite, et de ses propres deniers il l'a entièrement achevée en forme de croix. Il a fait également élever les bâtimens nécessaires aux serviteurs de Dieu de la-

dite église. Voulant consacrer lui-même ce temple au seigneur, il en a fait faire la dédicace et en présence de sa femme et de ses fils Raoul et Ratel, il a assigné pour l'entretien de l'église et des chanoines à savoir: dans Abbetot l'église avec la dîme entière, et trois acres de terre et des vieux et nouveaux essarts qui sont dans ce village et la dime entière de Colboc et quatre acres de terre qui avaient été données lors de la dédicace de l'église d'Abbetot: *in dedicatione ecclesie ville Abbetot*[1]. »

Voilà qui est clair et qui fixe d'une manière irrévocable la date du monument, si l'identité en est constatée. Or, c'est ce qu'une rigoureuse analyse nous apprendra tout-à-l'heure. Nous ferons de fréquens emprunts à l'excellente description qu'en a donnée M. David, dans son rapport au sous-préfet du Havre.

« Saint-Jean-d'Abbetot présente, comme Saint-Vigor une abside circulaire, mais d'une proportion mieux entendue et plus en harmonie avec le chœur qu'elle termine. La tour s'élève entre le chœur et la nef comme aux églises de Sanvic, Graville, Saint-Laurent, Fontaine et tant d'autres. On dirait que cette disposition appartient plus particulièrement à la Normandie. Mais dans tout ce monument, ce qui est surtout à remarquer,

[1] Essai historique et descriptif sur l'abb. de Saint-Georges, par M. Deville, p. 62.

c'est la parfaite conservation des accessoires si souvent mutilés ailleurs. Ici, les chapiteaux, les bases, les moulures en général nous sont venues au bout de huit siècles dans l'état où les a laissés l'ouvrier. On voit encore la trace du ciseau, ressource précieuse pour l'archéologue, car il reste à faire bien des études sur tous les détails qui composent le caractère et concourent à donner l'âge d'un monument.

« A l'extérieur l'église est d'une noble simplicité. Les arcs doubles qui supportent la tour se montrent en saillie des deux côtés, mais sans ornemens. Le mur de l'abside seul est orné de trois grandes arcades, au milieu de chacune desquelles s'ouvre la fenêtre qui éclaire l'intérieur. Un cordon, composé d'un double boudin, court autour des fenêtres, suit la saillie des contre-forts et enveloppe cette partie de l'édifice. Au-dessous du toît règne une corniche soutenue par des modillons sculptés.

« A l'intérieur, l'église offre quatre parties distinctes : la nef, le clocher, le chœur et l'abside.

« La nef, sauf le mur méridional, sur lequel existe une portion de corniche ornée de dents de scie, n'a pas soixante ans d'existence.

« Les quatre arcades qui supportent le clocher offrent une double voussure, appuyée de chaque côté sur trois colonnes bien proportionnées. Cette partie de l'édifice, qui dans la plupart des églises de campagne

le retrécit brusquement et isole la nef du chœur, s'allíe parfaitement ici aux proportions du chœur dont elle semble le prolongement.

« Le plein-cintre, caractère général de l'édifice, n'a pas été altéré malgré une réparation assez importante faite au XVIe siècle. C'est à cette époque, en effet, que se rattache la construction de la voûte de la tour, du pilier qui la soutient, à l'angle Nord-Ouest, et de la tourelle hexagone qui contient l'escalier. » Nous attribuons également à la même époque la suppression des transepts et le replatrage en silex qui ferme le clocher au Sud et au Nord.

Sous la tour et faisant face à la nef, sont deux autels en pierre dont la masse peut être ancienne, mais dont le retable a dû être sculpté vers le XVIe siècle. Il serait important de restaurer ce joli fragment d'une décoration qui devient rare dans nos églises.

« Le chœur est éclairé par une fenêtre à plein cintre évasée à l'intérieur, et placée au-dessous d'une corniche fort simple qui règne dans cette partie de l'édifice, à la hauteur et comme prolongement des tailloirs. Au-dessous, trois arcades aveugles, s'appuyant sur quatre longues colonnettes, révèlent chacun des deux murs latéraux. Cette décoration, qui est d'un effet heureux, se trouve à Saint-Georges-de-Bocherville et à la cathédrale de Rouen.

« La différence de diamètre entre la voûte du

chœur et celle de l'abside, a motivé une sorte d'archivolte ornée d'étoiles, d'astéries et de damiers. L'abside est éclairée par trois fenêtres de même forme et à peu près de même dimension que celles du chœur. Elles reposent sur une corniche au-dessous de laquelle règne une galerie borgne de six arcades posées sur neuf colonnettes courtes et à larges chapiteaux. »

L'autel qui repose au fond de l'église est en pierre avec le retable qui l'accompagne. Cette combinaison qui eut lieu au commencement du XVIIe siècle fournit une sacristie, chose inconnue auparavant dans nos églises rurales.

Au-dessous de la partie ancienne de l'église est une crypte. Ces églises souterraines étaient destinées à rappeler aux premiers chrétiens les jours de persécution et le mystères des catacombes. Ce fut sous elles que *l'abritèrent* longtemps les premiers chrétiens dans les Gaules, selon l'expression de Duchesne. Ces cryptes servaient de tombeaux aux martyrs et aux confesseurs, et plus tard elles devinrent la base des premières églises; témoin la crypte de Saint-Gervais de Rouen, où l'on descendit au IVe siècle les corps de Saint-Mellon et de Saint-Avitien, et sur laquelle, plus tard, Saint-Victrice éleva l'autel à la mémoire de Saint-Gervais et de Saint-Protais. Ces chapelles souterraines sont rares dans l'arrondissement du Havre. De vieilles traditions en donnent aux églises de Harfleur, de Montivilliers et du Bec-de-Mortagne, mais

nous ne connaissons d'une manière positive que celles de Fécamp et de Saint-Jean-d'Abbetot.

Cette dernière est placée exactement sous le chœur et se divise comme lui en trois parties. L'abside voûtée en cul-de-four est éclairée par trois fenêtres, puis deux travées qui prennent chacune leur jour par une fenêtre percée au midi.

Un autel sévère du XVIe siècle, comme ceux des cryptes de Sauchay-le-Bas, de Saint-Gervais et de Saint-Godard de Rouen, s'élève mystérieusement au fond de l'abside. Des restes de statue, des débris de sculptures sont entassés derrière.

On accède à la crypte par un escalier donnant au dehors, au côté méridional de la tour.

Mais cette église ne tire pas seulement son prix de son antique architecture, les peintures murales qui la couvrent forment son plus beau titre de gloire.

« On sait combien sont importans les moindres vestiges de peinture murale au moyen-âge. Alors, des toiles encadrées ne venaient pas de leurs saillies rompre les lignes et l'harmonie des nefs. On peignait sur le mur et les artistes de cette époque complétaient l'œuvre de l'architecte et du sculpteur, en étalant à grands traits l'or, les arabesques et les figures sur les murailles et les voûtes des églises et des châteaux.

« Les vitraux peints n'étaient que le complément de ce système général d'ornementation importée d'Orient. La

peinture prit faveur et se développa en même temps que le style byzantin ; elle suivit les mêmes phases que la sculpture qu'elle suppléait parfois et concourut avec elle à retracer aux yeux des fidèles les mystères religieux ou les légendes des Saints. Malheureusement plus périssables que la sculpture, elle n'a pu échapper ni aux injures du temps, ni au badigeon dont on sature depuis trois cents ans l'intérieur de nos églises.

« L'histoire de la peinture au moyen-âge est encore à faire. C'est en comparant le peu qui reste de peintures murales aux miniatures des manuscrits, aux brillans dessins des vitraux et aux ornemens de sculpture, que l'on pourra enfin connaître le style, les progrès et les variations de cet art.

« Dans les peintures de Saint-Jean-d'Abbetot il est facile de reconnaître plusieurs styles. Les grandes colonnes du chœur et de l'abside ainsi que l'archivolte qui le surmonte, ont été sans doute décorées peu de temps après la construction de l'église. Les faces unies des chapiteaux prouvent qu'ils étaient destinés à emprunter à la peinture leur principal ornement. Plusieurs bandes parallèles rouges, blanches, jaunes et bleues s'enroulent et descendent le long du fût jusqu'à la base. Les faces des chapiteaux alternent aussi en bleu, vert, jaune et rouge : des zigzags et des perles peints dans le goût des ornemens des XI[e] et XII[e] siècles, décorent les tailloirs. »

Les astéries et les damiers de l'archivolte de l'abside sont peints en bleu et en blanc. L'appareil des murs est carrelé de rouge avec une fleur au milieu, comme cela se voit à Moulineaux et comme cela se pratiquait à la cathédrale de Rouen au XIVe siècle. De chaque côté du chœur, dans les arcades aveugles, étaient peintes à fresque trois belles images de Saints. L'humidité a dévoré celles du Nord, celles du Sud subsistent encore, mais bien incomplètes.

Toutes ces têtes sont nimbées. Je soupçonne qu'elles appartiennent à des apôtres. Le premier personnage tient un livre de la main gauche ; de la droite il s'appuie sur un bâton ou un glaive : est-ce Saint-Paul ou Saint-Jacques ? Le deuxième a aussi un livre et semble élever un couteau ou les clefs de Saint-Pierre. Le troisième a une jeune et belle figure. Le nimbe entoure ses cheveux, il soulève sa robe de la main gauche et semble bénir de sa droite entr'ouverte.

« La voûte de l'abside est ornée d'une figure plus grande que nature, représentant Jésus-Christ la tête couronnée d'un nimbe. Il est vêtu d'une longue tunique enrichie de broderies ; autour de lui sont des symboles évangéliques, désignés dans la vision d'Ezéchiel l'aigle, l'ange, le lion et le bœuf. Il était fréquent à la fin du XIe siècle de sculpter sur les tympans des portes ce sujet tiré de l'Apocalypse. M. de Caumont, dont l'opinion fait autorité dans cette matière, et auquel nous

empruntons cette observation, y ajoute cette remarque : « Que le Père Éternel, le Christ, la Vierge, les Apôtres, les Saints, les Anges avaient reçu à cette époque des traits, une forme et un costume propre et déterminé, dont la reproduction scrupuleuse tenait à la fois à un sentiment de dévotion et à l'impuissance de l'art. Il suffit de comparer à Saint-Jean-d'Abbetot le sujet peint dans l'abside du chœur, et celui reproduit dans l'abside de la crypte, pour se convaincre combien était servile cette imitation des types traditionnels.

« Quant aux dessins rouges, soleils et pots-à-fleurs qui ont été distribués sur le fond, ils sont probablement postérieurs au XVIe siècle et ne font pas grand honneur à leur auteur.

« Sur le mur Nord, et dans le tympan déterminé par l'arcade de la tour, est une fresque du XVIe siècle représentant le pèsement des âmes.

« Dieu le père avec le Saint-Esprit est assis au plus haut du tableau. Deux anges sont à ses côtés : au-dessous est Jésus-Christ tenant son sang dans ses mains. Il est escorté de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean-Baptiste et des Saints. Au troisième rang, des anges et des séraphins se bercent sur des nuages et chantent la gloire de Dieu. Plus bas, vers le centre, est Saint-Michel, le grand justicier, tenant le dragon sous ses pieds : d'une main il lève le glaive fatal ; de l'autre il tient la balance dans laquelle pèsent les âmes. A droite

un ange lui présente sur une légende le compte des bonnes actions, l'actif de la vie. A la gauche le démon, armé de griffes, montre le nombre des mauvaises actions, le passif de la vie. Il semble réclamer une des âmes qui emporte le plateau de la balance. Auprès du diable, est une âme condamnée qui descend la tête la première dans l'abîme de douleur, tandis qu'entre l'ange et Saint-Michel, dans un rayon de lumière qui va de la terre au ciel, montent les âmes des justes. Ce tableau se continuait sans doute plus bas et quelques figures diaboliques qui apparaissent sous le badigeon, font regretter qu'une partie de l'œuvre ait été détruite. Je soupçonne au-dessous un enfer ou une résurrection générale. »

En face ont été peints sur le mur, à la même époque, un Saint-Martin à cheval coupant son manteau, une Sainte-Catherine avec sa roue, une Sainte-Anne élevant la Sainte-Vierge et enfin une Sainte-Marguerite avec son dragon.

La crypte est ornée de peintures mieux conservées, mais cependant déjà altérées en grande partie. Comme dans l'église, la voûte de l'abside offre une représentation du Christ, assis sur son trône, vêtu d'une tunique, tenant d'une main un globe et bénissant de la droite avec trois doigts seulement. Sa tête est nimbée et il est entouré d'un ange, d'un aigle, d'un bœuf ou dragon ailé et d'un autre animal ailé. Toutes ces

têtes sont nimbées. Nous sommes très portés à y voir les quatre attributs évangéliques. Le tout est encadré dans un médaillon à quatre lobes.

Entre les fenêtres de l'abside ont été dessinés plusieurs groupes du plus grand intérêt. Parmi les objets représentés et trop effacés hélas! pour être reconnus, nous avons cru distinguer un évêque bénissant avec ses trois doigts à la manière des occidentaux, couvert d'une mître du XII[e] siècle et tenant une crosse de ce temps, Il porte le nimbe et paraît bénir plusieurs femmes agenouillées. Sont-ce des traits de la vie de Saint-Remy, second patron de cette église et peut-être patron de l'église souterraine? Nous ne saurions le décider.

Nous avons cru voir une scène de la vieillesse de Saint-Jean dans une peinture, où figure, sous un arbre. un homme armé d'une arbalète et prêt à lancer une flèche; près de là, est assis un autre homme qui semble jouer avec un chien. N'est-ce pas là Saint-Jean l'évangéliste, dans l'île de Patmos, s'amusant avec une biche et répondant à ceux qui lui en faisaient le reproche, par l'allégorie de l'arc qui ne peut pas toujours rester tendu.

Les voûtes sont parsemées de roses, de clochettes bleues et de fleurs de lis allongées, dont les traces sont encore fort visibles sous le badigeon. Un Christ sur la croix, à longue ceinture, se détache sur le fond à l'origine d'une des voûtes.

Hé bien ! le croira-t-on ? ce monument de la religion et des arts de nos pères, ce berceau du christianisme dans nos contrées, cette relique sainte qui a échappé aux ravages des anglais, aux torches calvinistes et aux marteaux révolutionnaires, ce monument, dis-je, fut dévoué à la mort, en 1835, par le conseil municipal de la Cerlangue. Il fut décidé qu'on demanderait au préfet la démolition de l'église afin de construire, avec les matériaux, une maison d'école.

Lorsque je fus informé de cette décision par mon ami le docteur Hachard, de Saint-Romain, je venais de recevoir un diplôme qui m'instituait membre de la commission des antiquités de ce département [1]. L'occasion était belle pour faire valoir mon nouveau titre, j'écrivis donc à MM. Achille Deville et Emmanuel Gaillard, les membres les plus actifs de cette commission, les priant de vouloir bien appuyer mes réclamations auprès de M. le préfet. Leur voix fut entendue. M. le baron Dupont-Delporte, répondit au conseil municipal de la Cerlangue qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre, et en 1837, le conseil général de la Seine-Inférieure,

[1] La Commission des Antiquités, fondée en 1818, par M. le comte de Kergariou, préfet de la Seine-Inférieure, a déjà sauvé d'une destruction imminente plusieurs églises de ce diocèse; nous pouvons citer entr'autres, Sainte-Marguerite-sur-Saâne, en 1827; Moulineaux, en 1833; Saint-Jean-d'Abbetot, en 1835; Sainte-Gertrude, en 1839, et Yainville, en 1843.

rangea l'église de Saint-Jean-d'Abbetot parmi les monuments entretenus par le département.

Honneur au Conseil général de la Seine-Inférieure! Chrétiens voyageurs, antiquaires ou artistes, qui que vous soyez enfin qui visiterez cette église, rendez grâces au Préfet et au Conseil général, qui vous ont gardé ce tronçon d'architecture romane qui a germé sur des catacombes!



TABLE DES MATIÈRES

de la

DEUXIÈME PARTIE.

CANTON DE FÉCAMP.



CANTON DE GODERVILLE.



CANTON DE LILLEBONNE.



CANTON DE BOLBEC.



CANTON DE SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSC.



ERRATA DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Page 19, ligne 24, *au lieu de* : Labbé, *lisez* : Labbe.
Page 20, ligne 20, *au lieu de* : Wandrigilii, *lisez* : Wandregisilii.
Page 23, ligne 26, *au lieu de* : idas, *lisez* : idus.
Page 25, ligne 17, *au lieu de* : l'architecte, *lisez* : l'architecture.
Page 26, ligne 29, *au lieu de* : ornata, *lisez* : onerata.
Page 27, ligne 28, *au lieu de* : triplex et vunum, *lisez* : triplex et unum.
Page 31, ligne 27, *au lieu de* : 1245, *lisez* : 1255.
Page 32, ligne 22, *au lieu de* : centra contra, *lisez* : contrà.
— ligne 23, *au lieu de* : suppeditavii, *lisez* : suppeditavit.
Page 36, ligne 23, *au lieu de* : deligenter (inquam) occulatus, *lisez* : diligenter (inquam) occultatus.
Page 40, ligne 13, *au lieu de* : Ervasius Dorob., *lisez* : Gervasius Doroborensis.
Page 44, ligne 23, *au lieu de* : Roullaut, *lisez* : Roullant.
Page 48, ligne 19, *au lieu de* : Baptisti, *lisez* : Baptistæ.
Page 68, ligne 8, *au lieu de* : prœclarum, *lisez* : præclarum.
— ligne 18, *au lieu de* : saneta, *lisez* : sancta.
— ligne 21, *au lieu de* : mumere, *lisez* : munere.
Page 96, ligne 16, *au lieu de* : Pincville, *lisez* : Hincville.
Page 136, ligne 21, *au lieu de* : sur lequel, *lisez* : sous lequel.
Page 138, ligne 13, *au lieu de* : Léons de Trébons, *lisez* : Léon de Trébons.
Page 140, ligne 7, *au lieu de* : 1788, *lisez* : 1708.
Page 143, ligne 21, *au lieu de* : Petit-Bose, *lisez* : Petit-Bosc.
Page 144, ligne 1, *au lieu de* : carrés, *lisez* : carrée.
Page 148, ligne 20, *au lieu de* : tabernable, *lisez* : tabernacle.
Page 151, ligne 9, *au lieu de* : Marie Gruchet, *lisez* : Marin Gruchet
Page 156, ligne 13, *au lieu de* : de Blenques, *lisez* : de Blanques.